

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ALEXANDRE LE GRAND ET LA CONQUÊTE ORIENTALE : LA DESTRUCTION DE
PERSÉPOLIS ET LES VÉRITABLES INTENTIONS DU MONARQUE MACÉDONIEN

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

MATTHIAS MEUNIER

FÉVRIER 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je veux d'abord remercier mon directeur Gaétan Thériault pour ses précieux conseils et pour son aide tout aussi précieuse dans la rédaction de ce mémoire. Je le remercie aussi pour la proposition de ce sujet si passionnant qui m'accompagne depuis maintenant trois ans.

Je souhaite aussi remercier mes parents qui m'ont aidé, épaulé, soutenu et qui ont cru en moi pendant tout mon parcours scolaire alors que ça n'a pas toujours été facile. Merci de m'avoir poussé à aller au bout de mes ambitions et de m'avoir aidé à y arriver. Je vous aime.

À mon frère Thierry pour m'avoir introduit à *Age of Mythology* et qui me fit m'intéresser à l'histoire, mais surtout à l'Antiquité grecque, sans quoi la présente étude n'aurait probablement pas vu le jour. À mes sœurs Rosaline et Éléonore pour avoir enduré à maintes reprises mes tirades sur Alexandre le Grand.

Merci à Katherine, Alexandre (le Petit) et Geneviève d'avoir été présents pendant cette longue rédaction. Merci pour votre soutien, vos conseils, votre temps, vos encouragements et votre amour.

À Alexandre le Grand, sans qui cette étude n'aurait pu être rédigée.

Aux chats présents lors de cette rédaction, Oscar, Dexter, Auguste, Coco et Chou pour votre douceur et pour vos nombreux dérangements.

Finalement, merci à moi d'avoir persévéré malgré les nombreuses difficultés, d'avoir réussi à surmonter les épreuves et d'avoir cru en toi.

TABLE DES MATIÈRES

1. REMERCIEMENTS.....	II
2. RÉSUMÉ.....	IV
3. INTRODUCTION.....	1
Problématique.....	3
Sources	5
Plan du mémoire.....	5
4. CHAPITRE I APERÇU HISTORIOGRAPHIQUE.....	7
1.1 L'interprétation traditionnelle	7
1.2 Un entre-deux.....	16
1.3 Changement de paradigme	18
Conclusion.....	21
5. CHAPITRE II LES PRÉMICES D'UN EMPIRE	23
2.1 Guerres médiques, panhellénisme et guerre contre les barbares	25
2.2 Isocrate, l' <i>homonoia</i> des Grecs et la lutte contre les barbares.....	28
2.3 La paix de Philocrate, le congrès de Corinthe : l'établissement de la guerre de vengeance	32
Conclusion.....	38
6. CHAPITRE III LE RETOUR DU ROI	40
3.1 Un retour aux sources.....	41
3.1.1 Diodore de Sicile (I ^{er} siècle av. J.-C.)	41
3.1.2 Quinte-Curce (I ^{er} siècle apr. J.-C.)	44
3.1.3 Plutarque (45-125 apr. J.-C.).....	48
3.1.4 Arrien (95-175 apr. J.-C.).....	51
3.1.5 Justin (II ^e siècle apr. J.-C.)	53
3.2 Un indice mal aimé.....	57
Conclusion.....	70
7. CONCLUSION GÉNÉRALE	72
8. ANNEXE A	77
9. ANNEXE B	78
10. BIBLIOGRAPHIE	80
Sources	80
Études	81

RÉSUMÉ

La vaste historiographie d'Alexandre le Grand soutient très généralement l'idée que le grand conquérant avait, dès le départ de son expédition en 334 av. J.-C., l'ambition de conquérir tout l'Empire perse, ennemi héréditaire de la Grèce. Cependant, cette historiographie ne nous semble pas s'accorder parfaitement avec les sources anciennes concernées. La présente étude propose donc de réexaminer cette question, trop rarement débattue, à la lumière des sources littéraires et particulièrement d'un document épigraphique provenant de Thrace et qui tendrait à réviser la position traditionnelle.

En effet, alors que les auteurs anciens évoquent une guerre de représailles pour venger la destruction d'importants monuments grecs par les Perses lors des guerres médiques, près de 150 ans auparavant, et un retour imminent des troupes macédoniennes une fois ce mandat accompli, plusieurs historiens modernes n'y voient plutôt qu'un prétexte pour se rallier les Grecs et entreprendre, avec leur aide, une véritable conquête envisagée dès le départ. La question est rendue complexe par le fait que le roi macédonien vengea certes les Grecs en incendiant le grand palais royal de Persépolis, en 330, mais n'en poursuivit pas moins son expédition et le mena jusqu'en Inde.

L'étude des sources et de l'inscription de Philippes nous amène à pencher pour une simple guerre de vengeance, du moins au départ, et pour une réorientation des objectifs au gré des événements post-Persépolis.

Mots clés : Alexandre le Grand, Persépolis, conquête, Philippes.

INTRODUCTION

L'histoire des grands conquérants fascine le monde savant tout comme le grand public depuis toujours. En effet, on ne compte plus les publications savantes ou populaires sur César, Gengis Khan ou Napoléon, pour nous limiter à ces quelques exemples. Le point de vue des modernes est souvent flatteur à leur endroit, souvent biaisé aussi par la grandeur des personnages et de leurs exploits. Alexandre le Grand, fils de Philippe II et roi de Macédoine, n'a pas échappé au phénomène, lui dont les prouesses militaires suscitèrent, dès l'Antiquité, l'admiration des grands de ce monde, lui dont le nom avait pénétré jusqu'aux confins de l'univers connu à l'époque et que lui-même avait contribué à propager. On ne compte plus les hauts dirigeants romains soucieux de rivaliser avec lui¹. Mais, comme il est fréquent en histoire ancienne, nombre d'incertitudes subsistent à son sujet, entretenues le plus souvent par l'absence de sources, ou encore par leur caractère fragmentaire ou ambigu, sans compter les préjugés favorables ou non de certains compilateurs ou commentateurs. Il n'est pas de notre intention d'examiner dans ces pages la gigantesque et formidable entreprise du Macédonien, mais nous proposons plutôt de nous limiter à un aspect précis et depuis peu controversé : les véritables aspirations du monarque au moment de mettre le pied en sol perse. D'aucuns, nous le verrons, évoquent des intentions de conquête dès son accession au trône à la mort de son père, d'autres une simple volonté de compléter la mission confiée à Philippe II quelques mois avant son assassinat, et d'autres enfin de venger, à la demande des Grecs, la destruction des monuments de l'Acropole d'Athènes par les Perses près d'un siècle et demi auparavant.

Avant de préciser davantage notre problématique et la méthodologie envisagée, rappelons brièvement, les grands moments qui ont précédé le départ de l'expédition vers l'Orient et les points forts de la conquête.

À la mort de son père, Philippe II, assassiné en 336 av. J.-C., Alexandre fut choisi non seulement pour être le nouveau roi de Macédoine, mais aussi l'*hégémôn* de la Grèce. Le souverain dut toutefois imposer son autorité et regagner l'appui des différentes cités grecques, qui avaient profité du décès de Philippe pour retrouver une indépendance totale. Les Thébains et les Thessaliens

¹ Ainsi, sur César comme émule d'Alexandre le Grand, voir MICHEL, 1967, p. 92-93 ; MORAWIECKI, 1975 ; GREEN, 1978.

l'avaient prestement trahi, alors que les Athéniens, menés par Démosthène, avaient accordé de façon posthume une couronne à l'assassin de Philippe ; quant aux Spartiates, ils s'étaient mis en tête de regagner l'hégémonie dans le Péloponnèse². Plutôt que de rester en Macédoine pour asseoir son pouvoir, Alexandre décida de partir vers le sud, puis pour la Thessalie, où, afin d'éviter l'affrontement, les Thessaliens décidèrent de se rendre et de reconnaître Alexandre comme digne successeur de Philippe.

Plus au sud, les Thébains s'étaient révoltés et avaient levé des palissades et creusé des tranchées pour prévenir tout assaut. Ce fut en vain. Les troupes macédoniennes prirent la ville et Alexandre en confia le sort aux mains des Grecs réunis à Corinthe : Thèbes allait être détruite³.

Après s'être occupé d'Athènes et du Péloponnèse et s'être patiemment rallié le monde grec, le roi était fin prêt pour conquérir l'Empire perse, alors sous l'autorité de Darius III Codoman. L'armée, composée de Macédoniens, mais aussi de nombreux Grecs, se mit en branle au printemps 334 av. J.-C. Malgré une armée moins nombreuse, le corps expéditionnaire grec disposait d'une grande expérience de combat. En effet, une partie importante des effectifs avait combattu sous Philippe II⁴, et la mort de ce dernier n'avait en aucun cas ralenti l'efficacité de l'armée⁵.

Les succès ne se firent pas attendre. Après avoir vaincu les satrapes⁶ perses au Granique et repris une à une les cités d'Asie Mineure, Alexandre défit le roi Darius à Issos (333) en Cilicie, puis à nouveau à Gaugamèles, au nord de la Mésopotamie, deux ans plus tard. À la poursuite de son opposant, Alexandre passa par Suse et arriva au bout de quelques mois à Persépolis, capitale de l'Empire perse, désertée par Darius. Après tergiversation, la cité et son palais furent partiellement détruits, ce qui, en principe, mettait fin à la guerre de vengeance exigée par les Grecs en réparation de la destruction des monuments de l'Acropole athénienne lors des guerres médiques. Les troupes grecques allaient d'ailleurs bientôt être licenciées et reprendre le chemin de la Grèce.

² FREEMAN, 2011, p. 60.

³ BRIANT, 2011, p. 8.

⁴ FREEMAN, 2011, p. 82.

⁵ GOLDSWORTHY, 2020, p. 216.

⁶ C'est-à-dire représentant du roi.

On le comprendra, la destruction de Persépolis tient un rôle clef dans notre problématique, puisqu'elle signifiait la fin de la guerre de vengeance et aurait pu constituer la véritable et unique aspiration d'Alexandre⁷. Quoiqu'il en soit, le roi poursuivit Darius sur la route d'Ecbatane, plus au nord. Il y libéra finalement les contingents grecs puis fila vers l'Hyrcanie, où il découvrit le corps de Darius, assassiné par l'un de ses généraux, Nabarzanès, et par le satrape Bessos. Outré par ce crime, Alexandre, qui se considérait déjà comme le successeur direct du Grand Roi, pourchassa Bessos, autoproclamé roi des Perses et réfugié plus à l'est en Bactriane ; il devenait désormais l'ennemi à abattre. Les Macédoniens profitèrent de cette chasse à l'homme pour s'emparer de la Bactriane et de la Sogdiane. Le satrape fut finalement livré au roi macédonien quelques années plus tard et mis en croix. Puis, en 326, les troupes macédoniennes franchirent l'Indus et entrèrent en guerre contre un roi local, Poros⁸, qui allait *in fine* se rallier à Alexandre. L'expédition prit fin aux bords de l'Hyphase, sous-affluent de la rive gauche de l'Indus, où, contraint par la mutinerie de ses soldats, Alexandre rebroussa finalement chemin. La suite est bien connue : après avoir traversé le désert de Gédrosie, au sud, le roi revint avec une partie de ses troupes à Ecbatane, avant de s'installer à Babylone, où il mourut le 13 juin 323, sans doute de maladie. Il laissait derrière lui un immense empire, qu'alliaient bientôt se disputer les généraux de son entourage.

Problématique

Notre questionnement est à la fois simple et complexe : quelles furent les véritables intentions d'Alexandre au moment d'entreprendre cette dangereuse et lointaine expédition en sol perse ? Le monarque avait-il réellement et uniquement l'intention de venger la destruction des monuments de l'Acropole d'Athènes par celle de la capitale perse et ensuite de retourner promptement en Macédoine, comme le laisse entendre une partie des sources ? À cet effet, nous savons que Philippe II prôna abondamment ce thème de la vengeance⁹ et qu'Alexandre le reprit à son propre compte¹⁰. Mais l'idée de venger le saccage des monuments de l'Acropole était-elle celle de son père Philippe ou celle des Grecs ? Cette volonté n'était-elle qu'un stratagème pour rallier les Grecs au sein d'une expédition d'envergure dont l'objectif éloigné et obscur et était susceptible de les

⁷ BRIANT, 2016, p. 119-120.

⁸ Raja indien du royaume de Paurava.

⁹ SQUILLACE, 2010, p. 69.

¹⁰ *Ibid.*, p. 76.

décourager ? Alexandre reprit-il l'expédition en sachant qu'elle lui promettait l'appui des Grecs et qu'une fois Persépolis détruite, il pourrait faire comme bon lui semblerait, c'est-à-dire se lancer dans la conquête pure et simple de l'Empire de Darius ? Comme nous le verrons au premier chapitre, une majorité d'historiens abonde en ce sens, convaincue que le roi avait, dès son accession au pouvoir et au départ de son périple, l'intention d'annexer l'Empire perse, ennemi héréditaire ; l'idée de vengeance n'aurait été qu'un prétexte pour lancer l'aventure conquérante et y associer avantageusement, si ce n'est que provisoirement, les Grecs¹¹. Pourtant, ce n'est pas ce qu'enseignent la plupart des sources concernées, bien qu'ultérieures aux événements ; elles prêtent certes à Alexandre l'intention de venger les Grecs, mais aussi, et surtout, de retourner en Europe une fois cette tâche accomplie. Il s'agit donc d'une remise en question des sources primaires.

L'idée d'une interprétation infidèle des sources a refait surface plus récemment, après la découverte d'une inscription malheureusement mutilée dans la petite ville de Philippi en Thrace, mais dont l'apport pourrait ici être décisif. Découvert en 1936, mais publié seulement en 1984, le texte semble en effet corroborer la théorie d'un retour macédonien au pays à la suite de la destruction de Persépolis. Fait curieux, sans doute en raison de difficultés inhérentes, l'inscription a peu intéressé les historiens, voire pas du tout, du moins à l'égard de la problématique examinée ici. Essentiellement, leur attention s'est surtout portée sur des questions de traduction et de sémantique¹². En vérité, on peut se demander si le document tranche bel et bien le débat ou si son interprétation par certains s'avère, après analyse, inexacte. Nous y viendrons en détail au chapitre III.

L'idée d'une conquête planifiée prévaut à ce point chez les historiens spécialistes d'Alexandre et de la Macédoine que cette question des véritables intentions du monarque avant son départ pour l'Orient n'a fait l'objet d'aucune étude approfondie à proprement parler. Certes, l'un des éditeurs de l'inscription de Philippi, en l'occurrence Miltiade B. Hatzopoulos, aborde le sujet, mais sa savante analyse ne fait qu'effleurer le nœud du problème¹³. C'est pourquoi nous avons l'intention

¹¹ TARN, 1948, p. 8.

¹² HAMMOND, 1988; BADIAN, 1989.

¹³ Hatzopoulos, 1997.

de reprendre dans ces pages la question dans son ensemble, après avoir rassemblé et analysé, l'entièreté de la documentation disponible.

Sources¹⁴

Notre recherche repose à la fois sur des sources littéraires et épigraphiques. Les premières exposent avec parfois quelques détails les événements concernés. Elles soulèvent toutefois un problème de premier ordre, puisque les écrits de Plutarque et d'Arrien ou encore ceux s'inspirant de la *Vulgate* d'Alexandre, comportant les écrits de Diodore de Sicile, de Trogue-Pompée et de Quinte-Curce, ne datent pas de l'époque même d'Alexandre, mais plutôt de la période impériale, ce qui explique peut-être les hésitations des auteurs modernes à leur prêter entièrement foi. Cela dit, comme on le sait, les informations transmises proviennent en grande partie d'auteurs plus ou moins contemporains des événements. Bref, leur utilisation exige quelque prudence.

Quant aux sources épigraphiques, elles formeront une bonne part de la discussion du chapitre III, où sera traitée en détail l'inscription de Philippos. À celle-ci s'ajouteront en effet quelques autres documents épigraphiques, qui permettront d'alimenter la discussion dans un sens comme dans l'autre. Ni l'archéologie, ni la numismatique, ni la papyrologie n'apportent quelque renseignement que ce soit.

Plan du mémoire

Afin de mener à bien notre étude, il nous est apparu convenable de la traiter en trois parties. Le premier chapitre se penchera sur l'historiographie des conquêtes d'Alexandre le Grand relativement à la question qui retient notre attention. Nous présenterons ainsi les divers points de vue sur les intentions du monarque avant même son départ pour l'Orient. Deux visions différentes ressortiront : 1) l'intention d'Alexandre, dès le départ, de s'emparer de l'ensemble de l'Empire perse ; 2) la théorie selon laquelle le jeune roi n'avait pas de telles prétentions, souhaitait plutôt

¹⁴ Veuillez noter que toutes les traductions sont tirées, sauf avis contraire, des éditions des sources littéraires présentées dans la bibliographie.

retourner en Macédoine après la vengeance de Persépolis, mais fut poussé par divers facteurs à changer ses plans initiaux.

Le second chapitre mettra en lumière le contexte qui prévalait en Grèce au moment où Alexandre jetait les bases de son expédition. Il nous faudra remonter aux guerres médiques, pendant lesquelles une paix commune, précaire, bien que toujours en vigueur, permit aux Grecs de repousser la menace perse. De là naîtra, avec le temps, l'idée d'un panhellénisme et d'une concorde (*homonoia*) pour assurer le maintien d'une paix somme toute fragile et permettre par le fait même d'en découdre un jour avec l'Orient perse. L'on saisira dès lors les prétentions de Philippe II, auxquelles allaient étroitement être associées celles des Grecs, et qui allaient prendre définitivement forme avec Alexandre et son expédition. Le tout servira de tremplin au cœur de la discussion, à laquelle sera consacré le dernier chapitre.

Ce chapitre reviendra sur l'ensemble des sources littéraires concernées, qui semblent appuyer fortement l'idée d'un retour au pays après la destruction de Persépolis, planifié dès le départ de Macédoine. Ces pages seront également l'occasion d'analyser dans le détail l'inscription de Philippes, et qui, selon toute vraisemblance, corroborerait, elle aussi, cette théorie.

CHAPITRE I

Aperçu historiographique

La question des prétentions orientales d'Alexandre le Grand n'a pas suscité une abondante historiographie chez les modernes, tellement l'invasion totale de la Perse semblait être, dès le départ, dans les plans du souverain macédonien. La poursuite des hostilités après la destruction de Persépolis semble appuyer cette assertion, mais chez quelques-uns, la thèse soulève tout de même quelques doutes. C'est pourquoi les pages qui suivent s'intéressent aux divers courants historiographiques au sujet des intentions du monarque avant même son débarquement en Asie.

1.1 L'interprétation traditionnelle

L'un des grands spécialistes d'Alexandre le Grand, William Woodthorpe Tarn, écrivait en 1948 : « The primary reason why Alexander invaded Persia was, no doubt, that he never thought of *not* doing it; it was his inheritance¹⁵. » Sa position au sujet des intentions d'Alexandre était donc très claire : le monarque voulait dès le début envahir la Perse. Selon l'historien, l'expédition d'Alexandre avait bien des intentions de guerre de revanche, comme le voulait Isocrate¹⁶. Il serait donc parti avec des idées panhelléniques¹⁷. Toutefois, le professeur de rhétorique athénien prônait seulement la conquête de l'Asie Mineure et non de tout l'Empire perse en entier¹⁸. Le souverain aurait quitté la Macédoine sans destination finale en tête, et en se considérant comme le héros des Grecs¹⁹. Pour illustrer son propos, Tarn utilisa un passage présent dans les écrits du Pseudo-Callisthène relatant l'épisode d'Aristote demandant à ses élèves ce qu'ils feraient dans certaines circonstances, ce à quoi Alexandre aurait répondu qu'il ne pouvait pas le savoir avant que ces

¹⁵ TARN, 1948a, p. 8.

¹⁶ Comme nous le verrons au chapitre suivant.

¹⁷ TARN, 1948a, p. 8. Michael Flower décrit le panhellénisme comme une croyance selon laquelle les cités grecques pourraient résoudre les problèmes sociaux, économiques et politiques sévissant sur leur territoire en s'unissant contre une cause commune, dans ce cas-ci contre l'Empire perse (FLOWER, 2000, p. 97-98).

¹⁸ Isocrate, *Philippe*, 123-124.

¹⁹ TARN, 1948a, p. 8-9. Comme nous le verrons, Alexandre était alors *hégémon*, c'est-à-dire le chef militaire et politique de la Grèce. L'affirmation que le roi n'avait pas de destination finale en tête nous semble étonnante, mais nous y reviendrons.

circonstances se présentent²⁰. Selon Tarn toujours, le roi macédonien aurait été guidé par ses actions et ses choix, lesquels l'auraient amené à envahir et à conquérir la Perse. De plus, les Grecs n'avaient pas d'objections à attaquer, même sans raison particulière, ceux qu'ils qualifiaient de barbares²¹. Platon disait d'eux qu'ils étaient les ennemis naturels des Grecs et qu'il était donc légitime de leur faire la guerre et même de les réduire à l'esclavage²². Selon la vision de Tarn, il n'aurait donc pas été étonnant qu'Alexandre ait voulu conquérir l'Empire perse en entier. L'image de conquérant que décrivait le savant anglais ne fut que rarement remise en question. En fait, le plus souvent, les historiens suivants y souscrivirent, comme nous le verrons.

Parmi eux, P. A. Brunt, selon qui Alexandre, déjà désireux de conquérir l'Empire perse, aurait quitté la Macédoine sous prétexte de venger la destruction des temples grecs par Xerxès ainsi que de libérer les Grecs se trouvant en Asie Mineure²³. Cette mission aurait été jugée complétée lors de la dédicace de 300 panoplies perses à Athéna, de la restitution à Athènes des statues d'Harmodios et d'Aristogiton, les célèbres tyrannoctones, dérobées par Xerxès, ou encore lors de l'incendie de Persépolis, qu'Alexandre aurait considéré comme des représailles excusables en raison du pillage d'Athènes²⁴. D'après Brunt, bien que l'on ne sache pas si Philippe II s'en serait tenu, pour sa part, à une guerre de vengeance, l'offre de Darius de céder au jeune Alexandre ses territoires à l'est de l'Euphrate semble corroborer l'idée d'une conquête organisée, du moins dans l'esprit du roi. L'épisode, rappelons-le, est relaté par Arrien et se déroule avant Persépolis, au moment où Alexandre venait de défaire le Grand Roi à la bataille d'Issos, en 331 : Darius offrit alors 10 000 talents et des territoires au Macédonien en échange de la libération de sa mère, de sa femme et de ses filles, capturées après la bataille ; alors que les envoyés perses présentaient cette proposition, Parménion, général d'Alexandre, aurait dit que s'il était lui, il accepterait ; ce à quoi

²⁰ PSEUDO-CALLISTHÈNE I, 16,3. Cf. TARN, 1948a, p. 9.

²¹ *Ibid.*

²² PLATON, *République*, 470c-471a : Φημί γὰρ τὸ μὲν Ἑλληνικὸν γένος αὐτῶ οἰκεῖον εἶναι συγγενές, τῶ δὲ βαρβαρικῶ ὀθνεῖόν τε καὶ ἀλλότριον. Καλῶς γε, ἔφη. Ἕλληνας μὲν ἄρα βαρβάρους καὶ βαρβάρους Ἕλλησι πολεμεῖν μαχομένους τε φήσομεν καὶ πολεμίους φύσει εἶναι, καὶ πόλεμον τὴν ἔχθραν ταύτην κλητέον ...

²³ BRUNT, 1965, p. 205.

²⁴ ARRIEN, *Anabase*, III, 18, 11-12: Ὁ δὲ τιμωρήσασθαι ἐθέλειν Πέρσας ἔφασκεν ἀνθ' ὧν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλάσαντες τὰς τε Ἀθήνας κατέσκαψαν καὶ τὰ ἱερὰ ἐνέπρησαν, καὶ ὅσα ἄλλα κακὰ τοὺς Ἕλληνας εἰργάσαντο, ὑπὲρ τούτων δίκας λαβεῖν. ἀλλ' οὐδ' ἐμοὶ δοκεῖ σὺν νῶ δρᾶσαι τοῦτό γε Ἀλέξανδρος οὐδὲ εἶναί τις αὐτῆ Περσῶν τῶν πάλαι τιμωρία. Cf. BRUNT, 1965, p. 205. Harmodios et Aristogiton assassinèrent le tyran d'Athènes Hipparque au VI^e siècle av. J.-C. Cf. AZOULAY, 2014.

Alexandre aurait sèchement répondu que s'il avait été Parménion, il aurait aussi accepté²⁵. En d'autres termes, Alexandre ne s'en tiendrait pas aux territoires récemment conquis, mais visait déjà la conquête entière de l'Empire ennemi. La guerre allait donc se poursuivre. Pour Brunt, les Macédoniens n'étant ni des marins ni des commerçants, il était naturel pour leur roi d'avoir des ambitions conquérantes²⁶. Comme tous ses contemporains, le souverain savait que l'Empire perse était faible sur tous les plans, outre financièrement, ce qui devait le pousser encore davantage à aller de l'avant et à poursuivre le rêve d'une conquête totale²⁷.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours dans la même perspective, l'historien était également d'avis que, lorsque le fils de Philippe jeta sa lance sur la rive asiatique²⁸, il souhaitait ainsi symboliser son intention de conquérir le continent, c'est-à-dire l'Empire perse²⁹. Le jeune Alexandre aurait donc su, dès 334, qu'il allait se lancer dans des conquêtes et ériger un immense empire. En outre, lorsque le roi défit, à l'hiver 333, le fameux nœud gordien, dont le dénouement, selon la légende, assurait la maîtrise de toute l'Asie à son auteur, il remercia les Dieux de l'avoir aidé et lui avoir par là signifié qu'il était en effet destiné à régner sur toute l'Asie. Le roi en était donc convaincu et il le proclama à plusieurs reprises³⁰. Après la victoire de Gaugamèles, son armée sembla d'ailleurs le considérer comme le véritable roi de l'Asie³¹. Un dernier point fut soulevé par Brunt : les victoires incessantes des Macédoniens semblaient réaffirmer à Alexandre qu'il était

²⁵ ARRIEN, *Anabase*, II, 25,1-3. Cf. BRUNT, 1965, p. 207.

²⁶ *Ibid.* La Macédoine avait des sources de revenus internes. Toutefois, on ne sait pas quel pourcentage était retenu par la famille royale. Sur les finances de la Macédoine, cf. HATZOPOULOS, 1996, vol. 1. p. 431-442.

²⁷ BRUNT, 1965, p. 207. Les conquêtes étaient une façon efficace de remplir les coffres de l'État.

²⁸ Ici, l'Asie désigne l'Empire perse, comme c'était le cas pendant l'époque hellénistique. Cf. NAWOTKA, 2012.

²⁹ BRUNT, 1965, p. 208. Comme nous le verrons ultérieurement, il s'agit d'un signe de conquête d'un territoire.

³⁰ *Ibid.* Il le fit avant la bataille d'Issos et avant Gaugamèles.

³¹ PLUTARQUE, *Alexandre*, 34,1 : Τοῦτο τῆς μάχης ἐκείνης λαβούσης τὸ πέρασ, ἡ μὲν ἀρχὴ παντάπασιν ἡ Περσῶν ἐδόκει καταλελύσθαι, βασιλεὺς δὲ τῆς Ἀσίας Ἀλέξανδρος ἀνηγορευμένος ἔθυε τοῖς θεοῖς μεγαλοπρεπῶς [...]. Cf. BRUNT, 1965, p. 208. Alexandre était alors désigné comme βασιλεὺς τῆς Ἀσίας par son armée. Selon Fredricksmeier, la proclamation d'Alexandre comme roi de l'Asie faite en 331 est une invention d'Alexandre lui-même et ne signifie pas qu'il était effectivement le roi de la Perse (FREDRICKSMEYER, 2000, p. 136-166). Cf. HAMMOND, 1986 ; NAWOTKA, 2012 ; FREDRICKSMEYER, 2000.

prédestiné à accomplir des exploits impossibles à réaliser pour de simples mortels³². La conquête de l'Orient était pour lui un destin tracé d'avance par les dieux.

L'idée d'une guerre de vengeance liée à un désir initial de conquête apparaît également chez Eugene N. Borza selon qui Alexandre n'avait toutefois pas établi de moment précis où cette *némésis* aboutirait. Depuis qu'il avait traversé l'Hellespont, en 334, le Macédonien était en fait préoccupé non seulement par les défis qui l'attendaient en Asie, mais aussi par ce qui se passait en Grèce³³. Comme nous l'avons brièvement évoqué en introduction, la domination macédonienne avait déjà soulevé d'importants problèmes, réprimés durement au lendemain même du couronnement d'Alexandre. Sans trop de surprise, en l'absence d'une bonne part des troupes macédoniennes, les soulèvements, auxquels n'étaient pas étrangers les Athéniens, ne tardèrent pas à reprendre, si bien qu'en 331, une révolte éclata en Grèce. Alexandre était donc déchiré entre la guerre en Asie et les révoltes des Grecs. Devant la difficulté de retourner en Grèce et risquer de renoncer aux acquis consolidés en Asie, le roi dépêcha des troupes en Grèce, tout en demeurant lui-même rester avec la majorité de son armée en Perse³⁴. La campagne militaire aurait donc été la première préoccupation d'Alexandre.

Suivant ce raisonnement, le roi, après avoir pris contrôle de Suse, marcha vers Persépolis. Une fois arrivés à la capitale, ses troupes et lui y restèrent quatre mois. Or, pendant cette période, Alexandre organisa le transport du trésor de la ville vers Suse plus à l'ouest³⁵, c'est-à-dire plus près de la Grèce. Cette mesure laisse-t-elle penser à un retour prochain vers la Macédoine ? Borza n'y songeait apparemment pas. La question nous retiendra plus loin³⁶. L'historien évoquait plutôt le fait que le trésor, bien trop volumineux, aurait ralenti les déplacements du roi³⁷. Bref, tandis que

³² BRUNT, 1965, p. 209. Le fait qu'Alexandre n'ait jamais réellement perdu une bataille, ajouté au fait qu'il se voyait comme le fils de Zeus-Ammon participa à cette vision que son destin dépasserait celui d'un simple mortel. Cf. BOSWORTH, 1993, p. 278-290; WORTHINGTON, 2004, p. 273-283.

³³ BORZA, 1972, p. 235.

³⁴ *Ibid.*, p. 236.

³⁵ *Ibid.*, p. 237. Cf. DIODORE DE SICILE, XVII, 71,2 ; QUINTE-CURCE, V, 6,9-10 ; PLUTARQUE, *Alexandre*, 37,4.

³⁶ Voir déjà HATZOPOULOS, 1997, p. 52.

³⁷ BORZA, 1972, p. 239. À ce moment, l'armée d'Alexandre préconisait les escarmouches rapides et non les campagnes et batailles ordonnées. Il lui était donc nécessaire de se déplacer rapidement, ce que le transport des trésors ne lui permettait pas.

Darius se trouvait à Ecbatane, Alexandre prit la décision d'envoyer le trésor à Suse, mais aurait gardé ce dont il avait besoin pour couvrir les dépenses nécessaires.

S'agissant du renvoi des troupes grecques, Borza rappelait que, vers la mi-mai, Alexandre quitta Persépolis pour aller à la rencontre de Darius à Ecbatane. Puisque le monarque ne connaissait pas les prochaines décisions du Grand Roi et que ce fut seulement en arrivant dans cette ville qu'il en apprit la fuite, c'est le moment qu'il choisit pour se départir des cavaliers thessaliens et de ses alliés grecs, ce qu'il n'aurait eu l'intention de faire qu'une fois la guerre de vengeance terminée et la révolte en Grèce matée³⁸. Comme il s'était séparé des troupes grecques, il avait dû apprendre la fin de la révolte en Grèce entre son départ de Persépolis et son arrivée à Ecbatane. Le moment exact où il apprit la nouvelle n'est certes pas établi, mais il est possible qu'il ait décidé de garder les troupes grecques avec lui plus longtemps parce qu'il pensait encore les déployer³⁹.

Revenons à Persépolis. En mai 330, la ville et son palais n'étaient plus utiles aux Macédoniens. La place avait livré ses trésors, un endroit pour se reposer et bien récupérer, mais aussi procuré un sentiment de réussite aux soldats grecs⁴⁰. Alexandre décida donc d'abandonner la ville, sans toutefois la laisser intacte. En effet, Persépolis était un symbole de ce que Borza nommait l'*ancien régime*⁴¹, c'est-à-dire la domination perse sur l'Asie. Voulant signifier aux Perses la fin de cette ère, et plus précisément à Darius, Alexandre en ordonna la destruction. Ce faisant, il espérait démoraliser sans appel les Perses en ruinant définitivement le cœur de leur pouvoir, leur centre politique. Si le Macédonien n'avait plus besoin de la ville sur le plan tactique ; il en allait autrement sur le plan stratégique et politique. En effet, en rasant la capitale, il passait un message non seulement à Darius et à l'Asie entière, mais aussi à la Grèce et aux Grecs, toujours prompts à la

³⁸ *Ibid.*, p. 241.

³⁹ *Ibid.*, p. 242. Il se peut aussi qu'Alexandre ait décidé de garder les troupes grecques en otage pour s'assurer de la sujétion des Grecs du continent. Cf. BADIEN, 1967, p. 170-192.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 243. En effet, plusieurs soldats voyaient en la prise de la ville la fin de l'expédition.

⁴¹ *Ibid.*, p. 243. L'*ancien régime* désigne la Perse sous l'autorité perse alors que le nouveau régime désigne la Perse sous l'autorité macédonienne.

révolte⁴². La vieille Grèce était maintenant vengée et l'Asie mise en garde. Au surplus, l'incendie de la ville signifiait pour Borza la fin de *l'ancien régime* et le début d'un nouveau⁴³.

Diffère peu de celle de ses prédécesseurs la perception de Gary Morrison, du moins dans ses grandes lignes. Toutefois, dans un article paru en 2001, il avançait l'idée que le thème de la vengeance aurait plutôt été utilisé pour inspirer les soldats, prêts à mettre leur vie en jeu pour les ambitions de leur roi, ambitions naturellement conquérantes⁴⁴. Tant que Persépolis n'était pas encore détruite, Alexandre devait sans cesse remonter le moral des troupes. En 331, celles-ci avaient déjà battu Darius deux fois et s'étaient emparées de Babylone et de Suse. Elles considéraient donc la guerre de vengeance achevée⁴⁵. Fait intéressant, pour revigorer ses troupes, Alexandre ordonna la reconstruction de Platées, lieu de la bataille finale contre les Perses en 479, en Grèce centrale. Des trésors de guerre furent aussi envoyés à Crotona, car c'était la seule ville de l'Italie à avoir dépêché un navire pendant la bataille de Salamine⁴⁶. Ces mesures furent donc prises dans l'optique de rétablir l'objectif de la mission auprès des troupes d'Alexandre ainsi que de conserver leur appui pour la poursuite des objectifs que le roi s'était fixés dès son départ de Macédoine.

La réaffirmation de la guerre de vengeance par Alexandre s'expliquerait aussi par l'absence de soutien de la Grèce. En effet, les Lacédémoniens, menés par le roi Agis III, avaient entamé une guerre contre les Macédoniens⁴⁷. Selon Morrison, les soldats devaient savoir que leur chef n'était pas soutenu par toute la Grèce, ce qui aurait sapé leur moral. Les Grecs semblaient donc dorénavant

⁴² *Ibid.*, p. 244. Des révoltes venaient d'être réprimées en Grèce et Alexandre ne voulait pas risquer de devoir en endiguer d'autres. Cf. BADIAN, 1967 ; 1994a.

⁴³ *Ibid.*, p. 244-245. Cf. NAWOTKA, 2003.

⁴⁴ MORRISON, 2001, p. 32. Morrison fait cette proposition parce que l'on retrouve beaucoup de références à la mission hellénique au début de l'expédition, mais ce discours s'estompe au fur et à mesure que l'expédition avance. Cf. FLOWER, 2000.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 32. Comme nous le verrons, les troupes étaient prêtes à retourner en Macédoine et la démobilisation des contingents grecs participa à cette idée.

⁴⁶ PLUTARQUE, *Alexandre*, 34, 2 : "Ἕλλησιν ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας παρέσχον, ἔπεμψε δὲ καὶ Κροτωνιάταις εἰς Ἰταλίαν μέρος τῶν λαφύρων, τὴν Φαῦλλον τοῦ ἀθλητοῦ τιμῶν προθυμίαν καὶ ἀρετὴν, ὃς περὶ τὰ Μηδικὰ τῶν ἄλλων Ἰταλιωτῶν ἀπεγνωκότων τοὺς Ἕλληνας ἰδιόστολον ἔχων ναῦν ἐπλευσεν εἰς Σαλαμίνα, τοῦ κινδύνου τι μεθέξων. Οὕτω τις εὐμενῆς ἦν πρὸς ἅπασαν ἀρετὴν καὶ καλῶν ἔργων φύλαξ καὶ οἰκεῖος. Cf. MORRISON, 2001, p. 33. La ville envoya une seule trirème, mais l'équipage était peut-être composé entièrement de réfugiés. Sur la bataille de Salamine, cf. STRAUSS, 2014; ECONOMOU, KYRIAZIS et PLATIAS (dir.), 2022.

⁴⁷ Pour en savoir plus sur le roi et sur la guerre menée contre la Macédoine, cf. BADIAN, 1967 ; 1994.

se distancier de l'expédition et rejetaient par ailleurs l'hégémonie macédonienne, incarnée par Alexandre⁴⁸. Les statues d'Harmodios et d'Aristogiton n'auraient pas été retournées pour se concilier les habitants d'Athènes, mais pour rappeler aux soldats grecs les exactions de Xerxès.

En décembre 331, on le sait, Alexandre quitta Suse pour Persépolis. Suivant Morrison, même si le roi devait s'attendre à une autre bataille contre Darius, il y voyait également une façon de remotiver ses troupes, car il se dirigeait vers la « pire ennemie parmi les villes d'Asie » ([...] πολειμωτάτην τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πόλεων [...])⁴⁹. Toutefois, le moral ne sembla pas s'être amélioré, même si la marche vers Persépolis était en concordance avec la mission de vengeance. Alexandre aurait craint que ses soldats macédoniens, les plus loyaux, ne le suivent pas après la mort de Darius⁵⁰, remettant ainsi en question ses prétentions de conquête⁵¹.

Il n'en demeure pas moins que le « repos » à Persépolis ne contribua pas davantage à lever les tensions parmi les troupes. En restant quatre mois dans la même ville, les bataillons, oisifs, n'avaient plus d'objectifs réels⁵². Selon Morrison, la destruction de la ville aurait servi à lever les frustrations des troupes et donc constitué un acte politique. Persuadé qu'il devait prendre des mesures pour motiver et réunifier ses soldats. Alexandre aurait ordonné la destruction de Persépolis⁵³. L'incendie de la capitale aurait par conséquent été prémédité, d'où l'idée d'une conquête orientale méditée par le roi depuis son départ de la Macédoine. Apaiser les frustrations de son armée lui aurait ainsi permis de prolonger ses conquêtes. D'après Morrison, l'incendie aurait même renouvelé la propagande d'une campagne visant essentiellement les Grecs, en rétablissant

⁴⁸ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁹ DIODORE DE SICILE, XVII, 70,1. Quinte-Curce, V, 6,1 : *Postero die convocatos duces copiarum docet nullam infestioem urbem Graecis esse quam regiam veterum Persidis regum, [...]*.

⁵⁰ PLUTARQUE, *Alexandre*, 47, 1 : Φοβούμενος δὲ τοὺς Μακεδόνας, μὴ εἰς τὰ ὑπόλοιπα τῆς στρατείας ἀπαγορεύσωσι, τὸ μὲν ἄλλο πλῆθος εἶασε κατὰ χώραν, τοὺς δὲ ἀρίστους ἔχων ἐν Ὑρκανία μεθ' ἑαυτοῦ, δισμυρίους πεζοὺς καὶ τρισχιλίους ἵππεῖς, προσέβαλε, λέγων ὡς νῦν μὲν αὐτοὺς ἐνύπνιον τῶν βαρβάρων ὁρώντων, ἂν δὲ μόνον ταράξαντες τὴν Ἀσίαν ἀπίωσιν, ἐπιθησομένων εὐθὺς ὥσπερ γυναίξιν.

⁵¹ MORRISON, 2001, p. 33. Comme nous le verrons, Alexandre continua la guerre après Persépolis, car Darius représentait toujours un danger. Pour beaucoup, la mort de Darius marquait donc la véritable fin de l'expédition.

⁵² *Ibid.*, p. 38. Pour avancer cette affirmation, l'historien s'appuie sur Anthony Kellett, un ancien capitaine du Royal Canadian Hussars de Montréal. Kellett a étudié les motivations des soldats à l'époque contemporaine. Cf. KELLETT, 1982.

⁵³ *Ibid.*, p. 42-43. Cette vision de l'incendie de Persépolis est réductrice et manque de nuances. Nous pensons, comme nous le verrons, qu'Alexandre souhaitait envoyer un message à la Perse et à la Grèce en incendiant la ville.

les paramètres de la mission originale que soutenait au départ la Grèce. Ainsi, grâce à l'incendie, les soldats grecs se seraient sentis mobilisés dans la campagne et auraient compris ce qu'ils devaient faire pour retourner prestement dans leurs foyers⁵⁴.

Cette idée de vengeance et de propagande est aussi ce qui ressort d'une étude de Giuseppe Squillace⁵⁵. Pour l'historien, l'utilisation de ce qu'il appelle le « thème de vengeance » n'était pas une idée conçue par Alexandre, mais inspirée par son père. Ce dernier y aurait grandement recouru dans les conflits contre les Phocéens, en 356⁵⁶. Plus tard, lors de l'élaboration de son projet d'invasion de la Perse⁵⁷, Philippe décida d'adopter une attitude amicale pour bien montrer aux cités grecques que l'expédition avait un objectif commun. Cependant, la vengeance n'aurait été qu'un prétexte, car Philippe savait fort bien que les Perses se trouvaient en position de faiblesse et que les énormes richesses dont ils disposaient étaient à portée de main⁵⁸.

Une fois responsable de l'expédition, Alexandre reprit à son tour ce thème de la *némésis*. Il demanda d'ailleurs aux Grecs de le nommer *hégémon* et lui confier la mission qu'aurait dû mener son père⁵⁹. Le roi utilisa d'ailleurs souvent ce *leitmotiv* de la vengeance pour réaffirmer sa légitimité. Comme nous le verrons plus tard, il l'employa d'abord à la bataille d'Issos, lors du discours qu'il adressa à ses troupes, leur rappelant ce que les Perses avaient fait subir à leurs ancêtres et les déprédations de Darius et de Xerxès⁶⁰. Après cette bataille, il s'en servit une fois de plus pour justifier la continuation de la guerre, en 332, lorsqu'il écrivit à Darius, après Issos, à

⁵⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁵⁵ Sur la propagande d'Alexandre, cf. SQUILLACE, 2018, p. 149-156 ; WALSH et BAYNHAM (dir.), 2021. Le conflit contre les Phocéens fut un élément majeur de la troisième guerre sacrée. Nous reviendrons quelque peu sur cette guerre dans le second chapitre.

⁵⁶ SQUILLACE, 2010, p. 69-75.

⁵⁷ Voir le chapitre suivant pour connaître l'origine et les détails du plan d'invasion de l'Empire perse.

⁵⁸ SQUILLACE, 2010, p. 76. L'Empire perse était en effet très riche et percevait des taxes dans toutes ses provinces. Pour en savoir plus sur son économie, cf. VAN DER SPEK, 2011.

⁵⁹ DIODORE DE SICILE, XVII, 4,9 : ... τοῦ δ' Ἀλεξάνδρου παραγγείλαντος εἰς Κόρινθον ἀπαντᾶν τὰς τε πρεσβείας καὶ τοὺς συνέδρους, ἐπειδὴ συνῆλθον οἱ συνεδρεῦν εἰωθότες, διαλεχθεὶς ὁ βασιλεὺς καὶ λόγοις ἐπιεικέσι χρησάμενος ἔπεισε τοὺς Ἕλληνας ψηφίσασθαι στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος εἶναι τὸν Ἀλέξανδρον καὶ συστρατεῦν ἐπὶ τοὺς Πέρσας ὑπὲρ ὧν εἰς τοὺς Ἕλληνας ἐξήμαρτον. τυχῶν δὲ ταύτης τῆς τιμῆς ὁ βασιλεὺς ἐπανῆλθε μετὰ τῆς δυνάμεως εἰς Μακεδονίαν. Cf. SQUILLACE, 2010, p. 77.

⁶⁰ QUINTE-CURCE, III, 10,3-9 Cf. SQUILLACE, 2010, p. 77.

propos de la captivité de la mère du Grand Roi, de sa femme et de ses filles⁶¹. Enfin, le thème refit encore surface pour excuser cette fois l'incendie du palais de Persépolis, convenu, disait-on, en guise de réparation pour l'incendie d'Athènes et de ses temples lors des guerres médiques⁶².

Il reste que pour Squillace, bien que l'idée de vengeance fût omniprésente chez les historiens d'Alexandre, pour avoir une réelle vision de son utilisation dans un contexte propagandiste, il fallait aussi se pencher sur le débarquement du roi en Troade. Sur ce point, l'historien rejoignait le propos de Brunt : lorsqu'Alexandre arriva en Troade, il y jeta sa lance, comme le précise Diodore, pour signifier qu'il était dès lors le roi de l'Asie⁶³. Il profita aussi de son passage dans la région pour rendre hommage aux héros homériques à plusieurs reprises⁶⁴. En choisissant ce lieu de débarquement, Alexandre s'associait aux héros du grand poète, ce qui le faisait paraître encore plus grand, plus imposant et plus puissant auprès de son armée. Il fallait toutefois aller plus loin que les héros homériques : il ne suffisait pas de recréer ce qu'ils avaient fait, il fallait aussi et surtout surpasser leurs exploits⁶⁵. C'était donc un rappel, à peu de choses près, de ce qu'avait fait Xerxès près d'un siècle et demi auparavant lorsque le roi perse avait lui-même fait des offrandes en traversant le détroit et demandé les faveurs des héros de la Guerre de Troie pour sa propre guerre contre les Grecs⁶⁶. De son côté, Alexandre avait au préalable fait des sacrifices pour les Dieux à

⁶¹ ARRIEN, *Anabase*, II, 14,4 : Πρὸς ταῦτα ἀντιγράφει Ἀλέξανδρος καὶ ξυμπέμπει τοῖς παρὰ Δαρείου ἐλθοῦσι Θέρσιππο, παραγγείλας τὴν ἐπιστολὴν δοῦναι Δαρείῳ, αὐτὸν δὲ μὴ διαλέγεσθαι ὑπὲρ μηδενός. Ἡ δὲ ἐπιστολὴ ἢ Ἀλεξάνδρου ἔχει ὧδε: οἱ ὑμέτεροι πρόγονοι ἐλθόντες εἰς Μακεδονίαν καὶ εἰς τὴν ἄλλην Ἑλλάδα κακῶς ἐποίησαν ἡμᾶς οὐδὲν προηδικημένοι: ἐγὼ δὲ τῶν Ἑλλήνων ἡγεμὼν κατασταθεὶς καὶ τιμωρήσασθαι βουλόμενος Πέρσας διέβην ἐς τὴν Ἀσίαν, ὑπαρξάντων ὑμῶν. Cf. SQUILLACE, 2010, p. 77.

⁶² DIODORE DE SICILE, XVII, 72,3 : Τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς νέους καὶ διὰ τὴν μέθην ἀλόγως μετεωριζομένους, ὡς εἰκός, ἄγειν τις ἀνεβόησε καὶ δᾶδας ἄπειν καὶ τὴν εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων ἱερὰ παρανομίαν ἀμύνασθαι παρεκελεύετο; Arrien, *Anabase*, III, 18,12 : [...] Τιμωρήσασθαι [...]. Cf. SQUILLACE, 2010, p. 77.

⁶³ DIODORE DE SICILE, XVII, 17,2-3: Αὐτὸς δὲ μακρᾶς ναυσὶν ἐξήκοντα καταπλεύσας πρὸς τὴν Τρωάδα χώραν πρῶτος τῶν Μακεδόνων ἀπὸ τῆς νεῶς ἠκόντισε μὲν τὸ δόρυ, πήξας δ' εἰς τὴν γῆν καὶ αὐτὸς ἀπὸ τῆς νεῶς ἀφαλλόμενος παρὰ τῶν θεῶν ἀπεφαίνετο τὴν Ἀσίαν δέχεσθαι δορίκτητον. Καὶ τοὺς μὲν τάφους τῶν ἡρώων Ἀχιλλέως τε καὶ Αἴαντος καὶ τῶν ἄλλων ἐναγίσμασι καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς πρὸς εὐδοξίαν ἀνήκουσιν ἐτίμησεν, αὐτὸς δὲ τὸν ἐξετασμὸν τῆς ἀκολουθούσης δυνάμεως ἀκριβῶς ἐποίησατο. Εὐρέθησαν δὲ πεζοὶ Μακεδόνες μὲν μύριοι καὶ δισχίλιοι, σύμμαχοι δὲ ἑπτακισχίλιοι, μισθοφόροι δὲ πεντακισχίλιοι, καὶ τούτων ἀπάντων Παρμενίων εἶχε τὴν ἡγεμονίαν.

⁶⁴ JUSTIN, XI, 5,6-12.

⁶⁵ WORTHINGTON, 2017, p. 14. Le dépassement des exploits de ses prédécesseurs est un thème récurrent chez Alexandre, c'est entre autres ce qui l'aurait poussé à aller plus loin en Asie.

⁶⁶ HÉRODOTE, VII, 54.

deux reprises avant de traverser l'Hellespont et de mettre le pied en Asie⁶⁷. Ce faisant, le Macédonien marquait une distinction importante entre Xerxès et lui : dans le cas d'Alexandre, il s'agissait d'une guerre sous le signe de la vengeance et de la liberté des Grecs, alors que pour l'ancien Grand Roi, il importait plutôt de réduire les Grecs à l'esclavage⁶⁸.

Que ressort-il de tout ce qui précède ? On le voit, l'idée d'un retour imminent d'Alexandre et de ses troupes au lendemain de Persépolis n'emporte pas la conviction, du moins chez ces historiens. Dès le départ de Macédoine, le roi aurait eu une intention conquérante, celle de poursuivre bien au-delà de la destruction de la capitale perse, qui ne semblait qu'un prétexte pour mettre en branle l'expédition. En d'autres mots, une fois la guerre de vengeance accomplie, Alexandre pouvait enfin mettre son plan initial à exécution. Il est temps de voir une autre possibilité, mise de l'avant par Ian Worthington et qui interprète moins catégoriquement l'épisode de Persépolis et la poursuite de la guerre.

1.2 Un entre-deux

Pour Worthington, la guerre de vengeance se serait bel et bien terminée par la destruction de Persépolis⁶⁹. Restait toutefois à expliquer l'entêtement d'Alexandre à poursuivre les hostilités. L'explication diffère selon lui de celle de bien des historiens précédents.

On le sait, même après le saccage de la capitale, le Grand Roi échappait toujours à Alexandre et, de ce fait, présentait un danger, aussi minime soit-il, pour les conquêtes jusque-là accumulées par les Macédoniens. En quittant la ville en 330, Alexandre partit donc à sa poursuite. Or, comme le rappelle Worthington, Darius tentait d'obtenir l'appui de Bessos⁷⁰, le satrape de Bactriane⁷¹, dans l'espoir de lever une armée et de reprendre le combat contre l'envahisseur. Cependant, le plan du

⁶⁷ SQUILLACE, 2010, p. 78. Alexandre se croyait de descendance mythique : il pensait descendre d'Éaque et d'Achille par sa mère et d'Héraclès par son père. Cette conviction participa à sa dévotion aux rites religieux ainsi qu'à celle qu'il portait aux divinités. Cf : EDMUNDS, 1971; BOSWORTH, 1993, p. 278-290.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 80.

⁶⁹ WORTHINGTON, 2017, p. 46. Bien qu'il s'accorde pour dire que la guerre de vengeance était maintenant terminée, il n'affirme pas pour autant qu'Alexandre partit de Macédoine dans l'unique but de venger les Grecs.

⁷⁰ WORTHINGTON, 2017, p. 46.

⁷¹ BRIANT, 1996, p. 1157.

Grand Roi échoua, ce qui le poussa à fuir vers la Bactriane (une partie de l'Afghanistan). À la suite de cet échec, Nabarzanès, un commandant et conseiller de Darius⁷², lui proposa de donner son titre de roi à Bessos, qui était relié aux Achéménides, car le satrape serait mieux à même d'entraîner les natifs perses contre l'armée d'Alexandre. Si le plan fonctionnait, Bessos restituerait le titre à Darius, mais ce dernier s'opposa à cette proposition⁷³. Quelque temps après, il se fit arrêter par Bessos, Nabarzanès et Barsaentès⁷⁴ et finit, comme on sait, par être assassiné⁷⁵. Bessos devint donc roi de la Perse et prit le nom d'Artaxerxès V⁷⁶.

C'est ici que se démarque Worthington. S'il avait réussi à capturer Darius, Alexandre n'aurait pas eu à poursuivre son avancée et n'aurait peut-être pas eu à affronter le danger que représentait Bessos. Ce ne fut toutefois pas le cours des événements, si bien qu'Alexandre se trouvât une nouvelle fois devant une menace qui l'incitait à aller de l'avant. Or, en 330, l'armée macédonienne était prête à retourner en Macédoine et il fallut que le roi fasse preuve de diplomatie et de persuasion afin de convaincre les troupes de poursuivre et éliminer l'usurpateur, afin d'assurer la sécurité de son nouvel empire. L'interprétation repose exclusivement sur la version de Quinte-Curce, selon lequel les troupes d'Alexandre étaient prêtes à retourner en Macédoine, dès 330, quand elles se trouvaient à Hécatompylos, au nord-est d'Ecbatane⁷⁷. Les troupes pensaient d'autant plus rentrer dans leur pays, qu'Alexandre avait plus tôt démobilisé celles des Grecs⁷⁸. Nous y reviendrons au chapitre III.

⁷² Il était présent à la bataille d'Issos comme commandant de la cavalerie, des frondeurs et des archers. HECKEL, 2006, p. 171.

⁷³ WORTHINGTON, 2014, p. 210.

⁷⁴ Barsaentès était satrape de Drangiane et d'Arachosie.

⁷⁵ WORTHINGTON, 2017, p. 46. Ce sont Barsaentès ainsi que Satibarzanès, satrape des Ariens, qui en fait assassinèrent Darius.

⁷⁶ WORTHINGTON, 2014, p. 210.

⁷⁷ QUINTE-CURCE, VI, 2,15-17 : *Vrbs erat ea tempestate clara Hecatompulos, condita a Graecis: ibi statua rex habuit commeatibus undique aduectis. Itaque rumor, otiosi militis uitium, sine auctore percrebruit, regem contentum rebus, quas gessisset, in Macedoniam protinus redire statuisse. Discurrunt lymphatis similes tabernacula et itineri sarcinas aptant : signum datum crederes, ut uasa colligerent totis castris. Tumultus hinc contubernales suos requirentium, hinc onerantium plaustra perfertur ad regem. Fecerant fidem rumori temere uulgato Graeci milites redire iussi domos; quorum equitibus singulis denarium sena milia cum dedisset, peditibus singula milia, ipsis quoque finem militiae adesse credebant. Cf.: WORTHINGTON, 2017, p. 46.*

⁷⁸ WORTHINGTON, 2017, p. 47. Ainsi, Alexandre put engager un nombre considérable de mercenaires avant de recevoir les premières troupes égyptiennes entraînées dans le style macédonien.

Ce serait donc la contrainte et non un objectif préexistant qui aurait « poussé » Alexandre, soucieux de protéger les acquis devant la menace que représentait Bessos à cet effet, à poursuivre l'expédition, qui devint alors un projet plus personnel⁷⁹.

Cette vision n'est pas si éloignée du dernier courant à présenter, celui selon lequel Alexandre ne s'était assigné au départ qu'un seul objectif, la vengeance des Grecs, concrétisée par la destruction de la capitale perse.

1.3 Changement de paradigme

Sauf erreur, cette façon d'interpréter les desseins d'Alexandre remonte à 1964, alors que prédominait toujours dans l'historiographie d'Alexandre le Grand l'idée d'une conquête mûrie depuis le départ de Macédoine. Cette année-là, Jacques Benoist-Méchin⁸⁰ écrivait : « Même après Arbèles (entendre ici Gaugamélès), Alexandre n'est encore qu'un conquérant comme les autres. C'est à Hécatompylos que s'amorce le grand tournant. C'est là que se dessina, pour la première fois dans l'histoire, l'idée de créer une monarchie universelle, basée sur la fusion de l'Orient et de l'Occident »⁸¹. Comme celle de Worthington plus tard, la réflexion s'inspire de la décision du roi de contrer la menace que représentait Bessos pour le maintien des acquis⁸².

Deux autres arguments furent aussi mis de l'avant, quoique de façon fort brève. Au moment de découvrir Darius mort, Alexandre aurait recouvert le cadavre du roi de son manteau⁸³. Ce geste aurait signifié qu'il s'identifiait au défunt et se voyait désormais comme l'héritier du roi⁸⁴. La guerre contre les Perses prenait donc une autre tournure. À cela se serait ajouté un dernier point :

⁷⁹ WORTHINGTON, 2014, p. 211; 2017, p 1–71.

⁸⁰ Nous trouvons pertinent d'inclure ce point de vue de Benoist-Méchin, même si on ne peut considérer l'auteur comme un véritable spécialiste de l'histoire. Ses propos sont cependant avant-gardistes et se détachent de ceux des historiens de son époque. Afin d'être le plus transparent possible, nous trouvons important de mentionner que l'auteur ne fournit que très peu de références.

⁸¹ BENOIST-MÉCHIN, 1964, p. 17. La monarchie universelle consiste en un roi dirigeant le monde. L'idée de monarchie universelle implique habituellement la religion, la spiritualité et la politique, ce qui n'était pas nécessairement le cas avec Alexandre le Grand. Sur la monarchie universelle, cf : JOUAVILLE, 2020.

⁸² *Ibid.*, p. 20-21.

⁸³ Benoist-Méchin ne donne aucune source en appui de cet énoncé, mais nous retrouvons cet événement chez Plutarque (*Alexandre*, 43,5).

⁸⁴ *Ibid.*, p. 22. Pour en savoir plus sur « l'héritage que reçoit Alexandre », surtout à propos des costumes et des enseignes, cf. COLLINS, 2012, p. 371-402.

pendant ses avancées en Asie, Alexandre aurait constaté que l'Empire perse n'était pas aussi « barbare » qu'on le disait en Grèce, et que les Perses, cultivés, formaient dans les faits une civilisation importante⁸⁵. D'où cette idée, implantée petit à petit, de créer une monarchie universelle.

L'hypothèse de visées impérialistes venues sur le tard allait trouver un ardent défenseur en la personne d'Ernst Badian, qui allait devenir l'un des plus importants spécialistes d'Alexandre le Grand. Pour lui, les intentions du Macédonien ne laissaient aucune place à l'interprétation : « When Alexander invaded Asia, he almost certainly had no idea how far he would go or what the end would be »⁸⁶. Trop d'importance avait été accordée au jet de lance d'Alexandre sur les rives d'Asie, un événement évoqué par Diodore⁸⁷. C'était bel et bien à Persépolis que se termina la guerre de vengeance. Après avoir renvoyé les troupes grecques, le roi n'avait plus besoin du prétexte de la vengeance, qu'il délaissa⁸⁸. En fait, Badian était d'avis que le Macédonien n'avait même pas planifié l'administration de ses nouveaux territoires, signe plus ou moins incontestable d'une conquête non orchestrée depuis le départ de la Macédoine⁸⁹. Ce ne fut qu'après la victoire d'Issos qu'Alexandre se présenta comme le roi de l'Empire achéménide et considéra ce royaume comme son héritage⁹⁰. Cette conception allait naturellement lui paraître corroborée par l'inscription de Philippes, comme nous le verrons au chapitre III.

Un peu plus d'une décennie plus tard, Jack Martin Balcer reprit la question. Contrairement à Badian, l'historien postula qu'Alexandre avait déjà mis au point un plan pour administrer le territoire de l'Asie, en se fondant sur un passage d'Arrien, dans lequel Parménion présentait Persépolis comme la clef pour s'approprier rapidement l'Asie :

Il nomma satrape de Perse Phrasaortès, fils de Rhéomitres. Il mit le feu au palais royal perse, bien que Parménion lui eût conseillé de le conserver, en particulier parce qu'il

⁸⁵ *Ibid.*, p. 30. L'auteur ne donne pas de références pour appuyer cette affirmation et nous n'en avons pas trouvé.

⁸⁶ BADIAN, 1965, p. 166.

⁸⁷ DIODORE DE SICILE, XVII, 17,2-3 : Cf. BADIAN, 1965, p. 166.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 169. Selon Flower, Alexandre aurait continué d'utiliser le discours panhellénique afin de contrôler les Grecs ayant décidé de rester dans son armée. Cf. Flower, 2000, p. 117.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 172-173. C'est peu après qu'Alexandre allait commencer à porter les vêtements royaux perses. Cf. DIODORE DE SICILE, XVII, 77,5 ; QUINTE-CURCE, VII 6,4 ; PLUTARQUE, *Alexandre*, 45.

n'était pas judicieux de détruire des biens qui désormais lui appartenaient ; il ajoutait que ce n'était pas avec ces procédés qu'il attirerait à lui les populations d'Asie, qui se diraient que, même lui, n'avait pas décidé de garder l'empire de l'Asie, mais qu'il se contentait de la parcourir en y remportant des victoires. Alexandre lui déclara qu'il voulait tirer vengeance des Perses, pour avoir, au cours de leur invasion de la Grèce, détruit de fond en comble la ville d'Athènes et incendié les temples, et que tous les autres maux qu'ils avaient fait subir aux Grecs, lui, Alexandre, les en punirait. Moi, personnellement, je pense qu'il n'a pas fait preuve de bon sens en agissant ainsi, et qu'il n'était pas possible de tirer vengeance des Perses des temps anciens⁹¹.

Selon Balcer, il ressort en effet de ce passage que lorsque Parménion parlait de Persépolis comme étant la clef pour garder la souveraineté sur l'Asie, il faisait référence à une politique développée par Alexandre bien avant la prise de la ville. Persépolis était le centre religieux de l'Empire et était utilisée majoritairement pour la fête de la nouvelle année et non une capitale bureaucratique. Ainsi, même lorsqu'Alexandre prit la ville, les Perses ne l'auraient pas vu comme leur dirigeant religieux, ce qui, de ce fait, lui enlevait toute légitimité et pouvait provoquer des révoltes. Ainsi, pour éviter les rébellions, il trouva nécessaire de détruire la ville sous prétexte de rétribution⁹². Pour Parménion, toujours selon Balcer, la destruction de Persépolis était apolitique, le roi aurait dû utiliser ce centre cérémoniel pour remplir ses devoirs de dirigeant de l'empire⁹³.

D'autre part, l'historien était d'avis que la politique d'Alexandre se divisait en deux : d'abord, remplir la mission qui avait été confiée à Philippe ; ensuite, libérer les Grecs se trouvant encore sous l'autorité perse⁹⁴. Telles auraient donc été les prétentions premières d'Alexandre. Or, celles-ci auraient évolué lors du siège d'Halicarnasse, en Carie, à l'été 334, pour mener à une conquête totale de l'Empire perse⁹⁵. Curieusement, Balcer n'a pas étayé ce point de vue. Nous nous y

⁹¹ ARRIEN, *Anabase*, III, 18,11-12 : Σατράπην μὲν δὴ Περσῶν κατέστησε Φρασαόρτην πτόν Ῥεομίθρου παῖδα: τὰ βασιλεία δὲ τὰ Περσικὰ ἐνέπρησε, Παρμενίωνος σῶζειν ζυμβουλευόντος, τὰ τε ἄλλα καὶ ὅτι οὐ καλὸν αὐτοῦ κτήματα ἤδη ἀπολλύναι καὶ ὅτι οὐχ ὡσαύτως προσέξουσιν αὐτῷ οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἄνθρωποι, ὡς οὐδὲ αὐτῷ ἐγνωκῶτι κατέχειν τῆς Ἀσίας τὴν ἀρχήν, ἀλλὰ ἐπελθεῖν μόνον νικῶντα. Ὁ δὲ τιμωρήσασθαι ἐθέλειν Πέρσας ἔφασκεν ἀνθ' ὧν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλάσαντες τὰς τε Ἀθήνας κατέσκαψαν καὶ τὰ ἱερὰ ἐνέπρησαν, καὶ ὅσα ἄλλα κακὰ τοὺς Ἕλληνας εἰργάσαντο, ὑπὲρ τούτων δίκας λαβεῖν. ἀλλ' οὐδ' ἐμοὶ δοκεῖ σὺν νῶ ὀρᾶσαι τοῦτό γε Ἀλέξανδρος οὐδὲ εἶναι τις αὕτη Περσῶν τῶν πάλαι τιμωρία. Cf. BALCER, 1978, p. 121.

⁹² BALCER, 1978, p. 128.

⁹³ *Ibid.*, p. 133.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 121.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 121.

pencherons à nouveau, quand viendra le temps de discuter de la possibilité d'un point tournant expliquant un changement éventuel de cap chez Alexandre. Il est temps de conclure.

Conclusion

Il faut le dire d'emblée, l'historiographie d'Alexandre le Grand concernant ses véritables intentions à l'approche de son départ pour l'Orient n'est pas particulièrement riche. Cela s'explique sans doute par l'opinion de Tarn, qui a longtemps fait autorité, et qui continue bien souvent de le faire : Alexandre aurait eu de tout temps l'intention de former un empire universel. Pour appuyer leurs dires, les tenants de Tarn n'hésitèrent pas à pointer l'arrivée du roi en Asie, au moment où il jeta sa lance sur les rives du continent, attitude alors considérée comme un geste d'appropriation. Jamais, ou presque, n'est prise en considération l'idée que le fils de Philippe ait pu envisager de retourner en Macédoine une fois la guerre de vengeance accomplie, *némésis* qui put être le simple fruit d'une propagande, destinée à assurer la participation des troupes grecques et favoriser, de ce fait, la poursuite de l'expédition.

Toute autre, on l'a vu, est l'interprétation de Worthington, selon lequel la volonté de Darius de rassembler, après Persépolis, une nouvelle fois des troupes représentait une menace de premier ordre pour l'usufruit des territoires annexés jusqu'alors. Après l'assassinat du Grand Roi, et toujours dans la même optique, Alexandre aurait voulu éliminer une fois pour toutes la menace perse, en anéantissant un à un les derniers chefs militaires encore vivants. L'idée de conquérir l'Orient ne serait peut-être venue qu'après coup.

Dans une certaine mesure, cette conception rejoint celle de quelques historiens prônant sans détour la perspective d'un objectif initial centré exclusivement sur l'idée de vengeance. Il est alors question de changement de mission, qui se serait opéré soit à Halicarnasse, soit à Hécatompylos. La poursuite de Bessos n'aurait visé qu'à enrayer les plans du satrape de reconstruire l'Empire perse. Enfin, aurait pu jouer le fait, qu'à la mort de Darius, Alexandre se soit considéré comme l'héritier de l'Empire.

On le voit, il n'y a pas consensus. Pourtant, comme nous l'avons mentionné à quelques reprises, l'inscription de Philippes, certes inconnue de Tarn et d'autres, semblerait corroborer l'idée d'un

retour en Macédoine après le saccage de Persépolis. Nous y viendrons en temps et lieu. Pour l'instant, il nous paraît important de consacrer le chapitre suivant aux événements, même lointains, précédant l'accession au trône d'Alexandre. D'où venait cette question de vengeance, dans quel contexte s'est établie l'idée d'une véritable expédition en Orient (panhellénisme, rétablissement de l'*homonoiá*, etc.), de qui émanait-elle précisément ? En vérité, ces événements nous ont semblé être peu pris en compte dans le débat. Voyons donc ce qu'il en est.

CHAPITRE II

LES PRÉMICES D'UN EMPIRE

Il est notoire que la guerre du Péloponnèse⁹⁶ a laissé derrière elle une Grèce sclérosée et divisée plus que jamais. Le conflit opposant Athènes et Sparte s'étendit sur une période de près de trente ans et détruisit non seulement des familles et des demeures, mais aussi le tissu social de la Grèce entière. En effet, pour sortir victorieux contre les Athéniens, les Spartiates durent faire appel à la Perse, pourtant ennemie héréditaire des Hellènes. Cette aide précieuse conduisit certes à la défaite d'Athènes et à la fin momentanée de son emprise militaire et économique sur le Bassin égéen, mais elle suscita également la grogne et la consternation dans une bonne partie de la population⁹⁷, sans compter que les tiraillements entre les deux grandes puissances et leurs alliés respectifs ne disparurent pas avec la résolution des hostilités.

Dans le tumulte des guerres intestines qui s'ensuivirent, certains se mirent d'ailleurs à prôner une véritable paix entre les Grecs⁹⁸. Ce fut entre autres le cas d'Isocrate, le grand orateur athénien, qui vit dans ces douloureux lendemains une occasion unique de promouvoir non seulement un retour à une paix durable et à la concorde (*homonoia*), mais surtout une reprise de la lutte contre l'ennemi oriental. Comme nous le verrons, il faudra attendre la venue de Philippe II pour que le désir d'Isocrate puisse se réaliser. Entre-temps, les Perses gardaient la mainmise sur une partie du territoire grec et sur les populations y habitant⁹⁹, ce qui n'aidait en rien l'établissement d'une paix stable. La Perse, avec le soutien momentanée de Sparte, formait alors la plus grande puissance militaire de la Méditerranée.

C'est donc dans un contexte de guerre et de conflit que Philippe, roi de Macédoine, fit son entrée sur l'échiquier politique grec. Sa prise d'Amphipolis en 357, puis son implication dans la troisième

⁹⁶ Pour en savoir plus sur la guerre du Péloponnèse, cf. TRITLE, 2004 ; FRONDA et GIROUX, 2019, p. 293-312.

⁹⁷ WILL, 1972, p. 384-385.

⁹⁸ FLOWER, 2000, p. 89.

⁹⁹ Ce fut le cas entre autres de la Thrace.

guerre sacrée quelques années plus tard (354)¹⁰⁰, suscitaient déjà des sentiments divergents auprès des dirigeants grecs. D'une part, plusieurs le craignaient, redoutant la puissance que laissaient entrevoir ses entreprises, mais de l'autre, plusieurs voyaient en lui l'*hègémôn*¹⁰¹ tant souhaité pour enfin unifier les Grecs et entreprendre une expédition punitive concomitante contre les « barbares » perses. Comme nous le verrons, cette dualité était particulièrement présente à Athènes, où s'affrontaient deux camps. Dans l'un, on l'a souligné, Isocrate et ses partisans liaient la paix à une hégémonie macédonienne et à une guerre commune contre les barbares, tandis que dans l'autre, l'orateur Démosthène et ses défenseurs étaient soucieux d'éviter toute servitude de la Grèce envers la Macédoine et de combattre pour préserver cette liberté.

Malgré les avis divergents et les craintes, Philippe II ne se contenta pas d'unifier le territoire macédonien — en l'espace de trois ans¹⁰² —, mais il regroupa l'entièreté du monde hellénique¹⁰³. Sous son commandement, la Macédoine passa d'un État faible, sans grande envergure politique¹⁰⁴, à l'une des plus grandes puissances militaires du monde connu, si bien qu'en 346 fut signée avec Athènes la paix de Philocrate¹⁰⁵. Ce ne fut qu'une trêve, puisque les hostilités reprurent et aboutirent, en 338, à la bataille de Chéronée, remportée contre les Grecs en partie coalisés et dans laquelle s'illustra le jeune Alexandre. Fait intéressant, comme le souhaitait Isocrate, Philippe fut alors nommé *hègémôn* de la Ligue de Corinthe et dès lors chargé de procéder à l'unification de la Grèce et à la mise sur pied d'une expédition en Orient¹⁰⁶, avec mission de venger la destruction des monuments de l'Acropole d'Athènes, ravagés près de 150 ans auparavant par les Perses de Xerxès¹⁰⁷. La suite de l'histoire est bien connue : Philippe fut assassiné avant son départ pour la Perse et c'est à son fils Alexandre III qu'échut l'entreprise orientale, dont les véritables aspirations forment le cœur de notre problématique.

¹⁰⁰ BUCKLER, 1989, p. 58. La troisième guerre sacrée opposa principalement les Thébains aux Phocidiens, car ceux-ci auraient cultivé une partie des champs sacrés de Delphes, ce qui constituait un sacrilège. Cf. BUCKLER, 1989.

¹⁰¹ C'est-à-dire le dirigeant de la Grèce entière.

¹⁰² GABRIEL, 2010, p. 115.

¹⁰³ HATZOPOULOS, 2012, p. 38.

¹⁰⁴ GABRIEL, 2010, p. 61.

¹⁰⁵ NORIKO, 1993, p. 22.

¹⁰⁶ OBER, 2015, p. 398.

¹⁰⁷ SQUILLACE, 2010, p. 76.

Pour mener à bien notre enquête, il nous faut revenir sur ces événements et mettre en lumière le contexte qui prévalait en Grèce au moment où Alexandre jetait les bases de son expédition. Il ne s'agit pas seulement de saisir les aspirations du jeune monarque après l'assujettissement de la Grèce¹⁰⁸ et avant le départ pour sa célèbre expédition, mais aussi celles des Grecs eux-mêmes. Menés certes par la volonté de favoriser une forme de panhellénisme et de concorde (*homonoia*) qui assurerait le maintien d'une paix somme toute fragile — et qui permettrait par le fait même d'en découdre avec l'Orient perse —, les Grecs semblaient également animés d'un désir de vengeance qui devait se concrétiser avec le saccage de Persépolis. Dans l'esprit des Grecs, voire dans celui d'Alexandre — c'est bien là que réside toute la question —, la destruction de Persépolis devait signifier la fin de la campagne orientale macédonienne.

2.1 Guerres médiques, panhellénisme et guerre contre les barbares

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, bon nombre d'historiens modernes considèrent que la recherche d'un panhellénisme chez les Grecs explique en partie les prétentions orientales d'Alexandre. Il n'est pas de notre intention de régler cette question dès à présent, mais il importe ici d'examiner en quoi cette recherche d'unité, liée aux guerres médiques, alimenta l'idée d'un conflit contre un ennemi commun qu'on se plaisait à qualifier de barbare.

Il est attesté que, dans l'esprit des Grecs, les guerres médiques et leur dénouement prirent très tôt une forte valeur symbolique. De fait, on attribuait la victoire contre les Perses à une union hellénique sans précédent. L'idée allait devenir la rengaine de certains intellectuels, désireux de la mettre à profit pour unifier à nouveau la Grèce. À ce concept d'une union grecque se raccrochait inexorablement l'idée d'une lutte contre un ennemi désormais héréditaire. Il convient toutefois de rappeler que cette union était précaire et avait été réalisée au prix de nombreux compromis. Depuis plusieurs années, on le sait, Athènes et ses alliés redoutaient l'expansion spartiate dans le Péloponnèse, cependant que l'oligarchie lacédémonienne appréhendait l'attrait que générait le régime démocratique athénien, établi depuis Clisthène. Les tensions étaient donc très vives entre

¹⁰⁸ Cf. sur ce point BADIAN, 1963, p. 244-250; ELLIS, 1982, p. 69-73; FREEMAN, 2011, p. 59. Malgré le serment fait par les villes grecques les obligeant à soutenir Philippe II et ses successeurs, les Grecs saisirent l'occasion de retrouver leur indépendance après la mort du roi. En effet, personne ne considérait Alexandre comme le dirigeant de la ligue hellénique, et celui-ci dut établir son autorité par la force auprès des villes rebelles.

les deux grandes puissances et le patriotisme grec était mis à rude épreuve. En 490, au moment où la menace perse était aux portes de la péninsule, Athènes, première cité ciblée, n'avait eu que deux choix : fuir ou se défendre. Freinés par leurs appréhensions, les Spartiates tardèrent pour différents motifs à se rallier et ne purent *in fine* contribuer à la victoire « athénienne » de Marathon, ce qui rehaussa le prestige de leurs rivaux, au grand dam des Lacédémoniens.

Il en fut autrement une dizaine d'années plus tard au moment où l'ennemi perse récidiva. Grâce à Thémistocle, Athènes possédait, depuis 483, la plus grande flotte de la Grèce¹⁰⁹ et était plus que résolue à affronter de nouveau les Perses¹¹⁰. Cette disposition n'offrait pas beaucoup de choix aux Lacédémoniens : si les Athéniens capitulaient, le Péloponnèse n'avait que très peu de chance de résister, et si au contraire Athènes seule l'emportait, l'hégémonie spartiate dans le Péloponnèse serait mise à mal et il faudrait composer avec une nouvelle distribution des forces en Grèce. Pour les Lacédémoniens, il valait donc mieux se rallier concrètement à leurs rivaux et espérer tirer profit de la situation pour renforcer leurs acquis et éventuellement assujettir d'autres cités¹¹¹. C'est dans ce contexte, sans grand remue-ménage patriotique, que les cités grecques se résolurent à une trêve et à une alliance commune.

Celles-ci furent conclues en 481, lors d'un premier congrès qui se tint à Corinthe, sur l'Isthme, à l'entrée du Péloponnèse. Aux dires d'Hérodote (VII, 172), l'assemblée réunissait des députés de la Grèce, choisis par les cités les mieux disposées à sa sauvegarde (πρόβουλοι τῆς Ἑλλάδος ἀραιρημένοι ἀπὸ τῶν πολιῶν τῶν τὰ ἀμείνω φρονεουσέων περὶ τὴν Ἑλλάδα). À ce sujet, l'historien fut peu prolixe, et bien que la composition exacte de l'alliance nous échappe, nous pouvons extrapoler. Aux Athéniens et Spartiates vinrent sans doute se joindre tous les membres de la Confédération péloponnésienne, sans compter des Béotiens, des Eubéens et quelques insulaires de l'ouest et de l'Égée. En revanche, les populations septentrionales, plus exposées que leurs consœurs, se montrèrent plus hésitantes, voire divisées. Les Thessaliens, c'est notoire, s'allièrent d'ailleurs à d'autres pour médiser. Au total, selon les estimations modernes, une trentaine d'États

¹⁰⁹ ROISMAN, 2017, p. 59.

¹¹⁰ WILL, 1972, p. 107.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 107. De plus, une victoire remportée uniquement par les Athéniens, bien que peu probable, n'était pas une option viable pour Sparte. Elle aurait donné une plus grande importance encore à Athènes, ce que Sparte n'était pas prête lui concéder.

se coalisèrent, ce qui était loin de constituer l'ensemble de la Grèce¹¹². Peut-on dès lors parler d'une unification historique et d'un véritable panhellénisme ? La question mérite d'être posée. Quoi qu'il en soit, ce sont les Spartiates qui ressortirent de ce congrès avec le commandement de l'armée grecque, en raison sans doute de leur puissance considérable et de celle de leurs alliés¹¹³.

Il ressort de tout cela que ce congrès de Corinthe n'était qu'une alliance militaire, appelée d'ailleurs à être dissoute après la guerre¹¹⁴. Il ne s'agissait donc que d'une simple symmachie, qui fut rompue une fois son objectif atteint, cédant de nouveau la place à une Grèce divisée, comme le montrèrent bien la *pentacontaétie* de Thucydide et la guerre du Péloponnèse qui s'ensuivit¹¹⁵. Les Grecs étaient loin d'une paix permanente.

Il n'en reste pas moins que le congrès de Corinthe témoignait d'un désir de la part des Grecs de protéger leur territoire et leurs concitoyens, signe de la présence d'une conscience communautaire qui dépassait l'appartenance à une cité. En plus d'unir une partie de la Grèce, ne fut-ce que momentanément, l'entente de 481 interrompit les conflits entre les États grecs et permit de constituer une « alliance contre les Mèdes » (ἐπὶ τῷ Μήδῳ ξυμμαχίαν [Thucydide, I, 102, 4]). Les ressources des États concernés furent alors mobilisées et l'on envoya des espions dans le camp perse. Bien que le contenu du traité entre les cités demeure inconnu, nous sommes en droit de penser qu'il ne visait pas uniquement la protection du territoire. En effet, il semblerait que, conjointement aux préparatifs de défense, on songeât même à libérer les Grecs du joug perse qu'ils subissaient toujours en Asie ainsi qu'à obtenir réparation à leur endroit¹¹⁶.

Quel fut le résultat de cette alliance ? Comme nous l'avons vu, certaines cités étaient divisées et, dans les faits, toutes n'ont pas participé à l'ensemble des batailles ou n'y ont pas contribué en toute équité. Ce fut le cas entre autres lors de la célèbre bataille des Thermopyles (480), pour laquelle seules quelques cités avaient envoyé des contingents pour prêter main-forte aux Lacédémoniens de

¹¹² WILL, 1972, p. 107; cf. GREEN, 1996.

¹¹³ *Ibid.*, p. 108.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 109.

¹¹⁵ PAYRAU, 1971, p. 26. Cf. COUVENHES, 2016, p. 13-49. Nous entendons par symmachie une alliance entre différentes cités dans un but de défendre le territoire. Ce n'est donc pas une paix permanente.

¹¹⁶ BRUNT, 1993, p. 64. Sous le règne de Philippe II et d'Alexandre le Grand, les Perses avaient encore des peuples grecs sous leur domination (Halicarnasse, Milet, Éphèse).

Léonidas. Quoi qu'il en soit, dans l'esprit des Grecs, cette unité, même imparfaite, avait conduit le pays à la victoire.

Il est certes établi que l'alliance de 481 et le triomphe qui en découla n'ont jamais suscité une véritable unification de la Grèce et encore moins une modification de l'ordre établi. Sparte n'entendait pas mettre fin à sa domination dans le Péloponnèse et ailleurs. De son côté, Athènes profita du prestige engendré par les victoires de Marathon et de Salamine pour créer la Ligue de Délos et, avec le temps, rivaliser avec celle des Péloponnésiens. D'autres tentatives d'unification, ou du moins de paix commune furent amorcées à cette époque, sans succès¹¹⁷. L'idée du panhellénisme n'avait été que circonstancielle et restait, nous le verrons ultérieurement, un outil de propagande pour la domination hégémonique d'une cité ou d'un groupe de cités¹¹⁸. Il n'empêche qu'elle s'appuyait, et s'appuya de tout temps, sur un objectif commun, celui de la guerre contre les barbares, qui devinrent les ennemis naturels et héréditaires¹¹⁹. L'on comprend dès lors qu'au siècle suivant, au moment où la Macédoine dominait l'échiquier politique et que montaient à tour de rôle sur le trône deux monarques talentueux et ambitieux, l'idée d'une forme de panhellénisme eût ressurgi, à laquelle fut étroitement associée la guerre contre les Perses. Explique-t-elle une partie des prétentions d'Alexandre envers l'ennemi perse ? Sans doute. Mais pour parvenir à mobiliser les Grecs, il restait à juguler leurs divisions et à établir entre eux la concorde, l'*homonoia*, préalable à toute expédition orientale. Tel fut le cheval de bataille du grand orateur athénien Isocrate.

2.2 Isocrate, l'*homonoia* des Grecs et la lutte contre les barbares

Quel rôle, en effet, joua dans le déclenchement de l'expédition le désir d'unité en Grèce ? Aux dires d'Isocrate, l'un des premiers adeptes d'une union panhellénique, les deux principes étaient en réalité intimement liés : il ne pouvait y avoir d'unité en Grèce sans guerre contre les barbares (*Panegyrique*, 173 : οὔτε γὰρ εἰρήνην οἶόν τε βεβαίαν ἀγαγεῖν, ἢν μὴ κοινῇ τοῖς βαρβάροις

¹¹⁷ Pour en savoir plus sur les guerres médiques : GREEN, 1996; sur la fin du traité contre les Perses : CAWKWELL, 1997, p. 115-130; PARMEGGIANI, 2020, p. 7-23; sur les tentatives d'unification après les guerres médiques : PAYRAU, 1971, p. 24-79; PERLMAN, 1976, p. 1-30; 1986, p. 437-442.

¹¹⁸ Cf. WALSH et BAYNHAM (dir.), 2021.

¹¹⁹ PERLMAN, 1976, p. 2.

πολεμήσωμεν)¹²⁰. C'était pour lui l'unique façon de rétablir la paix. Tout en instaurant et en maintenant cette union, les Grecs conserveraient non seulement l'indépendance et l'autonomie de leurs cités, mais prendraient aussi conscience des avantages de se regrouper le plus harmonieusement possible¹²¹. La constitution d'un monde grec soudé permettrait à la fois de renforcer l'union établie ainsi que de résoudre les problèmes des diverses régions, quels qu'ils soient, et surtout de tenir tête à l'ennemi commun qu'était le roi des Perses. D'où l'idée incessante d'une expédition orientale.

Cette conception indispensable de l'« union d'esprit » — l'*homonoia*, pour reprendre le concept grec —, liée de près à la lutte contre le barbare, n'était d'ailleurs pas propre à Isocrate. Il est bien connu que son maître, Gorgias, en avait fait « le thème d'un discours qu'il prononça à Olympie, vraisemblablement en 392, en pleine guerre de Corinthe »¹²². C'est en tout cas ce que rapporte Philostrate dans sa *Vie des Sophistes* (I, 493) : [...] ὁ δὲ Ὀλυμπικὸς λόγος ὑπὲρ τοῦ μεγίστου αὐτῶ ἐπολιτεύθη. Στασιάζουσιν γὰρ τὴν Ἑλλάδα ὁρῶν ὁμονοίας ζύμβουλος αὐτοῖς ἐγένετο τρέπων ἐπὶ τοὺς βαρβάρους καὶ πείθων ἄθλα ποιεῖσθαι τῶν ὄπλων μὴ τὰς ἀλλήλων πόλεις, ἀλλὰ τὴν τῶν βαρβάρων χώραν¹²³.

Revenons à son disciple. Conscient que cette concorde ne serait possible que si les deux plus grandes puissances du monde grec en faisaient la promotion, « Isocrate ne manquait pas d'évoquer les hauts faits des guerres médiques, rappelant qu'en ce temps-là les Athéniens et les Lacédémoniens "ne flattaient pas le barbare pour l'asservissement des Grecs, mais s'accordaient pour le salut commun" »¹²⁴. Il enjoignait donc les deux cités à s'unir dans un même but, la guerre

¹²⁰ Trad. de MATHIEU et BRÉMOND, Paris, Les Belles Lettres, 1961. Sur Isocrate et l'idée de concorde des Grecs, cf. THÉRIAULT, 1996, p. 104-107.

¹²¹ Cf. ainsi G.M. Mathieu, *Isocrate, Discours*, I, Paris, 1963, p. XII.

¹²² Cf. THÉRIAULT, 1996, p. 103.

¹²³ Pour plus de détails, cf. *ibid.*, p. 103, note 465; de même BATTISTINI et CHARVET, 2004, p. 868.

¹²⁴ THÉRIAULT, 1996, p. 105. Isocrate, *Panegyrique*, 85 : ... οὐδ' ἐπὶ δουλείᾳ τῇ τῶν Ἑλλήνων τὸν βάρβαρον θεραπεύοντες, ἀλλὰ περὶ μὲν τῆς κοινῆς σωτηρίας ὁμονοοῦντες ... Sparte et Athènes étant les deux cités en importance, elles avaient chacune une sphère d'influence s'étendant sur un vaste territoire. Elles avaient aussi de nombreuses alliances remontant aux guerres du Péloponnèse. Si les deux cités réussissaient à établir une concorde, leurs alliés s'y joindraient.

contre les barbares : « je viens pour vous conseiller à propos de la guerre contre les barbares et la concorde entre nous »¹²⁵. Plus précisément, voici ce qu'il écrivait à ce propos :

Il faut écarter de notre route ces intrigues et entreprendre les actions qui nous donneront plus de sécurité pour habiter nos villes et plus de confiance entre nous. Les discours à ce sujet sont simples et aisés : il est impossible d'avoir une paix assurée si nous ne faisons pas en commun la guerre aux barbares, impossible d'amener la concorde entre les Grecs avant que nous n'ayons tiré nos avantages des mêmes sources et ne nous soyons exposés aux dangers contre les mêmes ennemis. Quand cela se sera produit et que nous aurons supprimé les embarras de notre vie qui détruisent les amitiés, poussent les parents à la haine et jettent tous les hommes dans les guerres et les dissensions, il est impossible que nous ne jouissions pas de la concorde et que nous n'ayons les uns pour les autres un véritable dévouement. Dans ce dessein, nous devons faire tous nos efforts pour qu'au plus vite nous localisions sur le continent la guerre qui a lieu ici, en pensant que nous ne pouvons tirer quelque bien de nos luttes intestines que si nous nous décidons à utiliser contre les barbares l'expérience qu'elles nous ont donnée¹²⁶.

Selon John Dillery, le noyau de la pensée d'Isocrate était fondé sur une vieille vision hellénique de l'amitié : « count my friends your friends, and my enemies your enemies¹²⁷ ». Il soulignait toutefois qu'Isocrate apportait un élément nouveau en intégrant ce concept aux relations interétatiques¹²⁸. Pour sa part, Frances Pownall est plutôt d'avis que les raisons pour lesquelles Isocrate souhaitait tant une expédition en Asie étaient davantage d'ordre économique que politique. Dans les faits, les guerres incessantes entre les États grecs découleraient d'une lutte pour des ressources essentielles. En envahissant avec succès la Perse, la Grèce aurait profité d'une source d'approvisionnement

¹²⁵ Isocrate, *Panegyrique*, 3 : ... ἤκω συμβουλεύσων περί τε τοῦ πολέμου τοῦ πρὸς τοὺς βαρβάρους καὶ τῆς ὁμονοίας τῆς πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς ... Voir également 15-17.

¹²⁶ ISOCRATE, *Panegyrique*, 173-174 : Δεῖ δὲ ταύτας τὰς ἐπιβουλὰς ἐκποδῶν ποιησαμένους ἐκείνοις τοῖς ἔργοις ἐπιχειρεῖν ἐξ ὧν τὰς τε πόλεις ἀσφαλέστερον οἰκήσομεν καὶ πιστότερον διακείσομεθα πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς. Ἔστι δ' ἀπλοῦς καὶ ῥάδιος ὁ λόγος ὁ περὶ τούτων· οὔτε γὰρ εἰρήνην οἷόν τε βεβαίαν ἀγαγεῖν ἢν μὴ κοινῇ τοῖς βαρβάροις πολεμήσωμεν, οὔθ' ὁμοιοῦσαι τοὺς Ἕλληνας πρὶν ἂν καὶ τὰς ὠφελείας ἐκ τῶν αὐτῶν καὶ τοὺς κινδύνους πρὸς τοὺς αὐτοὺς ποιησώμεθα. Τούτων δὲ γενομένων καὶ τῆς ἀπορίας τῆς περὶ τὸν βίον ἡμῶν ἀφαιρεθείσης, ἢ καὶ τὰς ἐταιρίας διαλύει καὶ τὰς συγγενείας εἰς ἔχθραν προάγει καὶ πάντας ἀνθρώπους εἰς πολέμους καὶ στάσεις καθίστησιν, οὐκ ἔστιν ὅπως οὐχ ὁμοιοῦσομεν καὶ τὰς εὐνοίας ἀληθινὰς πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς ἔξομεν. Ὡν ἔνεκα περὶ παντὸς ποιητέον ὅπως ὡς τάχιστα τὸν ἐνθένδε ἔνεκα περὶ παντὸς ποιητέον ὅπως ὡς τάχιστα τὸν ἐνθένδε πόλεμον εἰς τὴν ἡπειρον διορισθῆναι, ὡς μόνον ἂν τοῦτ' ἀγαθὸν ἀπολαύσαιμεν τῶν κινδύνων τῶν πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς, εἰ ταῖς ἐμπειρίαις ταῖς ἐκ τούτων γεγενημέναις πρὸς τὸν βάρβαρον καταχρησασθαι δόξειεν ἡμῖν.

¹²⁷ DILLERY, 1995, p. 55.

¹²⁸ *Ibid.*

extérieure, ce qui aurait éliminé la compétition et mené à la paix et à l'*homonoia*¹²⁹. Iraient également dans ce sens économique d'autres passages d'Isocrate, dans lesquels il est question du bien-être des mercenaires grecs et des Grecs sans domicile, qui pouvaient représenter une menace non seulement pour les Perses, mais principalement pour les Hellènes. En effet, s'ils s'étaient installés et avaient fondé des cités dans une Perse conquise, riche en ressources, les mercenaires n'auraient plus eu à s'attaquer à la Grèce et auraient pu participer à son développement économique. Du même coup, on aurait observé une diminution des guerres internes, ce qui aurait assuré l'unité souhaitée par Isocrate¹³⁰. Selon l'historienne, l'idée de vengeance serait plutôt de la propagande et non un véritable motif de conquête¹³¹. Cette dernière question n'est pas sans intérêt, on le voit, pour notre problématique et nous aurons à y revenir.

Quoi qu'il en soit, peut-être en raison des lendemains difficiles de la guerre du Péloponnèse, qui n'était pas bien loin dans les mémoires, ou encore parce qu'Isocrate blâmait Sparte pour l'état dans lequel se trouvait le monde grec¹³², l'alliance et la concorde souhaitées entre Athéniens et Lacédémoniens n'aboutirent point. C'est à ce moment qu'allait intervenir Philippe II de Macédoine.

On le voit, ne cessant de défendre l'idée d'une union entre les Grecs, Isocrate interpellait vainement différents dirigeants¹³³. Comme les tensions entre Athènes et Sparte persistaient, il fallait, pour que se réalise enfin le dessein de l'Athénien, un arbitre extérieur capable de mettre fin aux conflits et de faire régner la paix entre les différents partis. Il n'est donc pas étonnant que l'orateur songeât à Philippe II de Macédoine, « auquel la paix de Philocrate (346) avait conféré une certaine autorité dans les affaires de la Grèce. C'est en tout cas ce qui ressort du *Philippe* qu'il publia en 346, dans lequel deux tâches indissociables étaient assignées au Macédonien : réconciliation des cités

¹²⁹ POWNALL, 2007, p. 20. Les fondations économiques de cette pensée figurent dans un discours d'Isocrate. Cette fois-ci, il s'adresse aux Athéniens et aux Lacédémoniens, arguant que les premiers pourraient exploiter leurs terres sans crainte d'être attaqués et que les seconds pourraient acquérir d'importantes richesses dans les nouveaux territoires conquis (Isocrate, *Panégyrique*, 182).

¹³⁰ Philippe, 120-12; Sur la Paix, 24.

¹³¹ POWNALL, 2007, p. 24.

¹³² PERLMAN, 1976, p. 26. Sparte reçut des reproches en raison de l'aide qu'elle obtint des Perses pour vaincre Athènes pendant les guerres du Péloponnèse.

¹³³ HATZOPOULOS et LOUKOPOULOS, 1982, p. 129. Notamment Denys, le tyran de Syracuse (Isocrate, *Lettres I*), Archidamos, le roi de Sparte (*Lettre IX*) et plus tard Agésilas, encore une fois roi de Sparte et peut-être même Alexandre fils de Jason (*Lettre VI*) et Jason lui-même.

grecques et conquête de l'Empire perse... Aussi n'hésitait-il pas à conseiller au Roi "de prendre l'initiative (προστῆναι) de la concorde des Hellènes et de l'expédition contre les barbares" »¹³⁴.

Selon John R. Ellis, Isocrate n'aurait pas uniquement choisi Philippe comme dirigeant de l'expédition panhellénique pour permettre aux États grecs de retrouver une *homonoia* perdue, mais principalement parce que le roi disposait des ressources nécessaires pour mener le projet à terme et que ces mêmes moyens représentaient dans les faits un danger immédiat pour la Grèce. Si Philippe envahissait la Perse, ses ressources seraient par conséquent utilisées à d'autres fins et ne constitueraient plus une menace pour les États grecs. Ellis y décèle aussi un autre point : au surplus, Isocrate aurait encouragé Philippe dans un projet qu'il envisageait déjà¹³⁵.

S'agissant du grand orateur athénien et de cette idée de concorde et de lutte contre les barbares, il appert donc que le passé glorieux des Grecs ne suffisait pas à ramener la paix au sein de l'Hellade : l'ambition d'Athènes et de Sparte représentait un frein trop difficile à écarter. Pour Isocrate, seule la Macédoine disposait dorénavant des ressources et d'un souverain suffisamment prétentieux, avide et sans doute charismatique pour mener l'audacieuse entreprise à terme. On ne peut nier, dès ici, que l'appât du gain ait pu jouer un rôle considérable dans les véritables prétentions orientales de Philippe, puis d'Alexandre. La question sera étudiée, on le sait, au chapitre suivant. Examinons pour l'instant un dernier point, utile à la discussion.

2.3 La paix de Philocrate, le congrès de Corinthe : l'établissement de la guerre de vengeance

Avant même de voir Philippe II prendre les rênes d'une expédition orientale, punitive ou non, encore fallait-il que le roi devienne un joueur incontournable sur l'échiquier politique grec. L'occasion lui fut fournie, dès 354, lors de la troisième guerre sacrée, qui opposait, depuis 362, certains membres de la ligue amphictyonique du sanctuaire de Delphes, d'aucun accusé de sacrilège. Devant l'impasse, les Larisséens firent appel à Philippe, en 354, provoquant de ce fait la véritable première intervention de la Macédoine dans la région centrale de la Grèce. Après quelques

¹³⁴ THÉRIAULT, 1996, p. 105-106. Isocrate, *Philippe*, 16 : Μέλλω γάρ σοι συμβουλεύειν προστῆναι τῆς τε τῶν Ἑλλήνων ὁμονοίας καὶ τῆς ἐπὶ τοὺς βαρβάρους στρατείας; voir également 83 : [...] τότε συμβουλεύσομεν ὡς χρὴ πολεμεῖν πρὸς τοὺς βαρβάρους, ὅταν ἴδωμεν αὐτὰς ὁμονοούσας [...]

¹³⁵ ELLIS, 1986, p. 130. Cf. PERLMAN, 1957. Ce dernier y développe davantage l'idée selon laquelle Philippe avait déjà l'intention de faire une campagne en Orient.

revers, le roi parvint à remporter quelques victoires et fut finalement mis à la tête de la ligue. Mais les tensions étaient toujours à leur comble entre la Macédoine et plusieurs États grecs, en particulier Athènes, où se trouvait le plus farouche opposant à Philippe, l'orateur Démosthène¹³⁶. Devant le joug macédonien qui semblait désormais inévitable, des accords de paix furent entrepris. En 347, Philippe fit une première proposition d'alliance à Athènes, car il jugeait que la seule union pouvant déstabiliser ses plans était celle entre Athènes et Thèbes¹³⁷, qui représentaient toutes deux une force militaire importante¹³⁸. Or, une alliance entre la Macédoine et Athènes aurait rendu impossible l'union entre cette dernière et la cité béotienne. Cette offre était en réalité une ruse, car Philippe espérait ressortir de cette alliance encore plus dominant¹³⁹.

Quoi qu'il en soit, au retour de la première ambassade envoyée par Athènes auprès de Philippe, la décision fut prise de faire la paix avec le roi, et un décret en ce sens proposé par un certain Philocratès fut accepté avec quelques modifications¹⁴⁰.

La « paix de Philocrate », comme on l'appelle, constitue donc un élément important dans les plans de conquête de Philippe II. Elle lui permettait d'établir une alliance essentielle avec l'une des cités les plus puissantes de la Grèce et lui assurait donc un appui de taille. Sans cette alliance, le roi n'aurait sans doute pas accepté la proposition de paix¹⁴¹. Mais il y a plus : la troisième guerre sacrée et la paix de Philocrate avaient tant rehaussé le prestige du Macédonien, qu'il fut nommé *hegèmon* du monde grec et présida même, fait inusité, les Jeux pythiques qui se tinrent à Delphes à l'automne 346¹⁴².

Il apparut toutefois, dès 343, que la rupture de la paix de Philocrate était inévitable¹⁴³. Dans les faits, contrairement à ce qu'auraient préféré les Athéniens, l'entente était une symmachie et non

¹³⁶ DÉMOSTHÈNE, *Première Philippique*, 4-5. Cf. WERLINGS, 2011.

¹³⁷ MARKLE, 1967, p. 60.

¹³⁸ Principalement en raison de son Bataillon Sacré. Cf. DARCOS, 2018; ROMM, 2021.

¹³⁹ NORIKO, 1993, p. 22.

¹⁴⁰ CAWKWELL, 1960, p. 416.

¹⁴¹ MARKLE, 1974, p. 254. Philippe avait besoin de la flotte athénienne, la plus grande du monde grec, et Athènes avait une bonne maîtrise des batailles navales.

¹⁴² DIODORE, XVI, 60, 2; cf. DÉMOSTHÈNE, *Sur la paix*, 22.

¹⁴³ ELLIS, 1986, p. 154. Pour en savoir plus sur l'échec de la Paix de Philocrate, cf. CAWKWELL, 1978, p. 114-137.

pas un véritable traité, encore moins une paix commune¹⁴⁴, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne se fracture. La dissolution survint en 340, alors que les conflits entre Athènes et la Macédoine reprirent de plus belle¹⁴⁵.

L'année suivante, Philippe entra en Grèce, non pas en conquérant, mais à titre de commandant des forces amphictyoniques¹⁴⁶. Il avait alors l'intention de mettre fin une fois pour toutes à sa guerre contre Athènes et de prendre fermement le contrôle de la Grèce au nom de la Macédoine¹⁴⁷. Malgré la supériorité numérique d'Athènes et de ses alliés¹⁴⁸, Philippe vint à bout de la résistance¹⁴⁹. La bataille décisive à laquelle prit part le jeune Alexandre, eut lieu à Chéronée, en Béotie, en août 338 : la victoire, majeure pour l'établissement de la domination de Philippe en Grèce¹⁵⁰, était d'autant plus cruciale qu'elle permettait désormais de préparer, car telle semblait bien être l'intention du roi, l'invasion de l'Empire perse¹⁵¹.

Même s'il voulait lancer l'expédition le plus rapidement possible, le roi comprenait l'importance d'établir un sentiment panhellénique auprès des cités grecques¹⁵², sentiment qui allait lui apporter des alliés et une force militaire plus imposante. L'alliance avec Athènes lui était cruciale. Au départ, il en avait besoin pour contrebalancer le pouvoir de Thèbes. Toutefois, après la bataille de Chéronée, le soutien d'Athènes était devenu plus important, car sa flotte, toujours l'une des plus imposantes de la Grèce, pourrait contrôler la mer après le débarquement en Asie : elle préviendrait la contre-attaque de la flotte perse. De plus, la cité deviendrait la principale base logistique pour

¹⁴⁴ PERLMAN, 1986, p. 441. Pour la symmachie, voir *infra* page 27. Un traité de paix est un accord de non-agression entre au moins deux États alors qu'une paix commune désigne une paix entre tous les États grecs. Cf. PERLMAN, 1986, p. 437-442.

¹⁴⁵ CAWKWELL, 1978, p. 114, 135.

¹⁴⁶ Une amphictyonie est une ligue devant protéger un lieu sacré. Dans ce cas, il s'agit de l'amphictyonie devant protéger principalement le sanctuaire d'Apollon à Delphes; cf. Ellis, 1986, p. 114.

¹⁴⁷ WORTHINGTON, 2014, p. 81.

¹⁴⁸ DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, 237; PLUTARQUE, *Démosthène*, 17, 3; DIODORE, XVI, 74, 5; JUSTIN, IX, 3, 9.

¹⁴⁹ Les Athéniens étaient alors habitués à utiliser des mercenaires. Leurs alliés n'ayant pas eu l'occasion de se battre davantage, ils étaient donc inexpérimentés. De plus, ils n'avaient pas modifié leur équipement ni leurs tactiques, et ce, même après la défaite de 352. Cf. HAMMOND, 1989, p. 116.

¹⁵⁰ RYDER, 1994, p. 228. La chute d'Athènes signifiait la défaite de leurs alliés et donc d'une grande partie de la Grèce.

¹⁵¹ PERLMAN, 1985, p. 168.

¹⁵² *Ibid.* PERLMAN, 1985, p. 168.

l'invasion. Le respect qu'avait voué Philippe aux morts athéniens¹⁵³ après la bataille de Chéronée avait d'ailleurs visé à convaincre les Athéniens de faire confiance à la Macédoine et de délaissier leur sentiment anti-macédonien¹⁵⁴.

Avec sa victoire à Chéronée, Philippe avait certes mis fin aux conflits avec la Grèce et constitué le début d'une courte hégémonie macédonienne¹⁵⁵. Il fallait aller encore plus loin : afin de consolider son contrôle sur les États grecs, il devait aussi conclure une paix durable. Avec cet objectif en tête, il invita chaque cité grecque, à l'hiver 338-337, à déléguer des représentants et se réunir à Corinthe¹⁵⁶. Le choix de la cité n'était pas anodin, car c'était en ce lieu, on l'a vu, que les États grecs s'étaient réunis lors des Guerres médiques, en 481, afin de s'allier contre l'invasion de Xerxès. Comme le souhaitait Isocrate, Philippe désirait donc recréer une unification et une réelle hégémonie de la Grèce, comme au temps des Guerres médiques. Afin de mettre fin à ce que Platon désignait, en parlant des cités, de guerre perpétuelle les unes contre les autres¹⁵⁷, Philippe devait

¹⁵³ JUSTIN, IX, 4,1-10 : *Huius uictoriae callide dissimulata laetitia. Denique non solita sacra Philippus illa die fecit, non in conuiuio risit, non ludos inter epulas adhibuit, non coronas aut unguenta sumpsit, et quantum in illo fuit, ita uicit, ut uictorem nemo sentiret. Sed nec regem se Graeciae, sed ducem appellari iussit. Atque ita inter tacitem laetitiam et dolorem hostium temperauit, ut neque apud suos exultasse neque apud uictos insultasse uideretur. Atheniensibus, quos passus infestissimos fuerat, et captiuos gratis remisit et bello consumptorum corpora sepulturae reddidit, reliquiasque funerum ut ad sepulcra maiorum deferrent ultro horatus est. Super haec Alexandrum filium cum amico Antipatro, qui pacem cum amicitiamque iungeret, Athenas misit. Thebanorum porro non solum captiuos uerum etiam interfectorum sepulturam uendidit. Principes ciuitatis alios securi percussit, alios in exilium redegit, bonaque omnium occupauit. Pulsos deinde per iniuriam in patriam restituit. Ex horum numero trecentos exules iudices rectoresque ciuitati dedit. Apud quos cum potentissimi quique rei eius ipsius criminis postularentur quod per iniuriam se in exilium egissent, huius constantiae fuerant, ut omnes se auctores faterentur meliusque cum republica actum, cum damnati essent quam cum restuti, contenderent. Mira prorsus audacia : de iudicibus uitae necisque suae, quemadmodum possunt, sententiam ferunt contemnuntque absolutionem quam dare inimici possunt, et quoniam rebus nequeunt ulcisci, uerbis usurpant libertatem.*

¹⁵⁴ GABRIEL, 2010, p. 225.

¹⁵⁵ Afin de mieux comprendre le contrôle de la Grèce par la Macédoine, se reporter à PARISOT, 2015.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 268.

¹⁵⁷ PLATON, *Lois I*, 625e-626 b : Ἄνοιαν δὴ μοι δοκεῖ καταγῶναι τῶν πολλῶν ὡς οὐ μανθανόντων ὅτι πόλεμος αἰεὶ πᾶσιν διὰ βίου συνεχῆς ἐστὶ πρὸς ἀπάσας τὰς πόλεις: εἰ δὴ πολέμου γε ὄντος φυλακῆς ἕνεκα δεῖ συσσιτεῖν καὶ τινὰς ἄρχοντας καὶ ἄρχομένους διακεκοσμημένους εἶναι φύλακας αὐτῶν, τοῦτο καὶ ἐν εἰρήνῃ δραστέον. Ἦν γὰρ καλοῦσιν οἱ πλεῖστοι τῶν ἀνθρώπων εἰρήνην, τοῦτ' εἶναι μόνον ὄνομα, τῷ δ' ἔργῳ πάσαις πρὸς πάσας τὰς πόλεις αἰεὶ πόλεμον ἀκήρυκτον κατὰ φύσιν εἶναι. Καὶ σχεδὸν ἀνευρήσεις, οὕτω σκοπῶν, τὸν Κρητῶν νομοθέτην ὡς εἰς τὸν πόλεμον ἅπαντα δημοσίᾳ καὶ ἰδίᾳ τὰ νόμιμα ἡμῖν ἀποβλέπων συνετάξατο, καὶ κατὰ ταῦτα οὕτω φυλάττειν παρέδωκε τοὺς νόμους, ὡς τῶν ἄλλων οὐδενὸς οὐδὲν ὄφελος ὄν οὔτε κτημάτων οὔτ' ἐπιτηδευμάτων, ἂν μὴ τῷ πολέμῳ ἄρα κρατῆ τις, πάντα δὲ τὰ τῶν νικωμένων ἀγαθὰ τῶν νικόντων γίγνεσθαι.

réussir quelque chose qui ne l'avait jamais été auparavant, c'est-à-dire réunir ennemis et alliés, en ce cas en une ligue, dans le but de planifier l'avenir¹⁵⁸.

Ces derniers faits sont connus grâce à Diodore de Sicile et Justin l'historien. Parmi les États grecs, seuls les Lacédémoniens ne s'étaient pas présentés, car ils considéraient, selon Justin, cette convocation comme l'observation d'une paix à laquelle la Grèce n'avait pas consenti et qui, de plus, était établie par le vainqueur¹⁵⁹. Le congrès permettait aussi à Philippe de devenir le dirigeant suprême de la Grèce entière : πάσης τῆς Ἑλλάδος ἡγεμῶν¹⁶⁰. Dès ce moment, selon Diodore (XVI, 89, 2), il avait conçu l'idée de lancer une expédition punitive contre les Perses avec l'appui des Grecs : Διαδοὺς δὲ λόγον ὅτι βούλεται πρὸς Πέρσας ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων πόλεμον ἄρασθαι καὶ λαβεῖν παρ' αὐτῶν δίκας ὑπὲρ τῆς εἰς τὰ ἱερὰ γενομένης παρανομίας ἰδίους τοὺς Ἕλληνας ταῖς εὐνοίαις ἐποιήσατο.¹⁶¹ Polybe (*Histoires*, 3,6), nous y reviendrons dans quelques instants, évoquait aussi cette idée d'une entreprise vindicative, de même que Cicéron et Justin¹⁶².

Cette motivation d'envahir la Perse, à savoir la vengeance de la destruction des monuments de l'Acropole d'Athènes, n'était pas anodine. Implicitement, elle marquait la volonté chez le roi de contrôler la Grèce et former une alliance avec les différentes cités, tout en s'affirmant protecteur de leurs intérêts¹⁶³.

Il n'est toutefois pas interdit de penser qu'une telle résolution ait pu aussi reposer sur de simples visées impérialistes, bien que l'hypothèse ne retienne guère l'attention¹⁶⁴. Il n'était pas, en tout cas,

¹⁵⁸ GABRIEL, 2010, p. 229.

¹⁵⁹ JUSTIN, IX, 5,3 : Soli Lacedæmonii et regem et leges contempserunt, seruitutem, non pacem rati, quæ non ipsis ciuitatibus conueniret, sed a uictore ferretur. Après sa victoire à Chéronée, Philippe partit avec son armée dans le Péloponnèse pour forcer les Spartiates à concéder des territoires à leurs États voisins. Il est peu probable que cette action, combinée à la protection offerte par la future Ligue de Corinthe, ait satisfait pleinement les États. RYDER, 1994, p. 241. Cf. CHRISTIEN et RUZÉ, 2017, p. 307-324.

¹⁶⁰ DIODORE, XVI, 89, 1.

¹⁶¹ Cf. FREDRICKSMEYER, 1982, p. 85.

¹⁶² CICÉRON, De Republica, III, 15 : Post autem cum Persis et Philippus, qui cogitauit, et Alexander, qui gessit, hanc bellandi causam inferebat quod uellet Graeciae fana poenire. JUSTIN, VIII, 2, 5-7 : Incredibile quantum ea res apud omnes nationes Philippo gloriae dedit; illum uindicem sacrilegii, illum ultorem religionum; quod orbis uiribus expiari debuit, solum qui piacula exigeret extitisse. Dignum itaque qui a diis proximus habeatur, per quem deorum maiestas uindicata sit.

¹⁶³ PARISOT, 2015, p. 268. La campagne de propagande du roi était très importante pour son image, et à cet égard, il se servit entre autres du thème de la vengeance. Cf. SQUILLACE, 2010, p. 69-80.

¹⁶⁴ BLOEDOW, 2003, p. 273.

le premier à avoir proposé l'idée de vengeance, comme nous l'avons vu avec Gorgias et Isocrate. Il est toutefois difficile de voir comment un tel projet pouvait relever du *synedrion*, cette assemblée formée lors du Congrès de Corinthe. On peut présumer, avec Ellis, que les actions des Perses compromettaient dans les faits la sécurité générale de la Grèce et que, d'autre part, l'absence de représailles relatives à la destruction des monuments sacrés en 480 devait constituer un objet de disgrâce aux yeux des dieux, qui pouvaient exiger, pouvait-on croire, réparation¹⁶⁵.

S'ajoutent peut-être d'autres motifs, plus terre à terre ou liés à l'ambition de Philippe. Dans cette guerre, il voyait sans doute aussi le moyen de calmer la pression militaire en Macédoine, d'unifier les États grecs et leur apporter une stabilité sur laquelle il se reposerait pour protéger la Macédoine pendant son périple en Perse. De plus, en disposant d'une armée composée d'hommes venant de toutes les cités, il pourrait assurément compter sur des otages pour s'assurer de la coopération de tous les États¹⁶⁶. Mais voyons aussi ce que rapporte Polybe, en bon analyste, au moment de discuter des causes de la guerre contre Hannibal et de les comparer à la guerre de Philippe contre les Perses :

À la suite de cela, Philippe comprit et évalua la lâcheté et la mollesse des Perses et, mettant en face sa propre valeur et celle des Macédoniens dans l'art de la guerre, il aperçut l'importance et la beauté des récompenses qu'il tirerait d'une telle guerre. S'étant assuré la bienveillance unanime des Grecs et saisissant aussitôt le prétexte d'aller venger les injures faites à la Grèce par les Perses, il prit sa décision, résolu de combattre et fit tous les préparatifs nécessaires pour cette affaire¹⁶⁷.

On le voit, le roi aurait voulu faire campagne en Perse pour les immenses richesses qu'il en rapporterait, mais aussi pour la popularité qu'une telle guerre lui accorderait en Grèce. La vengeance de la destruction des temples grecs n'aurait été qu'un prétexte (πρόφασις) pour que les Grecs adhèrent à son appel. L'analyse est séduisante et pourrait laisser penser que le roi avait besoin

¹⁶⁵ ELLIS, 1986, p. 208. Voir justement Justin (VIII, 2,6-7), selon lequel, Philippe « avait vengé la religion [...] ». Celui qui avait vengé la majesté divine méritait d'être mis pratiquement au rang des dieux ».

¹⁶⁶ Ibid.

¹⁶⁷ III, 6, 12-13 : Ἐξ ὧν Φίλιππος κατανοήσας καὶ συλλογισάμενος τὴν Περσῶν ἀνανδρίαν καὶ ῥαθυμίαν καὶ τὴν αὐτοῦ καὶ Μακεδόνων εὐεξίαν ἐν τοῖς πολεμικοῖς, ἔτι δὲ καὶ τὸ μέγεθος καὶ τὸ κάλλος τῶν ἐσομένων ἄθλων ἐκ τοῦ πολέμου πρὸ ὀφθαλμῶν θέμενος, ἅμα τῷ περιποιήσασθαι τὴν ἐκ τῶν Ἑλλήνων εὐνοίαν ὁμολογουμένην, εὐθέως προφάσει χρώμενος ὅτι σπεύδει μετελθεῖν τὴν Περσῶν παρανομίαν εἰς τοὺς Ἕλληνας, ὁρμὴν ἔσχε καὶ προέθετο πολεμεῖν καὶ πάντα πρὸς τοῦτο τὸ μέρος ἠτοιμάζε. Cf. FREDRICKSMEYER, 1982, 85-98.

de ces alliances pour financer adéquatement ses préparatifs de débarquement en Asie Mineure¹⁶⁸. Pour que la Ligue de Corinthe puisse accepter de s'engager dans l'aventure, le prétexte de la destruction des temples grecs s'avérait une justification tout à fait inespérée. D'ailleurs, une fois le projet présenté, les *synedroi* acceptèrent la campagne et autorisèrent l'*hégémôn* à réquisitionner les troupes nécessaires dans les États membres et à prendre le commandement de l'armée¹⁶⁹. Peu importe les visées de son projet, le monarque macédonien réalisa le rêve d'Isocrate en unifiant le territoire et en le menant vers une guerre contre l'ennemi héréditaire. Il restera à voir si on peut prêter les mêmes intentions à son fils.

Conclusion

Que conclure de tout cela ? Rappelons d'abord que même si Philippe fut le premier à unifier presque entièrement le territoire hellène, il y avait eu quelques tentatives avant lui. Comme nous l'avons vu, la Grèce s'était brièvement unifiée, bien qu'en apparence seulement, pendant les guerres médiques, unification qui allait devenir le *leitmotiv* des tentatives à venir. Cette alliance militaire ne fut cependant pas de longue durée, car elle fut rapidement délaissée après le conflit fratricide qui raviva les différends entre Athènes et Sparte et qui mena à la guerre du Péloponnèse.

Il est vrai que Philippe put bénéficier d'un contexte plus que favorable à son entreprise. Gorgias puis Isocrate ne cessaient de marteler, depuis plusieurs années, l'union des Grecs, à laquelle se rattacherait la guerre contre les Perses et le rappel de la destruction des monuments de l'acropole athénienne. En proposant au roi de conquérir l'Empire perse, Isocrate espérait en effet une unification de la Grèce et la fin des conflits internes, mais aussi le retour des temps glorieux. Bien qu'à Athènes Démosthène et ses partisans aient vu les choses d'un œil différent, la Paix de Philocrate fut conclue, laquelle devait en principe mettre définitivement fin aux guerres entre Athènes et la Macédoine. Ce fut en vain, comme on le sait. Il fallut attendre 337, au lendemain de Chéronée, pour que la paix entre la Grèce et la Macédoine soit imposée et véritablement signée. Philippe réussit en effet à soumettre Athènes et reçut des envoyés de presque toutes les cités

¹⁶⁸ ELLIS, 1986, p. 208-209. C'était le désir de vengeance des Grecs qui les avait incités à accepter la proposition de Philippe.

¹⁶⁹ ELLIS, 1986, p. 209. Il se peut que le Congrès se soit terminé par une anathème des Grecs ayant décidé de continuer à se battre du côté perse.

grecques à Corinthe pour y signer une paix et pour établir ce qu'on appelle la Ligue de Corinthe. C'est à ce moment qu'il se fit officiellement confier la mission de venger la destruction des temples grecs en attaquant l'Empire perse¹⁷⁰. Il devint donc *hègémôn* et entreprit les préparatifs de l'expédition. A-t-on besoin de rappeler que ce départ n'eut jamais lieu en raison de l'assassinat du roi en 336¹⁷¹ ? C'est à son fils que revint finalement la célèbre mission.

Il n'en reste pas moins que Philippe avait bel et bien établi les bases de l'expédition, enracinées dans les guerres médiques et dans le désir des Grecs de se venger des Perses. Mais les objectifs de cette mission sont peut-être moins clairs qu'ils ne paraissent¹⁷². Polybe parlait certes de l'attrait des richesses perses, d'un fort désir de popularité et de l'idée de vengeance comme prétexte fortuit, mais les modernes s'attachent le plus souvent à ce qui semblait ressortir du congrès de Corinthe, à savoir l'expédition punitive.

Qu'en fut-il pour Alexandre ? Reprit-il le ou les objectifs paternels ? Peut-on parler de simple vengeance de la destruction des temples athéniens ? D'autres motivations peuvent-elles être envisagées ? La guerre devait-elle prendre fin avec la destruction de Persépolis ? En d'autres mots, s'agissait-il d'une guerre de vengeance comme l'affirmaient plusieurs ou d'une expédition de conquête voilée au profit de la Macédoine comme le prétendent de nombreux historiens modernes ? S'il faut retenir la première explication, encore faut-il comprendre ce qui poussa Alexandre à poursuivre après Persépolis. Toutes ces questions sont complexes, mais un fait demeure, nous semble-t-il : les sources concernant un éventuel retour des Macédoniens après Persépolis, indiquant donc une simple guerre de vengeance, n'ont pas toujours été suffisamment prises en compte, tant les intentions conquérantes d'Alexandre, dès 334, semblaient aller de soi. Il est temps de revoir en profondeur ces sources, auxquelles s'ajoute pertinemment l'inscription de Philippe en Thrace, qui tranche peut-être le débat.

¹⁷⁰ Sur la guerre contre les Perses : RUZICKA, 2017, p. 84-95.

¹⁷¹ Pour en savoir plus sur la mort de Philippe et sur la vision que la population avait de lui après sa mort, cf. FREDRICKSMEYER, 1979, p. 39-61.

¹⁷² Cf. FREDRICKSMEYER, 1982, p. 85-98; BLOEDOW, 2003, p. 261-274.

CHAPITRE III

Le retour du roi

Après avoir présenté l'historiographie et les événements qui ont précédé la conquête d'Alexandre, il est temps, dans ce dernier chapitre, d'examiner les intentions réelles du monarque macédonien sous l'angle des sources anciennes concernées. Certes, les tenants et opposants à la théorie selon laquelle, dès le début de l'expédition orientale, Alexandre avait le désir de conquérir l'ensemble de l'Empire de Darius n'ont naturellement pas manqué d'exploiter les passages d'auteurs anciens. Mais soit que les sources aient été considérées comme peu bavardes, soit qu'elles aient été jugées empreintes d'incertitudes, aucune opinion sûre n'en est ressortie. Pourtant, certaines d'entre elles affirmaient sans ambages que Persépolis avait toujours constitué l'objectif ultime de l'expédition. Il convient donc de s'y attarder, non sans avoir rappelé que la plupart des sources dont nous disposons sont tardives, puisque les écrits de Ptolémée et de Callisthène, respectivement général et historiographe d'Alexandre, nous sont parvenus dans un état très fragmentaire. La distance chronologique séparant un Diodore de Sicile, un Quinte-Curce, un Plutarque, un Arrien et surtout un Justin l'Historien de ce que l'on appelle communément la *Vulgate*, constituée des écrits des contemporains d'Alexandre, contribue donc à embarrasser les interprétations modernes.

Le présent chapitre est réparti en deux temps. Il s'intéresse d'abord aux sources littéraires relatives à notre problématique, puis à une importante inscription, provenant de Philippos en Thrace, découverte nous le savons dans la première moitié du XIX^e siècle et relançant de plus belle la controverse entourant les prétentions d'Alexandre.

3.1 Un retour aux sources

Bien que de nombreuses sources anciennes aient abordé l'histoire des conquêtes d'Alexandre, seules cinq d'entre elles, inspirées à une exception près (Arrien) de la *Vulgate*¹⁷³, retiennent l'attention.

3.1.1 Diodore de Sicile (I^{er} siècle av. J.-C.)

C'est au début du livre XVII, consacré aux affaires de la Grèce au lendemain de l'assassinat de Philippe et à l'expédition d'Alexandre, que Diodore aborda la question des prétentions macédoniennes. Après avoir rassemblé la Ligue de Corinthe, le monarque, y lit-on :

... convainquit les Grecs de décréter qu'Alexandre serait général en chef de la Grèce, muni des pleins pouvoirs, et que l'on engagerait en commun la guerre contre les Perses, en raison des crimes dont ils s'étaient rendus coupables envers les Grecs (XVII, 4,9).

[...] ἔπεισε τοὺς Ἑλληνας ψηφίσασθαι στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος εἶναι τὸν Ἀλέξανδρον καὶ συστρατεύειν ἐπὶ τοὺς Πέρσας ὑπὲρ ὧν εἰς τοὺς Ἑλληνας ἐξήμαρτον.

On le voit, ressort ici l'idée de vengeance¹⁷⁴ dont nous avons longuement discuté au chapitre précédent. Curieusement, il semble que les historiens modernes se soient peu attardés à ce passage ou ne l'aient pas commenté. Or, il est particulièrement important, car il explique pleinement et clairement la volonté d'Alexandre : une guerre de vengeance contre les Perses pour les crimes commis à l'endroit des Grecs. Ce faisant, le fils de Philippe reprenait la résolution de son père mise de l'avant lors du Congrès de Corinthe deux ans auparavant. En effet, l'ancien roi s'était lui aussi nommé *stratègos autokratôr* de la Grèce, comme le soutenait Diodore de Sicile (XVI, 89,3 : [...] στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς Ἑλλάδος [...])¹⁷⁵. Ce n'est donc pas uniquement une reprise de

¹⁷³ Sur la *Vulgate*, cf. BOSWORTH, 1976, p. 1-33; HAMMOND, 1983; BOSWORTH, 1988. La *Vulgate* aurait été composée par Anaximène de Lampsaque ainsi que Clitarque d'Alexandrie. Les historiens anciens que nous présentons dans le présent mémoire représentent, à l'exception d'Arrien et parfois de Plutarque, ce qui est appelé la « *Vulgate Tradition* », c'est-à-dire ceux inspirés des écrits de la *Vulgate*.

¹⁷⁴ Certaines éditions et traductions, plus anciennes, utilisent d'ailleurs le mot « vengeance » ; cf. HOEFER, 1846, p. 187. L'édition d'Hoefer n'offrant pas le texte grec, ne nous permet pas d'en analyser la traduction.

¹⁷⁵ Cf. HAMMOND, 1983, p. 33.

l'expédition qu'envisageait alors Alexandre, mais une reprise même de l'objectif de l'expédition paternelle.

Comme nous en avons discuté au premier chapitre, le jet de lance d'Alexandre sur les rives d'Asie est l'un des éléments majeurs relatés par Diodore¹⁷⁶. De cette façon, le jeune roi s'appropriait le territoire, car il venait de le gagner par la lance¹⁷⁷. Bien que ce geste soit souvent utilisé afin de corroborer la thèse d'une conquête de l'Empire perse dans son entier, Brunt n'y adhéra pas. Si le Macédonien souhaitait bel et bien multiplier les conquêtes depuis le commencement de l'expédition, ce dont nous doutons, il n'en donna aucun signe avant Gordion¹⁷⁸. Comme nous l'avons déjà souligné, nous ne nous attarderons pas sur le sujet, mais nous trouvons tout de même intéressant de mentionner la suite. En effet, le roi se rendit sur les tombes d'Ajax et d'Achille, célèbres héros de la guerre de Troie, pour leur présenter des offrandes et leur rendre hommage (Diodore de Sicile, XVII, 17,3). Nous savons qu'il prenait au sérieux ses fonctions religieuses. Même s'il s'agissait d'un devoir auquel les rois macédoniens devaient souscrire, Alexandre prenait plaisir aux sacrifices qu'il faisait tous les matins et accomplissait ce rituel avec sincérité¹⁷⁹. Ce n'est donc pas étonnant qu'il se fût rendu sur les tombeaux des héros homériques pour leur rendre hommage. De plus, il s'associait ainsi à ces mêmes héros pour partager leur gloire. L'association aux héros homériques venait légitimer d'autant plus le projet « vengeur » du monarque en Perse.

Dans les faits, à quelques reprises, Diodore reprit explicitement ce thème de la vengeance, notamment quand il est question de l'incendie de Persépolis. En effet, lors d'une fête bien arrosée célébrant la prise de la ville, Alexandre décida d'incendier le palais royal, poussé en cela par une Athénienne¹⁸⁰. Voici ce qu'écrivait Diodore à ce propos :

¹⁷⁶ XVII, 17, 2 : Αὐτὸς δὲ μακρᾶς ναυσὶν ἐξήκοντα καταπλεύσας πρὸς τὴν Τρωάδα χώραν πρῶτος τῶν Μακεδόνων ἀπὸ τῆς νεῶς ἠκόντισε μὲν τὸ δόρυ, πήξας δ' εἰς τὴν γῆν καὶ αὐτὸς ἀπὸ τῆς ἀφαλλόμενος παρὰ τῶν θεῶν ἀπεφαίνετο Ἀσίαν δέχεσθαι δορίκτητον.

¹⁷⁷ HAMMOND, 1988, p. 389.

¹⁷⁸ BRUNT, 1976, p. lviii. Selon Goukowsky, il s'agirait plutôt d'une affirmation que les conquêtes seraient purement d'ordre personnel. Cf : GOUKOWSKY, 2019, p. 178.

¹⁷⁹ FREEMAN, 2011, p. 91-92. Sur les pratiques religieuses d'Alexandre le Grand : EDMUNDS, 1971; NAIDEN, 2019, p. 50-67; ANSON, 2022.

¹⁸⁰ Sur ces événements, cf. WHEELER, 1968 ; BALCER, 1978; NAWOTKA, 2003; SAN JOSE CAMPOS, 2021. Ces études n'offrent pas d'explication définitive quant à l'incendie de Persépolis. Elles se contentent de présenter les deux versions, la première étant celle selon laquelle Thaïs incite à l'incendie, ce qui serait

Et l'une des femmes présentes — une Athénienne nommée Thaïs — déclara que le plus beau des hauts faits accomplis par Alexandre en Asie serait qu'il formât avec elles un cortège dionysiaque pour mettre le feu au palais et que des mains féminines anéantissent en un rien de temps ce qui faisait la gloire de la Perse. Comme ces paroles avaient été adressées à de jeunes hommes auxquels l'exaltation de l'ivresse avait ôté la raison, quelqu'un, comme de juste, cria de former le cortège et d'allumer les torches, exhortant chacun à tirer vengeance (ἀμύνασθαι) des crimes, dont les Perses s'étaient rendus coupables envers les sanctuaires grecs (XVII, 72, 2-3).

Ὅτε δὴ καὶ μία τῶν παρουσῶν γυναικῶν, ὄνομα μὲν Θαΐς, Ἀττικὴ δὲ τὸ γένος, εἶπεν κάλλιστον Ἀλεξάνδρῳ τῶν κατὰ τὴν Ἀσίαν πεπραγμένων ἔσεσθαι, ἐὰν κωμάσας μετ' αὐτῶν ἐμπρήσῃ τὰ βασιλεία καὶ τὰ Περσῶν περιβόητα γυναικῶν χεῖρες ἐν βραχεῖ καιρῷ ποιήσωσιν ἄφαντα. τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς ἄνδρας νέους καὶ διὰ τὴν μέθην ἀλόγως μετεωριζομένους, ὡς εἰκός, ἄγειν τις ἀνεβόησε καὶ δᾶδας ἄπτειν καὶ τὴν εἰς τὰ τῶν Ἑλλήνων ἱερὰ παρανομίαν ἀμύνασθαι παρεκελεύετο.

Pour Diodore, ou sa source, on le voit, l'incendie de Persépolis marqua la fin de la guerre de vengeance des Grecs. L'idée rejaillit d'ailleurs à nouveau quelques paragraphes plus loin :

Et le plus étonnant, c'est que le sacrilège dont le roi perse Xerxès s'était rendu coupable à l'encontre de l'Acropole d'Athènes fut vengé par une simple femme, concitoyenne des victimes, qui, par jeu, bien des années plus tard, infligea aux Perses un traitement identique ! (XVII, 72, 6).

... καὶ τὸ πάντων παραδοξότατον, τὸ Ξέρξου τοῦ Περσῶν βασιλέως γενόμενον ἀσέβημα περὶ τὴν ἀκρόπολιν τῶν Ἀθηναίων μία γυνὴ πολίτις τῶν ἀδικηθέντων ἐν παιδιᾷ πολλοῖς ὕστερον ἔτεσι μετῆλθε τοῖς αὐτοῖς πάθεσιν.

La vengeance des crimes commis par les Perses n'aurait donc pas été menée à bien par le roi macédonien, mais bien par Thaïs, une hétéra athénienne. Selon Diodore, ce fut bel et bien elle qui aurait convaincu Alexandre d'incendier la ville¹⁸¹, en le persuadant que sa plus grande réalisation serait de brûler les palais et de faire subir aux Perses ce qu'ils avaient infligé aux Grecs un siècle et demi plus tôt¹⁸². C'est peut-être parce que l'idée d'incendier les palais ne fut pas celle d'Alexandre, mais d'une Athénienne que le monarque décida de poursuivre sa conquête.

une allégorie d'Athènes se vengeant de la Perse, et la deuxième, celle de représailles de la part d'Alexandre.

¹⁸¹ HAMMOND, 1983, p. 57. Cf. DIODORE DE SICILE, XVII, 72; QUINTE-CURCE, V, 7,2-7; PLUTARQUE, *Alexandre*, 38; ARRIEN, *Anabase*, III, 18,11-12.

¹⁸² HAMMOND, 1983, p. 57.

Malheureusement, nous ne pouvons l'affirmer avec certitude et, en raison du peu de commentaires sur ce passage, il est impossible d'étayer cette hypothèse.

Si la guerre de vengeance ne devait pas prendre fin à Persépolis, elle devait assurément se terminer à la mort de Darius, qui se produisit quelques semaines plus tard. Diodore le souligna : « [...] la mort de Darius signifiait pour les Macédoniens la fin de l'expédition et qu'ils avaient envie de retourner dans leur patrie [...] » (XVII, 74,3 : Ἀλέξανδρος δὲ ὄρων τοὺς Μακεδόνας τέλος τῆς στρατείας τὴν Δαρείου τελευτὴν τάπτοντας καὶ μετεώρους ὄντας πρὸς τὴν εἰς τὴν πατρίδα ἐπάνοδον τούτου). L'expédition devait donc prendre fin à la mort de Darius, du moins selon les Macédoniens. On peut par conséquent penser que c'en était l'objectif ultime et qu'au moment de l'organiser en 334, Alexandre n'avait pas l'intention de poursuivre ses conquêtes sur l'ensemble du territoire de l'empire après la capture ou la mort du roi. Tel est l'avis de C. B. Welles, selon lequel la mission fut complétée avec l'incendie de Persépolis ainsi qu'avec la mort de Darius quelque temps plus tard¹⁸³. Dès lors, Alexandre avait peut-être décidé de prolonger ses conquêtes afin de venger la mort de Darius aux mains de Bessos. En effet, il aurait promis à Darius de venger sa mort en prenant sa place à titre de roi de la Perse¹⁸⁴. Si tel fut bien le cas, l'expédition de vengeance aurait bel et bien pris fin lors de l'incendie de Persépolis.

3.1.2 Quinte-Curce (I^{er} siècle apr. J.-C.)

Arrivons-en à Quinte-Curce, premier historien romain à avoir écrit sur Alexandre le Grand. Quelques passages de son œuvre retiendront ici notre attention.

Le premier concerne la bataille d'Issos, que s'apprêtaient à entreprendre Gréco-Macédoniens et Perses. Alors qu'il décrit les exhortations mises de l'avant par Alexandre pour galvaniser ses troupes, Quinte-Curce écrivait ceci :

Aux Macédoniens, victorieux dans tant de guerres en Europe, partis à la conquête de l'Asie et de l'Extrême-Orient moins sous son impulsion que sous la leur propre, [...] (III, 10,4).

¹⁸³ WELLES, 1963, p. 381.

¹⁸⁴ Cf. DIODORE DE SICILE, XVII, 73, 3-4; BRIANT, 2012, p. 29; BRIANT et TODD, 2015, p. 401.

Macedones, tot bellorum in Europa uictores, ad subigendam Asiam atque ultima Orientis non ipsius magis quam suo ductu profecti [...].

L'interprétation de la formule *non ipsius magis* paraît assez claire : l'impulsion de la guerre, du moins selon l'historien romain, était davantage celle des soldats d'Alexandre que celle du roi lui-même. Il n'y a qu'un pas à franchir pour penser que les ambitions du monarque étaient au départ en parfaite adéquation avec celles de la Ligue de Corinthe, dont le souhait était de venger la destruction des monuments athéniens. D'ailleurs, dans son exhortation, le Macédonien ne manqua pas de rappeler les anciennes guerres livrées par l'ennemi barbare contre les Grecs et l'insolence de Darius et de Xerxès¹⁸⁵. Ce qui fit en outre dire au traducteur de Quinte-Curce, Henry Bardon, que le roi agissait alors réellement comme l'*hégémon* de la Ligue de Corinthe et reprenait l'idée d'une lutte de représailles contre les Perses¹⁸⁶. Selon John Edward Atkinson, au départ de la Macédoine, le roi aurait en effet partagé les objectifs de la Ligue de Corinthe, mais y aurait effectué des modifications par la suite pour étendre sa campagne, s'emparant progressivement, et toujours avec un succès des plus encourageants, de parcelles de terre de l'Empire perse¹⁸⁷.

S'agissant cette fois de la destruction de Persépolis et des intentions d'Alexandre, Quinte Curce raconte que le roi, donnant festin sur festin dans le palais, au milieu du vin et des courtisanes, l'une d'entre elles, Thaïs, se serait avancée, ivre elle-même, assurant à Alexandre la reconnaissance des Grecs s'il livrait le palais aux flammes le palais royal. Échauffé lui aussi par le vin, le roi aurait répondu (V, 7, 4) :

Allons ! Vengeons la Grèce, et jetons des torches dans la ville !

[...] « *Quin igitur ulciscimur Graeciam, et urbi faces subdimus ?* »

Ce qui fut fait. C'est toutefois un Alexandre repentant que décrit par la suite Quinte-Curce (V, 7, 11) :

¹⁸⁵ QUINTE-CURCE, III, 10, 8 : *Cum adierat Graecos, admonebat ab his gentibus inlata Graeciae bella Darei prius, deinde Xerxis insolentia [...].*

¹⁸⁶ BARDON, 1961, p. 29, note 1. Il y explique qu'Alexandre reprit l'idée de son père de montrer la guerre contre les Perses comme étant une guerre de représailles.

¹⁸⁷ ATKINSON, 1980, p. 217.

Quand, après la torpeur de l'ivresse, le repos eut rendu à Alexandre sa raison, il est certain qu'il se repentit : il prétendit que les Perses auraient subi, de la part des Grecs, un plus rude châtement, s'ils avaient été obligés de le voir sur le trône et dans le palais de Xerxès.

Ipsum, ut primum grauato ebrietate mentem quies reddidit, paenituisse constat et dixisse maiores poenas Graecis Persas daturos fuisse, si ipsum in solio regiaque Xerxis conspiciere coacti essent.

Comme chez Diodore, l'incendie de Persépolis aurait été allumé dans l'optique de venger la destruction du Parthénon par Xerxès¹⁸⁸. Bien que Thaïs en fit la proposition, ce fut, dans la version de Quinte-Curce, Alexandre qui prit les devants V, 7, 5) : *Primus rex ignem regiae iniecit [...]*.

Après Persépolis, le roi, on le sait, poursuivit sa route vers le nord, à la poursuite de Darius. Après être passé par Ecbatane et y avoir licencié les troupes grecques, il arriva à Hécatompylos, où bientôt une surprenante rumeur parcourut le camp (VI, 2, 15-17) :

En ce temps-là, il y avait une ville célèbre, Hécatompylos, que les Grecs avaient fondée : Alexandre y installa son cantonnement, les approvisionnements lui étant amenés de partout. Aussi la rumeur — cet inconvénient de l'oisiveté des troupes — se répandit-elle (sans que rien ne l'autorisât) que le roi, satisfait de ce qu'il avait réalisé, avait décidé de rentrer immédiatement en Macédoine. Les soldats, comme des fous, courent en tous sens vers les tentes ; ils préparent leurs paquets pour la route : on aurait dit que, dans le camp entier, on avait donné ordre de rassembler les bagages. Les uns recherchent leurs compagnons de tente, les autres chargent les voitures : le vacarme parvient au roi. On avait ajouté foi à cette rumeur, diffusée sans contrôle, parce que les soldats grecs avaient reçu l'ordre de rentrer chez eux ; comme il avait donné à chaque cavalier six mille deniers, et mille à chaque fantassin, les autres croyaient le moment de la démobilisation venu pour eux aussi.

Itaque rumor, otiosi militis uitium, sine auctore percrebuit, regem contentum rebus, quas gessisset, in Macedoniam protinus redire statuisse. Discurrunt lymphatis similes tabernacula et itineri sarcinas aptant : signum datum crederes ut uasa colligerent totis castris. Tumultus hinc contubernales suos requirentium, hinc onerantium plaustra perfertur ad regem. Fecerant fidem rumori temere uulgato Graeci milites redire iussi

¹⁸⁸ ATKINSON, 1994, p. 129-130. La vengeance aurait été fomentée en deux étapes, d'abord par la mise à feu de Cybèle à Sardes pour venger l'incendie des temples grecs puis, comme le proposa Thaïs, par l'incendie du palais de Xerxès pour venger la destruction du Parthénon.

domos; quorum equitibus singulis denarium sena milia cum dedisset, peditibus singula malia, ipsis quoque finem militiae adesse credebant.

La provenance de cette rumeur est inconnue¹⁸⁹. Elle n'en montre pas moins un ardent désir des troupes macédoniennes de rentrer chez elles, d'autant plus que, en démobilisant les contingents grecs, leur souverain n'avait-il pas montré que la guerre de vengeance panhellénique était terminée, objectif ultime de l'expédition¹⁹⁰ ?

Un fait est certain, Alexandre voyait désormais les choses autrement. Le discours qu'il adressa, selon Quinte-Curce, alors à ses soldats exprimait les raisons qui devaient les inciter à le suivre et à poursuivre l'aventure (VI, 3, 9-11) :

Dès que ces gens-là nous verront avec le dos tourné, ils nous poursuivront : ils forment, en effet, une communauté nationale ; nous, nous sommes d'une autre race et venons de l'extérieur. On obéit plus aisément à des compatriotes, même quand la personne du chef justifie davantage les craintes. En conséquence, il faut ou lâcher ce que nous avons pris, ou nous saisir de ce que nous n'avons pas. Dans le corps des malades, les médecins ne laissent rien qui puissent devenir nuisible : de même, supprimons, soldats, tout ce qui dresse un obstacle contre notre domination. Souvent, la faible étincelle qu'on a négligée provoque un vaste incendie. Il y a toujours du risque à sous-estimer un ennemi : insouciance même augmente les forces de celui que nous méprisons.

Omnes hi, simul terga nostra uidebunt, insequentur: illi enim eiusdem nationis sunt, nos alienigenae et externi. Suis quisque autem placidius paret, etiam cum is praeest, qui magis timeri potest. Proinde aut, quae cepimus, omittenda sunt aut, quae non habemus, occupanda. Sicut in corporibus aegris, milites, nihil quod nociturum est medici relinquunt, sic nos quidquid obstat imperio recidamus. Parua saepe scintilla contempta magnum excitauit incendium. Nil tuto in hoste despicitur: quem spreueris, ualentioem neglegentia facias.

Bref, s'ils retournaient en Macédoine, ses soldats et lui perdraient tout ce qui avait été accompli, car les territoires conquis seraient repris par les Perses. Pour Bardonn, c'est à ce moment qu'Alexandre prit la décision de conquérir le reste de l'Empire perse afin d'unifier l'Europe et l'Asie, alors que Parménion et les autres officiers de l'armée (habituellement plus âgés) auraient

¹⁸⁹ Cf. BARDON, 1961, p. 169, note 8; HAMMOND, 1983, p. 134.

¹⁹⁰ BARDON, 1961, p. 170, note 1.

souhaité que les conquêtes prissent fin pour retourner en Macédoine. Les territoires pris aux Perses auraient alors été gérés par les Grecs et les Macédoniens¹⁹¹.

3.1.3 Plutarque (45-125 apr. J.-C.)

Sans surprise, l'auteur des *Vies parallèles* ne manque pas d'aborder quelques éléments utiles à notre discussion. Il nous faut d'abord insister sur ce qui peut sembler un petit détail. En effet, et curieusement, Plutarque écrit à propos de l'équipée orientale qu'Alexandre se fit nommer chef de l'expédition, avec le seul titre d'ἡγεμών (*Alexandre*, 14,1-2 : Εἰς δὲ τὸν Ἴσθμὸν τῶν Ἑλλήνων συλλεγόντων καὶ ψηφισαμένων ἐπὶ Πέρσας μετ' Ἀλεξάνδρου στρατεύειν, ἡγεμῶν ἀνηγορεύθη). Or, comme le notait James Robertson Hamilton, Plutarque devait utiliser le mot hégémon (ἡγεμών) librement, car le titre concernait plutôt un général fédéral élu à vie par les délégués des cités grecques. Le biographe aurait dû plutôt user du double terme στρατηγὸς αὐτοκράτωρ (stratège autoproclamé), attribué à une personne désignée pour une campagne bien précise¹⁹². Rappelons que Philippe II fut d'abord désigné ἡγεμών en 337 et, plus tard dans la même année, en vue de l'expédition punitive, στρατηγὸς αὐτοκράτωρ. À moins que son fils ait reçu simultanément les deux désignations¹⁹³. Nous reviendrons sur ces titres plus bas.

Plus loin, le récit de Plutarque aborde tout naturellement l'incendie de Persépolis, auquel est liée ici aussi l'idée de vengeance. L'action d'éclat est attribuée non pas à Alexandre, mais à la fameuse courtisane Thaïs (*Alexandre*, 38,3-4) :

Je recueille en ce jour, dit-elle, la récompense des fatigues de cette longue errance à travers l'Asie, puisque je me prélasser dans le magnifique palais des rois perses ; mais j'aurais encore plus de plaisir à mettre le feu, en bruyant cortège, à la demeure de Xerxès, qui a incendié Athènes, et allumer ce feu moi-même en présence du roi, afin que l'on puisse dire dans le monde entier que les femmes de la suite d'Alexandre ont vengé la Grèce en infligeant aux Perses un châtement plus sévère que tous ces généraux et amiraux !

¹⁹¹ BARDON, 1961, p. 172, note 1.

¹⁹² HAMILTON, 1969, p. 33.

¹⁹³ HAMILTON, 1969, p. 33. Sur le commandement dans la Grèce antique cf. PERLMAN, 1985; PRITCHETT, 2009, p. 34-58; BOËLDIEU-TREVET, 2016.

Ἔφη γάρ ὢν πεπόνηκε πεπλανημένη τὴν Ἀσίαν ἀπολαμβάνειν ἐντροφῶσα τοῖς ὑπερηφάνοις Περσῶν βασιλείοις ἔτι δ' ἂν ἴδιον ὑποπρῆσαι κωμάσασα τὸν Ξέρξου τοῦ κατακαύσαντος τὰς Ἀθήνας οἶκον, αὐτὴ τὸ πῦρ ἄψασα τοῦ βασιλέως ὀρῶντος, ὡς ἂν λόγος ἔχη πρὸς ἀνθρώπους ὅτι τῶν ναυμάχων καὶ πεζομάχων ἐκείνων στρατηγῶν τὰ μετὰ Ἀλεξάνδρου γύναια μείζονα δίκην ἐπέθηκε Πέρσαις ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος.

Commentant ce passage, Nicholas G. L. Hammond écrivait que Plutarque s'était sans doute inspiré ici des écrits de Clitarque, lui-même historien grec, et que le rôle prédominant de Thaïs s'expliquait par le fait qu'un Grec, écrivant pour les Grecs, souhaitait préciser que les Hellènes étaient les vrais responsables de l'incendie de la capitale perse, toujours dans cette optique de vengeance, et que les mots de Thaïs, décrite comme une beauté, revêtaient plus d'importance que les armes des généraux macédoniens¹⁹⁴. L'embrassement de Persépolis aurait été au centre de la démonstration du rôle capital des Grecs dans l'expédition punitive¹⁹⁵. Même si Plutarque ne précise pas la campagne pour laquelle Alexandre aurait été nommé στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, on peut avancer l'idée que la mission première confiée au Macédonien en était bien une de vengeance, et que par la suite, le roi perdrait ce titre de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ.

D'ailleurs, s'agissant toujours de l'incendie de la ville et du récit de Plutarque, il sembla s'avérer, pour les soldats, le signe d'un retour incessant dans leur pays (*Alexandre*, 38,6-7) :

[...] accoururent tout joyeux avec des torches, car ils pensaient que, si le roi voulait brûler et détruire le palais, c'était le signe qu'il songeait à retourner dans son pays, et non pas à rester chez les barbares.

[...] πυνθανόμενοι συνέτρεχον μετὰ λαμπάδων χαίροντες, ἤλπιζον γὰρ ὅτι τοῖς οἶκοι προσέχοντός ἐστι τὸν νοῦν καὶ μὴ μέλλοντος ἐν βαρβάροις οἰκεῖν τὸ πιμπράναι τὰ βασίλεια καὶ διαφθεῖρην.

¹⁹⁴ HAMMOND, 1993, p. 73. Sur les prostituées pendant l'époque hellénistique cf. OGDEN, 2023. Selon Hammond toujours (p. 74), Plutarque se serait aussi fondé sur un bref passage de Strabon selon lequel Alexandre avait incendié Persépolis pour venger l'injure faite jadis aux temples et villes grecs (XV, 3, 6 : Ἐνέπρησε δὲ ὁ Ἀλέξανδρος τὰ ἐν Περσεπόλει βασίλεια τιμωρῶν τοῖς Ἑλλησιν, ὅτι κάκεινων ἱερὰ καὶ πόλεις οἱ Πέρσαι πυρὶ καὶ σιδήρῳ διεπόρθησαν.). Voir également HOLLAND, 2007; RUNG, 2016, p. 166-179.

¹⁹⁵ HAMMOND, 1993, p. 74. Ce faisant, Alexandre démontrait et imposait sa puissance ainsi que celle de la Grèce.

Pour Miltiade B. Hatzopoulos, ce passage illustrerait chez Plutarque, sinon chez les Grecs de façon générale, l'idée que le monarque souhaitait retourner en Macédoine une fois son devoir accompli¹⁹⁶. Certes, comme les soldats pensaient selon toute vraisemblance que l'incendie signifiait un retour au pays, il dut y avoir des discussions à ce sujet, mais aucune source, il faut bien l'avouer, n'en fait mention.

Quoi qu'il en soit, Plutarque poursuit et évoque le renvoi des troupes thessaliennes au moment de la poursuite de Darius vers le nord. Or, comme on sait, ce dernier se fit capturer par Bessos. C'est à ce moment que le roi macédonien renvoya la cavalerie thessalienne, au nombre de 2 000 cavaliers, à qui il remit leur solde, majorée d'un talent chacun (42,5 : Τότε δὲ ἐξήλαυεν ἐπὶ Δαρεῖον ὡς πάλιν μαχούμενος ἀκούσας δὲ τὴν ὑπὸ Βήσσου γενομένην αὐτοῦ σύλληψιν ἀπέλυσε τοὺς Θεσσαλοὺς οἴκαδε, δισχίλια τάλαντα δωρεὰν ἐπιμετρήσας ταῖς μισθοφοραῖς). Il est légitime de penser qu'Alexandre aurait alors appris la victoire d'Antipater à Megalopolis et n'aurait donc plus eu besoin des troupes grecques, même à titre d'otages¹⁹⁷. Dès ce moment, Alexandre considérait avoir rempli son rôle de στρατηγὸς αὐτοκράτωρ. Ce n'était cependant pas le cas pour celui d'ἡγεμόν¹⁹⁸. La poursuite de Darius n'aurait alors été qu'une conclusion à la mission, sans être un prolongement¹⁹⁹. Après avoir démobilisé les troupes grecques et cessé d'être στρατηγὸς αὐτοκράτωρ, son mandat devait être rempli. La démobilisation des troupes grecques, ajoutée au récit de l'incendie de la ville, semble bien confirmer qu'Alexandre, au départ, s'était bel et bien donné comme mission la destruction de Persépolis.

¹⁹⁶ HATZOPOULOS, 1997, p. 45.

¹⁹⁷ HAMILTON, 1969, p. 112. Alexandre aurait gardé les troupes grecques plus longtemps pour s'assurer de la soumission de la Grèce. Cf. BADIAN, 1967, p. 170-192.

¹⁹⁸ HAMILTON, 1969, p. 112.

¹⁹⁹ HATZOPOULOS, 1997, p. 44.

3.1.4 Arrien (95-175 apr. J.-C.)

Le récit d'Arrien de Nicomédie est ici incontournable, lui dont la trame se fondait sur les *Mémoires* de Ptolémée, l'un des généraux d'Alexandre, ainsi que sur les écrits d'Aristobule de Cassandreia, lui aussi contemporain du Macédonien. Ses sources seraient ainsi plus fiables²⁰⁰.

Or, dès le livre II, Arrien écrit qu'Alexandre, après Ipsos et la demande de Darius de relâcher sa mère, sa femme et ses enfants, aurait envoyé une lettre au Grand Roi dans laquelle il disait avoir envahi la Perse avec l'intention de venger les Grecs (*Anabase*, II, 14, 4) :

Vos ancêtres, ayant envahi la Macédoine et le reste de la Grèce, nous ont fait du mal sans avoir subi antérieurement de mauvais traitements ; nommé général en chef des Grecs, et voulant tirer vengeance des Perses, je suis passé en Asie.

[...] οἱ ὑμέτεροι πρόγονοι ἐλθόντες εἰς Μακεδονίαν καὶ εἰς τὴν ἄλλην Ἑλλάδα κακῶς ἐποίησαν ἡμᾶς οὐδὲν προηδικημένοι : ἐγὼ δὲ τῶν Ἑλλήνων ἡγεμὼν κατασταθεὶς καὶ τιμωρήσασθαι βουλόμενος Πέρσας διέβην ἐς τὴν Ἀσίαν, ὑπαρξάντων ὑμῶν.

Deux éléments ressortent ici. D'abord, comme Plutarque, Arrien utilise le mot ἡγεμῶν pour parler du statut d'Alexandre ; nous ne reviendrons pas sur ce point, mais renvoyons le lecteur à notre discussion ci-dessus. Il est sans doute plus intéressant de noter qu'Arrien semble suggérer que les Macédoniens étaient des Grecs (εἰς τὴν ἄλλην Ἑλλάδα). Ce faisant, Alexandre rejetait complètement le fait que ses ancêtres avaient pourtant été des vassaux perses et qu'ils avaient même participé à l'invasion de Xerxès. En affirmant que la Macédoine faisait partie de la Grèce, Arrien rendait applicable la mission de vengeance aussi aux Macédoniens et légitimait par le fait même l'expédition²⁰¹.

L'on comprend dès lors que l'incendie de Persépolis aurait eu pour objectif de punir (τιμωρήσασθαι) les Perses pour le saccage d'Athènes et la destruction des temples grecs. Évoquons de nouveau le passage en question (III, 18, 11-12) :

²⁰⁰ Cf. *Anabase*, I, 1, 2. Sur les sources d'Arrien, cf. SCHEPENS, 1971; PÉDECH, 1984; HAMMOND, 1993, p. 313-334; HIBBER, 2004; MUCKENSTURM-POULLE, 2009; CARLSEN, 2014; LEON-RUIZ, 2021.

²⁰¹ BOSWORTH, 1980, p. 231. Sur les origines de la lettre, cf. GRIFFITH, 1968.

Il mit le feu au palais royal perse, bien que Parménion lui eût conseillé de le conserver, en particulier parce qu'il n'était pas judicieux de détruire des biens qui désormais lui appartenaient ; il ajoutait que ce n'était pas avec ces procédés qu'il attirerait à lui les populations d'Asie, qui se diraient que, même lui, n'avait pas décidé de garder l'empire de l'Asie, mais qu'il se contentait de la parcourir en y remportant des victoires. Alexandre lui déclara qu'il voulait tirer vengeance des Perses, pour avoir, au cours de leur invasion de la Grèce, détruit de fond en comble la ville d'Athènes et incendié les temples, et que tous les autres maux qu'ils avaient fait subir aux Grecs, lui, Alexandre, les en punirait. Moi, personnellement, je pense qu'il n'a pas fait preuve de bon sens en agissant ainsi, et qu'il n'était pas possible de tirer vengeance des Perses des temps anciens.

... τὰ βασίλεια δὲ τὰ Περσικὰ ἐνέπρησε, Παρμενίωνος σώζειν συμβουλευόντος, τὰ τε ἄλλα καὶ ὅτι οὐ καλὸν αὐτοῦ κτήματα ἤδη ἀπολλύναι καὶ ὅτι οὐχ ὡσαύτως προσέξουσιν αὐτῷ οἱ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἄνθρωποι, ὡς οὐδὲ αὐτῷ ἐγνωκότες κατέχειν τῆς Ἀσίας τὴν ἀρχήν, ἀλλὰ ἐπελθεῖν μόνον νικῶντα. Ὁ δὲ τιμωρήσασθαι ἐθέλειν Πέρσας ἔφασκεν ἀνθ' ὧν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα ἐλάσαντες τὰς τε Ἀθήνας κατέσκαψαν καὶ τὰ ἱερὰ ἐνέπρησαν, καὶ ὅσα ἄλλα κακὰ τοὺς Ἕλληνας εἰργάσαντο, ὑπὲρ τούτων δίκας λαβεῖν. ἀλλ' οὐδ' ἐμοὶ δοκεῖ σὺν νῶ δρᾶσαι τοῦτό γε Ἀλέξανδρος οὐδὲ εἶναί τις αὕτη Περσῶν τῶν πάλαι τιμωρία.

Ce passage fait débat²⁰². À en croire Arrien, l'incendie de Persépolis était un acte politique et planifié²⁰³. Pour Albert B. Bosworth, l'invasion de la Perse par Alexandre s'avérait dans les faits insignifiante par rapport à ce que les Perses avaient fait subir aux Grecs 150 ans plus tôt²⁰⁴. De son côté, Peter A. Brunt était d'avis que l'auteur offrait la version officielle de Ptolémée et d'Aristobule et qu'il se serait agi d'un acte délibéré de la part du roi afin de venger les Grecs²⁰⁵. Comme nous le verrons dans un instant, la démonstration fut probablement perçue par Arrien comme la fin de la guerre de vengeance, en raison du renvoi des troupes grecques relaté plus tard dans son récit. Selon Daniel W. Leon-Ruiz, Alexandre aurait incendié le palais de Persépolis afin de conserver son titre d'ἡγεμών et de dirigeant de l'expédition vengeresse²⁰⁶. Enfin pour Hatzopoulos, il ne semble faire

²⁰² Pour obtenir le survol des différents points de vue, cf. BOSWORTH, 1980, p. 330-332.

²⁰³ ROMM, 2012, p. 131. Persépolis fut incendiée et saccagée par les troupes du roi en 330, mais le palais fut préservé. Quatre mois plus tard, le palais fut toutefois incendié. Il est donc fort possible qu'il s'agît d'un geste politique et non impulsif.

²⁰⁴ BOSWORTH, 1980, p. 332-333.

²⁰⁵ BRUNT, 1976, p. 515.

²⁰⁶ LEON-RUIZ, 2021, p. 73.

aucun doute, comme nous le verrons, qu'Alexandre envisageait dès lors la possibilité de retourner en Europe une fois la ville détruite²⁰⁷.

Irait en ce sens le renvoi des troupes grecques. Selon Arrien, ce serait en arrivant à Ecbatane qu'Alexandre aurait procédé au licenciement des contingents grecs ainsi que de la cavalerie thessalienne (III, 19, 5-6) :

À son arrivée à Ecbatane, Alexandre renvoya les cavaliers thessaliens et les autres alliés vers le littoral, après leur avoir fait payer la totalité de leur solde au tarif convenu, et ajouté deux mille talents de son propre fonds.

Ἐλθὼν δὲ ἐς Ἐκβάτανα Ἀλέξανδρος τοὺς μὲν Θετταλοὺς ἰππέας καὶ τοὺς ἄλλους
ξυμμάχους ἀποπέμπει ὀπίσω ἐπὶ θάλασσαν, τὸν τε μισθὸν ἀποδοὺς αὐτοῖς ἐντελῆ τὸν
ξυντεταγμένον καὶ δισχίλια παρ' αὐτοῦ τάλαντα ἐπιδούς: [...]

Peut-on penser, avec Bosworth, qu'Alexandre ne serait jamais allé à Ecbatane et aurait plutôt dévié de sa route vers l'est pour rattraper Darius ? L'idée, on le voit, ne concorde pas avec les sources. L'historien convenait tout de même que les troupes furent démobilisées après Persépolis²⁰⁸. Ainsi, Alexandre reconnaissait que la mission première de l'expédition était complétée²⁰⁹. Cette décision de démobiliser les troupes grecques à Ecbatane s'explique peut-être par le fait qu'Alexandre savait que Darius, de son côté, n'avait pas réussi à rassembler les troupes nécessaires pour former une opposition sérieuse. De plus, Ecbatane était plus proche de la Grèce que Persépolis, si bien que le voyage de retour serait plus court pour les troupes grecques. Ainsi, les objectifs panhelléniques de l'expédition étaient atteints et il ne restait à Alexandre qu'à exécuter ses propres desseins²¹⁰.

3.1.5 Justin (II^e siècle apr. J.-C.)

Rappelons d'abord que Justin l'historien est en fait l'abrégiateur, très mal connu d'ailleurs, des volumineuses *Histoires Philippiques* de Trogue Pompée, qui vécut à l'époque d'Auguste. Son *Abrégé*, sélectif, souvent inexact et s'appuyant lui-même sur un ouvrage qui était aussi l'abrégé

²⁰⁷ HATZOPOULOS, 1997, p. 45. Nous reviendrons sur ce point plus tard dans le chapitre.

²⁰⁸ BOSWORTH, 1980, p. 335-336. Ainsi, Alexandre n'aurait plus eu besoin de détenir les troupes en otage.

²⁰⁹ ROMM, 2012, p. 132.

²¹⁰ BRUNT, 1976, p. 515. Les plans personnels d'Alexandre auraient été, semble-t-il, de continuer les conquêtes et de fonder un empire.

d'un historien grec, n'est donc pas sans soulever de sérieuses difficultés. De nombreux détails lui ont sans doute échappé.

Il n'en demeure pas moins que, pour Justin, voire sans doute pour Trogue Pompée, Alexandre attaqua la Perse pour mettre fin une fois pour toutes à la menace qu'elle représentait pour les Grecs et qu'il avait été le « bras vengeur » (*ultor electus*)²¹¹ de la Grèce (XI, 5,6-7) :

Avant de laisser un quelconque navire quitter le rivage, il immole des victimes, et demande ainsi la victoire dans une guerre où la Grèce l'a choisi pour être son bras vengeur, une Grèce si souvent attaquée par la Perse dont l'empire a suffisamment duré et vieilli, et pour qui le temps est venu d'accueillir ceux qui sauront mieux la gouverner.

Priusquam ulla nauis litore excederet, hostias cædit, petens uictoriam bello, quo totiens a Persis petitæ Græciæ ultor electus sit, quibus longa iam satis et matura imperia contigisse quorumque tempus esse uices excipere melius acturos.

Nombre d'historiens s'accordèrent pour dire que cet extrait était en fait une forme de propagande chez Trogue Pompée, car la Perse n'avait dans les faits envahi la Grèce qu'à deux reprises : l'utilisation du mot « souvent » (*totiens*) est donc exagérée²¹². N'en ressort pas moins, ici aussi, l'idée de vengeance.

Autre point. Lors du Congrès de Corinthe, Alexandre, qui était déjà roi de Macédoine et qui en retirait une certaine légitimité, reçut le titre de général (*dux*) de la Grèce et se vit octroyer le même honneur par les Thessaliens quelque temps plus tard (XI, 2, 5 ; 3, 2). Il n'y a donc peu de doute qu'en quittant la Macédoine pour la Perse, le jeune roi était déjà considéré comme le vengeur de la Grèce (XI, 5,6 : *Graeciæ ultor*)²¹³.

²¹¹ D'autres traduisent le passage par « [...] in a war in which he had been chosen to avenge the numerous Persian assaults on Greece. » (YARDLEY et DEVELIN, 1994, p. 98.) ou encore par « [...] le vengeur de la Grèce [...] » (HORN, 2017, p. 19).

²¹² LYTTON, 1973, p. 41-42; YARDLEY et HECKEL, 1997, p. 108.

²¹³ HORN, 2017, p. 288. Cf. YARDLEY et HECKEL, 1997, p. 108. L'expression n'apparaît qu'une seule autre fois, chez Quinte-Curce (V, 5, 7-8) [...] *quis maxime miserabilis esset, liquere non poterat. Vt vero Iouem illi tandem, Graeciæ ultorem, aperuisse oculos conclamauere, omnes pari supplicio adfecti sibi uidebantur.*

Or, selon Justin, au moment où Alexandre s'empara de Persépolis, l'idée de vengeance ressurgit, cette fois de la part de 800 Grecs qui avaient souffert des exactions perses (XI, 14, 11) :

Sur ces entrefaites, pas moins de huit cents Grecs allèrent à la rencontre d'Alexandre : ils avaient subi la peine de la captivité après avoir été mutilés, et demandèrent au roi de les venger de la cruauté des ennemis de la même façon que celui-ci avait vengé la Grèce.

Inter hæc octingenti admodum Græci occurrunt Alexandro, qui pœnam captiuitatis truncata parte tulerant, rogantes ut sicuti Græciam se quoque ab hostium crudelitate uindicaret.

L'assertion a de quoi surprendre²¹⁴. Aux dires de Waldemar Heckel, cette demande des Grecs serait une invention de Clitarque, biographe d'Alexandre, sur qui se serait appuyé à la fois Trogue Pompée, et par le fait même, sur Justin, et avant lui Diodore de Sicile ainsi que Quinte-Curce ; l'artifice n'aurait visé qu'à ajouter un élément dramatique afin que les lecteurs ressentent une plus forte animosité encore envers les Perses²¹⁵. Il n'en reste pas moins que la destruction du palais de Xerxès à Persépolis avait été réalisée sous le signe de la vengeance.

Mérite notre attention un dernier passage de Justin, que l'auteur situe au lendemain de l'assassinat de Darius. Tous les soldats s'attendent alors à rentrer dans leur patrie (XII, 3, 2-3) :

Puis, alors que tous s'attendent à rentrer dans leur patrie, considérant que la guerre est pour ainsi dire terminée, et tandis qu'ils se voient déjà embrasser leurs femmes et leurs enfants, il convoque l'armée à une assemblée. Là, il déclare que malgré tant de batailles si extraordinaires, ils n'auront rien accompli tant qu'ils épargneront la partie orientale du monde barbare ; ce n'est pas la personne de Darius qu'il a cherché à atteindre, dit-il, mais son royaume ; il faut donc poursuivre ceux qui se sont soustraits au dit royaume.

Omnibus deinde uelut perpetrato bello reditum in patriam expectantibus coniugesque ac liberos suos animo iam quodam modo complectentibus ad contionem exercitum uocat. Ibi nihil actum tot egregiis præliis ait, si incolumis orientalis barbaria

²¹⁴ Justin est le seul en effet à placer cet événement à Persépolis. Les autres sources sur Alexandre le situent avant que le roi n'arrive à la ville. Ce faisant, Justin confond la chronologie des déplacements du roi, cf. LYTTON, 1973, p. 100; YARDLEY et HECKEL, 1997, p. 173-174; HORN, 2017, p. 100-101.

²¹⁵ YARDLEY et HECKEL, 1997, p. 174. Encore une fois dans l'optique d'amplifier l'importance de la rivalité entre la Perse et la Grèce.

relinquatur; nec se corpus, sed regnum Darii petiisse; persequendosque eos esse, qui a regno defecerint.

Comme Quinte-Curce (VI, 2, 15-17) et Diodore de Sicile (XVII, 74,3), Justin (XII, 3, 1), situait l'évènement en Parthie, alors que Plutarque (*Alexandre*, 47, 1) le plaçait plutôt en Hyrcanie, plus à l'ouest. Cela a peu d'importance. La propagation si rapide de la rumeur d'un retour imminent parmi les troupes découlait sans doute du renvoi récent des contingents de la Ligue de Corinthe²¹⁶. Les soldats macédoniens pensaient également avoir rempli l'objectif de la mission contre la Perse²¹⁷. En d'autres mots, si on prend ici Justin au pied de la lettre, Alexandre semble bien s'être donné comme objectif initial de venger la Grèce en détruisant Persépolis, comme en étaient apparemment convaincus ses hommes, mais que ce plan aurait évolué en cours de route.

Pour Nelson Horn, ce passage de Justin démontre en tout cas qu'Alexandre ne se souciait pas de sa patrie et que la vengeance n'était qu'une façade pour convaincre les Grecs de participer à l'expédition²¹⁸. Ce n'est qu'une fois arrivé en Parthie, que le roi aurait abandonné complètement le projet de vengeance et présenté les « vraies » raisons de la guerre : construire un royaume. Il ne se serait d'ailleurs rendu à Gordion et au sanctuaire d'Ammon en Égypte que pour légitimer la mission aux yeux de ses soldats, lui qui aurait voulu se présenter comme le roi de l'Asie et du monde et non pas seulement comme celui de Macédoine²¹⁹. L'assertion n'est pas sans rappeler ce que nous avons déjà vu au chapitre I. Elle n'en reste pas moins peu conforme au récit de Justin.

Que ressort-il, très brièvement, de l'ensemble des sources évoquées jusqu'à présent ? L'idée de vengeance y semble tellement prédominante, qu'il est *a priori* plus que séduisant d'y voir là, après d'autres, les véritables prétentions d'Alexandre au départ de la Macédoine. L'idée initiale d'aspirations conquérantes chez les modernes ne semble reposer que sur la poursuite des hostilités après Persépolis et la mort de Darius. Comme si le fougueux Macédonien n'avait pas pu réévaluer

²¹⁶ *Ibid.*, p. 199.

²¹⁷ YARDLEY et DEVELIN, 1994, p. 110. Nous pouvons donc en comprendre que, selon Justin, Alexandre s'était donné comme objectif initial de venger la Grèce en détruisant Persépolis.

²¹⁸ HORN, 2017, p. 298. Selon l'historien Fredricksmeier, rien n'indique qu'Alexandre voulait déjà, à ce moment, construire un empire. Il se serait plutôt concentré sur Darius et sur l'est. FREDRICKSMEYER, 1991, p. 201-202. Pour en savoir plus à propos d'Alexandre à Siwa, cf. BOSWORTH, 1977; FREDRICKSMEYER, 1991.

²¹⁹ HORN, 2017, p. 298. Alexandre aurait donc eu de plus grandes ambitions que la simple guerre de vengeance.

la situation au lendemain de la destruction de la capitale et donner une autre tournure à son entreprise, surtout après la mort du Grand Roi. L'hypothèse d'un retour envisagé dès la vengeance satisfaite semble d'ailleurs être étayée par un indice émanant d'une importante inscription de Philippes en Thrace, à laquelle nous avons plusieurs fois fait allusion et dont il est enfin temps de discuter.

3.2 Un indice mal aimé

L'indice en question, conjectural il faut bien l'avouer, provient en effet d'une petite ville de Thrace, plus précisément de Philippes, où fut découverte, en 1936²²⁰, une inscription malheureusement mutilée, relatant l'intervention d'Alexandre sur certaines terres du territoire de la cité. *A priori* peu révélatrice, elle n'en contient néanmoins, du moins aux yeux de certains, un détail de la plus haute importance quant aux prétentions d'Alexandre. Nous y reviendrons plus bas, après avoir présenté le contenu du texte et les différentes interprétations auxquelles il a donné lieu.

Curieusement, ce n'est qu'une cinquantaine d'années après sa découverte que le texte fut enfin publié. Cette première publication, fruit des efforts de l'archéologue Claude Vatin, découlait d'une présentation très attendue au VIII^e congrès international d'épigraphie grecque et latine tenu à Athènes en 1982²²¹. Au vu de l'éditeur, il s'agissait de la retranscription d'une lettre qu'Alexandre aurait adressée aux magistrats de la ville de Philippes à la suite d'une ambassade dépêchée auprès de lui. Comme il n'y eut pas de suite à cet envoi, cette « lettre » aurait été utilisée comme une ordonnance royale officielle (voir les annexes A et B pour le dessin et les photos de l'inscription)²²².

²²⁰ L'année de découverte de l'inscription fait débat. Vatin indique qu'elle fut trouvée en 1938 (1984, p. 259), mais Missitzis (1985, p. 3) et Hatzopoulos (1997, p. 48) affirment plutôt qu'elle fut découverte en 1936. Missitzis souligne que Collart en connaissait l'existence en 1937, ce qui est effectivement le cas (1937, p. 179). L'inscription ne peut donc pas avoir été découverte en 1938. Il est donc fort probable qu'elle fut mise au jour en 1936.

²²¹ VATIN, 1984, p. 259-270.

²²² *Ibid.*, p. 259. Vatin affirme que, lors de sa découverte, l'inscription comprenait dix fragments, dont quatre auraient disparu pendant la Seconde Guerre mondiale (Vatin, 1984, p. 259). Or, comme l'avance Missitzis, le dessin de l'inscription (annexe A) et les photos (annexe B) qui en furent prises quelque temps après sa découverte ne démontrent la présence que de neuf fragments (Missitzis, 1985, p. 3). Quoi qu'il en soit, quatre fragments ont réellement disparu.

Aux dires de Vatin, l'inscription relaterait les résultats d'une mission d'ambassadeurs philippiens auprès d'Alexandre, qui souhaitaient définir le territoire agricole de la ville de Philippes, sans doute afin de l'agrandir. Le roi aurait alors permis aux Philippiens d'utiliser une partie des terres de la *chôra* en établissant un lotissement pouvant faire l'objet de locations. Deux de ses officiers, Philotas et Léonnatos, devaient être envoyés pour en organiser le bornage et en surveiller la répartition. Fait intéressant, la lettre royale réglait de même la question épineuse de Thraces installés sur le territoire de la cité. Dans sa décision, Alexandre stipulait que les Thraces arrivés après la fondation de la cité seraient expulsés, mais que ceux établis auparavant recevraient des terres de la *chôra*. Pour compenser cette perte, d'autres territoires seraient annexés à la *chôra* d'origine. Ainsi, une partie du territoire serait exploitée par les citoyens de Philippes, alors qu'une autre appartiendrait désormais à des Thraces. En résumé, l'inscription concerne les nouveaux territoires de la *chôra* philippienne²²³.

La date du document est capitale pour notre questionnement. Elle repose sur la présence à Philippes de deux membres importants de l'armée macédonienne, Philotas et Léonnatos (A, l. 7 : Φιλώτων καὶ Λεονν[ᾶ]των]). Le premier était le commandant des Compagnons, c'est-à-dire de la cavalerie²²⁴. Le second était un sômatophylaque, c'est-à-dire l'un des sept gardes du corps du monarque²²⁵. Or, comme Philotas fut exécuté en 330 en raison d'un complot contre le roi²²⁶, la « lettre » est nécessairement antérieure à cette date²²⁷. Toujours selon Vatin, il faudrait exclure toute date contemporaine de l'expédition orientale, puisqu'il paraît impensable qu'Alexandre eût pu confier une telle mission à des officiers grandement impliqués dans sa campagne. Le document daterait

²²³ *Ibid.*, p. 270. Cette courte description de l'inscription provient de la lecture qu'en a faite Vatin. Comme nous le verrons, les éditeurs suivants en firent une lecture différente. Pour en savoir plus sur la ville de Philippes, cf. COLLART, 1937; 1980; PAPAZOGLU, 1982, p. 89-106; BRÉLAZ et TIROLOGOS, 2016, p. 119-189.

²²⁴ Voir DIODORE DE SICILE, XVII, 57, 1; QUINTE-CURCE, IV, 13, 26; ARRIEN, *Anabase*, III, 11, 8. Cf. HECKEL, 2006, p. 216-219. Pour en savoir plus sur l'organisation de l'armée d'Alexandre, cf. HECKEL, 1992; RZEPKA, 2008 p. 39-58. Pour les hypaspistes, cf. MILNS, 1967; 1971.

²²⁵ ARRIEN, *Anabase*, VI, 28,4. Cf. HECKEL, 1978b, p. 224. En 331, le corps des sômatophylaxes était composé de Léonnatos, Héphestion, Lysimaque, Aristonous, Perdicas, Ptolémée et Peithon.

²²⁶ Philotas aurait été au fait d'un complot contre le roi, mais ne l'en aurait pas avisé. Ainsi, il fut jugé coupable d'y avoir participé. Après son exécution, son père, Parménion, fut aussi jugé et exécuté. Cf. GISSEL, 1938; HECKEL, 1977; REAMES, 2018. Sur la mort de Parménion, cf. ROBINSON, 1945; BADIEN, 1960; GOUKOWSKY, 1978, vol. I, p. 27-42. Sur le jugement dans l'armée d'Alexandre, cf. CARNEY, 1996; LOCK, 1977; RZEPKA, 2009.

²²⁷ VATIN, 1984, p. 262. Pour en savoir plus sur Philotas, cf. GISSEL, 1938, p. 215-236; HECKEL, 1977, p. 9-21.

plutôt d'avant 334, donc avant le départ pour l'Asie, quand Philotas et Léonnatos se trouvaient à proximité et étaient disponibles pour se rendre en Thrace²²⁸. Rappelons qu'en 335, Alexandre fit justement campagne contre les Thraces et passa probablement près de Philippes²²⁹, où il put être informé du problème philippien et réfléchir à la gestion de la *chôra* et du cas des Thraces. Sans doute ne put-il mener à bien le dossier puisque, à l'été de la même année, il dut retourner en Grèce centrale pour mater, comme on le sait, une révolte thébaine. Bien qu'en temps de paix il ne fût pas difficile de se rendre de Philippes à Pella, où se trouvait sans doute Alexandre, ce l'était davantage en temps de conflit, comme durant la révolte thébaine de l'été 335. Par conséquent, sans plus de précision, Vatin data l'envoi de l'ambassade philippienne auprès d'Alexandre à la fin de l'été 335, au moment où Philotas et Léonnatos auraient été disponibles pour se rendre à Philippes, après la sanglante conclusion du soulèvement thébain²³⁰.

Certaines de ces premières conclusions ont trouvé quelque écho, dès 1985, lors de la deuxième édition du texte, que l'on doit à Lambros Missitzis. Selon lui, il ne s'agissait pas d'une lettre royale, mais bien du plus ancien « décret » royal d'Alexandre le Grand à avoir été mis au jour²³¹. Dans les faits, le roi aurait répondu à l'ambassade philippienne par un décret royal que les Philippiens auraient recopié sur la pierre, non pas sous forme de retranscription *verbatim*, mais de résumé²³².

D'autre part, selon la lecture de Missitzis, il y aurait eu deux ambassades. La première aurait été envoyée par la cité de Philippes et la seconde, composée de Philotas et de Léonnatos, aurait été dépêchée par Alexandre²³³. Missitzis s'accordait avec Vatin quant à l'identité des deux personnages. Pour ce qui est de la date des événements, il suivit aussi pour l'essentiel son prédécesseur : l'ambassade macédonienne aurait été déléguée entre le couronnement d'Alexandre, en 336, et la mort de Philotas, en 330. Comme rien n'indique que Philotas et Léonnatos auraient pu être envoyés en Macédoine durant la campagne d'Asie, il lui paraissait clair que la délégation

²²⁸ VATIN, 1984, p. 262.

²²⁹ Cf. GRAINGER, 2007, p. 68-69.

²³⁰ VATIN, 1984, p. 262.

²³¹ MISSITZIS, 1985, p. 3.

²³² *Ibid.*, 1985, p. 4.

²³³ *Ibid.*, p. 13. Il ne s'étonne pas de les retrouver ensemble, puisque leurs noms paraissent déjà ensemble lors de la capture de Bétis. Toutefois, selon Heckel, il serait surprenant que Philotas et Léonnatos aient participé à l'arrestation de Bétis, car cet épisode, peu fiable, est souvent perçu comme de la fiction. Cf. PERRIN, 1895; TARN, 1948 b, p. 265-270; HECKEL, 1978a, p. 92-93.

avait dû se produire avant l'expédition en Asie, donc avant 334²³⁴. En s'appuyant sur un passage de Diodore de Sicile (XVI, 94,4), Missitzis avança que Léonnatos était déjà sômatophylaque lors de l'assassinat de Philippe II en 336, ce qui n'était toutefois pas le cas, comme nous le verrons²³⁵. Puisqu'aucune autre information ne transparaît sur Léonnatos avant la bataille d'Issos (Arrien, *Anabase*, II, 12,5), Missitzis pensait que l'inscription était la seule source sur le personnage pour la période de 336 à 333. Nous en savons davantage sur Philotas, qui, en 335, participa à la campagne contre les Triballes (Arrien, *Anabase*, I, 2,5), puis contre les Illyriens (Arrien, *Anabase*, I, 5,9-11). Le prochain lien à son sujet concerne la traversée vers l'Asie, en 334 (Diodore de Sicile, XVII, 17,4). Comme les deux campagnes majeures d'Alexandre hors de la Macédoine, d'abord contre les Triballes et les Illyriens, et ensuite contre l'Asie, partirent d'Amphipolis, Missitzis était d'avis qu'il aurait été pratique de dépêcher les ambassadeurs à Philippe à partir de cette ville²³⁶. Quoi qu'il en soit, deux dates furent attribuées aux deux ambassades : la première avant la campagne contre les Triballes, c'est-à-dire en 335, et la seconde avant le départ pour l'Asie, en 334, quand Philotas était disponible pour une telle mission²³⁷. La première avait pour objectif d'observer et de rendre compte d'un problème concernant l'exploitation du bois du mont Dysôron. De retour à Amphipolis²³⁸, la deuxième ambassade, celle de Philippe, aurait été formée pour régler un conflit concernant les terres de la ville.

Les hypothèses émises tant par Vatin que par Missitzis ont fait couler beaucoup d'encre, notamment chez d'influents historiens, en l'occurrence Ernst Badian et Nicholas G.L. Hammond. Dans un échange de six articles publiés entre 1988 et 1994, tous deux se livrèrent à une savante discussion, souvent discordante.

Dans un premier article publié en 1988, Hammond reconnut que les deux Macédoniens étaient bel et bien les Philotas et Léonnatos de l'entourage d'Alexandre, envoyés à Philippe pour définir une frontière²³⁹. La délégation aurait eu lieu en 334, alors que le roi connaissait déjà les problèmes de

²³⁴ MISSITZIS, 1985, p. 8-9.

²³⁵ *Ibid.*, p. 9. Nous reviendrons sur ce point particulièrement important plus loin dans le chapitre.

²³⁶ *Ibid.* Amphipolis et Philippe se trouvent à une soixantaine de kilomètres l'une de l'autre.

²³⁷ *Ibid.* Sur les missions contre les Triballes, cf. XYDOPOULOS, 2010.

²³⁸ D'où l'ambassade aurait été dépêchée selon Missitzis.

²³⁹ HAMMOND, 1988.

la cité depuis 335²⁴⁰. Comme Missitzis, Hammond pensait qu'il y aurait eu deux ambassades, l'une composée de Philotas et de Léonnatos, et la seconde, des Philippiens²⁴¹. Le reste de son article traitait surtout du problème du territoire de la ville ainsi que de l'utilisation et de la restitution du titre *basileus*²⁴² pour désigner Alexandre (Arrien, *Anabase*, Prologue, 2). Il est d'ailleurs intéressant de noter que, selon l'historien, les terres macédoniennes étaient gagnées « par conquête », ce qu'il définit comme « spear-won land ». Il est alors plus aisé de comprendre pourquoi Alexandre se nomma roi de l'Asie quand il jeta sa lance sur les rives du continent en 334²⁴³.

En 1989, Badian crut bon de répondre à ce premier article²⁴⁴. Après avoir commenté la restitution du titre *basileus*, avec laquelle il était en désaccord²⁴⁵, l'historien avança brièvement une hypothèse, importante pour notre problématique, selon laquelle l'ambassade macédonienne aurait plutôt été envoyée de la Perse, autrement dit alors même qu'Alexandre se trouvait en Orient :

Perhaps the few letters left in the first line are relevant. Although there are no doubt other possibilities, they would certainly lend themselves to a reconstruction into some form of the word "Persis". (So far, no alternative has been suggested.) The letters could not be made to refer to Persian men. But the land of Persis, as distinct from its armies, could not easily be relevant to any document of the first two years of Alexander, when a march as far as Persepolis, even if it was dimly envisaged, would hardly be officially proclaimed²⁴⁶.

L'idée avait déjà été avancée par Hatzopoulos quelques années auparavant, comme nous le verrons, mais Badian n'en avait pas eu connaissance²⁴⁷. Ses conséquences sur les intentions d'Alexandre restaient toutefois à établir. Tel n'était pas le dessein de Badian, qui cherchait surtout à démontrer que l'inscription n'était pas assez complète pour en faire une restauration fiable.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 383.

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² Sur l'utilisation du mot *basileus*, cf. AYMARD, 1967; KHOLOD, 2019.

²⁴³ HAMMOND, 1988, p. 389. Se reporter également à la source ancienne qui en témoigne.

²⁴⁴ BADIAN, 1989.

²⁴⁵ Pour en savoir plus sur l'utilisation de ce mot, cf. BADIAN, 1989; HAMMOND, 1990; BADIAN, 1993; HAMMOND, 1994; BADIAN, 1994a.

²⁴⁶ BADIAN, 1989, p. 68. Comme nous le verrons, nous ne pensons pas que l'inscription fut gravée pendant les deux premières années du règne d'Alexandre, car il aurait été alors pertinent de mentionner la Perse.

²⁴⁷ HATZOPOULOS, *Bull. épig.*, 100, 1987, p. 436-439.

Hammond répliqua rapidement, changeant d'ailleurs son discours. Cette fois, il modifiait l'identité des deux ambassadeurs. Il se serait agi d'un autre Philotas, celui mentionné par Arrien (*Anabase*, I, 2,1)²⁴⁸, et non pas de Léonnatos, mais bien d'un certain Lysanias²⁴⁹, qui aurait été son partenaire et sur lequel il n'existe que très peu d'information. Ce Philotas, envoyé avec le butin des Thraces à Amphipolis, devait s'arrêter à Philippes pour transmettre les décisions d'Alexandre. Philotas n'aurait donc pas parcouru le chemin avec Léonnatos, mais l'aurait plutôt rejoint à Philippes, où ce dernier aurait été stationné pour examiner la question de la séparation des terres de la ville. Ce serait uniquement cet autre Philotas qui aurait transporté les instructions du roi²⁵⁰.

La suite des démêlés scientifiques entre Hammond et Badian n'est pas d'intérêt dans ces pages, car les deux historiens ne réalisent aucune véritable avancée scientifique²⁵¹. Il n'en demeure pas moins que Badian, on l'a vu, a soulevé laconiquement une hypothèse contestant largement la chronologie retenue jusqu'à présent, laquelle pourrait éclairer les prétentions d'Alexandre avant son départ pour l'Orient. Ce sera le cheval de bataille de Miltiade B. Hatzopoulos.

Persuadé que les intentions du roi macédonien se limitaient à venger la destruction des monuments de l'Acropole puis à rentrer en Macédoine, Hatzopoulos consacra, en 1997, un long article à l'inscription de Philippes qui, selon lui, allait en ce sens. S'appuyant sur les passages de Plutarque et d'Arrien déjà commentés ci-dessus, il écrivait :

Deux détails conservés respectivement par Plutarque et Arrien nous renseignent sur la façon dont la destruction du siège du pouvoir achéménide avait été perdue par les Macédoniens, voire sur les intentions d'Alexandre lui-même à cette époque. Le premier rapporte que les Macédoniens, apprenant la mise à feu du palais par Alexandre et ses compagnons, "accoururent tout joyeux avec des torches, car ils pensaient que, si le roi voulait brûler et détruire le palais, c'était le signe qu'il songeait à retourner dans son pays, et non pas à rester chez les barbares". Quant au second, il relate un échange entre

²⁴⁸ Ce changement vient du fait que Philotas, fils de Parménion, ne détenait alors pas le même rang que Léonnatos. Nous reviendrons sur la question des rangs plus loin dans le chapitre.

²⁴⁹ La seule mention de ce Lysanias sous le règne d'Alexandre se trouve chez Arrien (*Anabase*, I, 1,2). Toutefois, selon Heckel, Lysanias ne serait pas allé en Asie. Ainsi, le Philotas qui l'aurait accompagné ne pourrait être le fils de Parménion (HECKEL, 2006, p. 153.).

²⁵⁰ HAMMOND, 1990, p. 173. Comme il est indiqué dans la note précédente, cette théorie est non fondée, car il ne s'agit pas du bon Philotas.

²⁵¹ Pour juger par vous-même, cf. BADIAN, 1993, p. 131-139; HAMMOND, 1994, p. 385-387; BADIAN, 1994a, p. 388-390.

Alexandre et Parménion, où le roi défendait sa décision de punir les Perses par la destruction du palais de leurs rois pour les torts qu'ils avaient causés aux Grecs, et son général soulignait que cet acte ne pouvait que signifier qu'Alexandre n'était pas décidé à conserver "l'empire de l'Asie" (τῆς Ἀσίας τὴν ἀρχήν), mais ne faisait que vaincre et passer. Se peut-il que telle fût véritablement l'intention d'Alexandre et qu'il envisageât, ne fût-ce qu'un instant, une fois les Perses vaincus, le siège de leur pouvoir détruit et les Grecs vengés, de retourner en Europe ? Cela semble incroyable, mais c'est probablement vrai. La preuve nous est venue d'un coin du monde tout à fait inattendu, de Philippes en Thrace, à des milliers de kilomètres de la Perse²⁵².

Voyons ce qu'il en est. Fait intéressant, Hatzopoulos ne manqua d'abord pas de critiquer la méthodologie utilisée par les modernes sur cette question :

Alexandre a si bien réussi la création de son propre mythe, que le plus souvent l'historien, éperdu d'admiration, ne se pose même pas la question de savoir quels étaient ses véritables intentions, ses plans, au moment où il s'embarquait pour son aventure asiatique²⁵³.

Pour développer son hypothèse des prétentions limitées d'Alexandre à la lumière du texte de Philippes, l'historien proposa une lecture et une reconstitution complètement différentes de celles des éditeurs et commentateurs précédents. Précisons dès à présent qu'elle nous paraît plus judicieuse et appropriée. Il est d'abord évident que si Alexandre et ses troupes avaient eu l'intention de conquérir tout l'Orient perse, la poursuite de la guerre après la mort de Darius et le fait que le jeune roi se substitua aux princes achéménides n'auraient pas dû susciter de révoltes ou de surprises dans ses troupes²⁵⁴. Or, comme nous l'avons vu, tel ne fut pas le cas.

Hatzopoulos était plutôt d'avis qu'Alexandre partageait les mêmes objectifs que ceux qui avaient été confiés à son père, soit la « revanche pour les crimes et les sacrilèges perpétrés contre la Macédoine et le reste de la Grèce par les ancêtres de Darius lors de guerres médiques²⁵⁵. » Il est dès lors assez simple de comprendre pourquoi l'armée macédonienne pensait prendre le chemin du retour quand le roi démobilisa les forces alliées et distribua leur solde aux cavaliers²⁵⁶. Le renvoi

²⁵² HATZOPOULOS, 1997, p. 45.

²⁵³ *Ibid.*, p. 41.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 42.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 43. Pour en savoir plus, se reporter au premier chapitre.

²⁵⁶ Cf. Diodore de Sicile, XVII, 74,3; Plutarque, *Alexandre*, 42,5; Arrien, *Anabase*, III, 19,5.

des armées grecques ne signifiait pas moins que la fin de l'expédition de vengeance, une fois ces objectifs atteints²⁵⁷. La poursuite de Darius n'aurait constitué qu'un point d'orgue à la mission, qui se serait terminée quelques mois auparavant avec la destruction de Persépolis²⁵⁸.

Il est vrai, selon nous, que les passages de Plutarque et d'Arrien dont il est question plus haut représentent des indices forts, sinon des preuves dont il est difficile de faire abstraction, selon lesquels Alexandre entretenait le désir de retourner en Macédoine une fois la guerre de vengeance terminée.

Avant d'examiner l'argument clef d'Hatzopoulos, il nous faut revenir à l'interprétation de l'inscription de Philippi dans son ensemble. Il semble bien s'agir d'une lettre à l'intention de la cité de Philippi remise au roi par les ambassadeurs. Transmise sous forme d'aide-mémoire, elle décrivait les décisions d'Alexandre le Grand à l'égard de quatre questions. La première portait sur la culture des terres en friche. Le roi autorisa les Philippiens à cultiver les terres domaniales en friche sous réserve que la cité verse un tribut²⁵⁹. Ensuite, elle traitait de l'occupation illégale des terres par les Thraces. Alexandre désigna les ambassadeurs Philotas et Léonnatos pour vérifier la charte afin de savoir si les Thraces se trouvaient sur le territoire avant ou après sa cession aux Philippiens. Les Thraces qui étaient arrivés après seraient chassés des terres concernées²⁶⁰. Suivaient les « questions litigieuses concernant le territoire civique de la cité de Philippi »²⁶¹. Les décisions du roi demeurent inconnues, de même que tout ce qui a trait au quatrième sujet qui dut être abordé dans la lettre, car l'inscription est incomplète. Quoi qu'il en soit, parmi les décisions rendues, personne n'avait le droit de vendre le bois du mont Dysôron jusqu'au retour de l'ambassade²⁶².

Cette interprétation soulève deux questions. D'abord, pourquoi des décisions provisoires furent-elles gravées ? Par ailleurs, comment expliquer que les décisions de bornage de Philotas et de

²⁵⁷ HATZOPOULOS, 1997, p. 44.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 44-45. Sur Persépolis et les fouilles qui y ont été menées, cf. WILBER, 1969; TILIA, 1977; HAMMOND, 1992; BLOEDOW et LOUBE, 1997; MOUSAVI, 2012.

²⁵⁹ HATZOPOULOS, 1997, p. 45.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 45-46.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 46.

²⁶² *Ibid.* Or, comme nous le verrons, l'ambassade ne se rendit jamais à Philippi.

Léonnatos ne l'aient pas été ? Il est difficile de répondre à la première question. Pour la seconde, Hatzopoulos était d'avis que le bornage n'avait jamais été exécuté²⁶³. Une telle assertion sape, on le voit, la chronologie proposée par Vatin, Missitzis et Hammond, fondée sur la présence des ambassadeurs en Europe et sur leur véritable disponibilité²⁶⁴. En présumant plutôt que l'ambassade des Philippiens fut dépêchée auprès d'Alexandre pendant qu'il se trouvait en Asie, alors que le retour des troupes grecques était imminent après l'incendie de Persépolis et la mort de Darius, nous pouvons concevoir pourquoi les ambassadeurs n'attendirent pas de rentrer pour informer leurs compatriotes des résultats de leur mission, mais profitèrent plutôt d'échanges de courriers. Une telle interprétation sous-tend également la libération tout aussi imminente de Philotas et de Léonnatos après une campagne dès lors victorieuse²⁶⁵.

C'est ici qu'intervient l'argument clef d'Hatzopoulos. À la toute première ligne de la colonne A, on peut lire les quatre lettres ΠΣΙΑ, que Vatin et Missitzis interprétèrent comme une partie du nom d'un ambassadeur²⁶⁶. Cette hypothèse ne tient pas, car aucun anthroponyme grec ne présente cette séquence inhabituelle de lettres²⁶⁷. Il s'agirait davantage d'y voir une forme dérivée du mot Περσίς-ἴδος, c'est-à-dire « Perse », déjà observé sur quelques autres inscriptions²⁶⁸. Voici le texte, tel qu'Hatzopoulos le reconstitua, suivi de sa traduction :

Col. I.1

[Ως ἐπέστειλαν οἱ πρεσβευταὶ ἐκ Πε]ρσίδ[ος]
 [οἱ ὑπὲρ Φιλίππων καὶ τ]ῆς [γῆς π]ρεσβεύσαν-
 [τες ὡς βασιλέα Ἀλέ]ξα[νδ]ρον καὶ Ἀλέξανδρος
 [περὶ αὐτῶν ἔκρινε]ν· τὴν ἀργὸν ἐργάζεσθαι Φιλίπ-
 5 [πους ἢ αὐτοῦ ἐστ]ιν χώρα, καὶ προστελοῦσ[ι φό]-
 [ρον εἶναι αὐτοῖς τ]ῆν ἀργόν· ὀρίσαι δὲ τὴν [ἀρ]-

²⁶³ *Ibid.*, p. 47.

²⁶⁴ *Ibid.* Comme nous l'avons vu, tous présumant que Philotas et Léonnatos se rendirent à Philippe, mais aucun n'envisage la possibilité qu'ils n'aient pas été disponibles au moment de la gravure de l'inscription.

²⁶⁵ *Ibid.*, p. 48.

²⁶⁶ VATIN, 1984, p. 261; MISSITZIS, 1985, p. 6; HAMMOND, 1990, p. 169-170.

²⁶⁷ Malgré les propositions émises par BADIAN 1993, p. 131.

²⁶⁸ HATZOPOULOS, 1997, p. 48. Cf. *IG* II² 1611 ; *IG* II² 11568 ; *SEG* 13, 204.

[γὸν χώραν αὐτοῖς] Φιλώταν καὶ Λεονν[ᾶτον· ὅσοι]
 [δὲ Θραικῶν ἐπεισβε]βήκασιν τῆς χώ[ρας τῆς ἀρ]-
 [χαίας ἦν τοῖς Φιλίπ]ποις ἔδωκεν Φί[λιππος, Φιλώ]-
 10 [ταν καὶ Λεοννᾶτον] ἐπισκέψα[σθαι εἰ πρότε]-
 [ρον ἐπεισβεβήκ]ασιν τοῦ [διαγράμματος τοῦ Φιλίπ]-
 [που ἢ ὕστερον ἐ]πεισβεβήκ[ασιν· εἰ δὲ ὕστερον ἐκ]-
 [χωρεῖν αὐτούς]· ἐξελεῖν δ[ὲ Φιλώταν καὶ Λεοννᾶ]-
 [τον ἐκ τῆς ἀργοῦ] πλέθρα δισχ[ίλια ...c.12-15....]
 15 [...c.8... τῆς] Δάτου χώρα[ςc.16-19.....]

vacat

Col. II.1

[.....c.15..... πρ]οσλαβε[ῖν] ἀπὸ [ταύτης]
 μ[ετρήσαντας δύο στ]αδίους· τὴν μὲν ἄ[λλην]
 ν[έμεσθαι Φιλίππου]ς, ὅσα δὲ τοῖς Θραιξί[ν] [πα]-
 [ρὰ τοῦ Φιλίππου δέδο]ται καρπίζεσθαι τοὺς Θρ[ά]-
 5 [κας καθάπερ καὶ Ἀλέξαν]δρος περὶ αὐτῶν δια-
 [τέθηκεν· Φιλίππου]ς δὲ ἔχειν τὴν χώραν τὴν
 [...c.14..... ὡ]ς οἱ λόφοι ἐκατέρωθεν ἔχου-
 [σιν ..c.7.. ὅσ]η [δ' ἔστι πε]ρὶ Σειραϊκὴν γῆν καὶ
 Δαίνηρον νέμεσ[θαι Φι]λίππους καθάπερ ἔδω-
 10 κε Φίλιππος, τὴν δὲ [ὔλ]ην τὴν ἐν Δυ[σώρ]ωι μη-
 θένα πωλεῖν τέω[ς] ἢ πρεσβεία πα[ρὰ τοῦ Ἀλε]-
 ξάνδρου ἐπανέλθῃ, τὰ δὲ ἔλη εἶ[ναι τῶν]
 Φιλίππων ἕως γεφύρας. *vacat*

Ainsi ont communiqué par lettre depuis la Perse les ambassadeurs envoyés auprès du roi Alexandre au sujet de Philippes et de son territoire et ainsi Alexandre a décidé : que les Philippiens cultivent les terres en friche qui lui appartiennent et qu'ils les possèdent, à condition de verser un tribut ; que les terres en friche soient délimitées pour eux par Philotas et Léonnatos ; quant aux Thraces qui ont occupé le territoire originel que Philippe avait donné à Philippes, que Philotas et Léonnatos examinent s'ils l'ont

occupé avant ou après le *diagramma* de Philippe ; si après, qu'il [sic] s'en retirent ; que Philotas et Léonnatos réservent deux mille plèthres des terres en friche... du territoire Datos...

... qu'ils ajoutent de ce (territoire) en mesurant deux stades ; que les Philippiens aient l'usage du reste ; quant à ce qui a été donné aux Thraces par Philippe, que les Thraces en aient la jouissance, ainsi qu'Alexandre en a statué ; que les Philippiens possèdent les terres..., ainsi qu'elles sont délimitées de chaque côté par les collines... ; quant aux terres situées près du territoire de Serrès Set près de Dainéros, que les Philippiens en aient l'usage, ainsi que l'avait concédé Philippe ; que nul ne vende le bois de Dysoron, jusqu'à ce que l'ambassade revienne de chez Alexandre ; que les marécages appartiennent aux Philippiens jusqu'au Pont²⁶⁹.

Les ambassadeurs auraient donc rejoint Alexandre alors qu'il se trouvait en Perse, entre janvier et mai 330. Comme Darius était vaincu, Persépolis incendiée et les temples grecs vengés, la mission première du roi macédonien, la guerre de vengeance, était terminée. Les troupes panhelléniques rentrèrent en Grèce et les troupes macédoniennes pensaient faire de même quelque temps après²⁷⁰. Si tel avait été le cas, Philotas et Léonnatos auraient eu tout le temps dont ils avaient besoin pour prendre les décisions nécessaires au sujet du territoire de Philippes. Quant à l'ambassade des Philippiens, elle serait restée avec le roi, afin de sécuriser ses déplacements²⁷¹.

Or, comme nous le savons, Alexandre décida plutôt de poursuivre Darius, car il avait reçu de l'information au sujet des préparatifs militaires du roi perse. La fuite de ce même roi poussa Alexandre et ses Compagnons à sa poursuite et donc à délaisser l'idée d'un retour en Macédoine²⁷². En raison de l'exécution de Philotas en 330²⁷³ et de la mort du roi en 323, Philippes ne reçut finalement jamais la visite des dignitaires macédoniens. C'est pourquoi les Philippiens gravèrent les décisions provisoires que leurs ambassadeurs leur avaient envoyées par courrier venu de la Perse²⁷⁴.

²⁶⁹ HATZOPOULOS, 1997, p. 50.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 50.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 51.

²⁷² *Ibid.* Selon Hatzopoulos, ce serait la fuite de Darius et non un désir de conquête qui aurait fait en sorte qu'Alexandre continua la guerre.

²⁷³ Cf. GISSEL, 1938, 215-236; HECKEL, 1977, p. 9-21.

²⁷⁴ HATZOPOULOS, 1997, p. 51.

Il n'y a donc pas de doute que si Alexandre avait souhaité envoyer deux de ses plus importants généraux vers l'est, il aurait dû prévoir lui-même d'emprunter cette route, sans quoi il ne s'en serait jamais séparé. Tout porte à penser que la décision de poursuivre la guerre — et par le fait même les conquêtes — fut prise entre janvier et juillet 330, c'est-à-dire entre l'incendie de Persépolis et la mutinerie à Hécatompylos²⁷⁵, mais nous ne disposons pas d'assez d'indices pour l'établir avec certitude. Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'envoi des trésors à Ecbatane pourrait indiquer que le roi souhaitait effectivement rentrer en Macédoine, la ville se situant plus près de la Grèce que de Persépolis²⁷⁶.

La démonstration d'Hatzopoulos nous paraît d'ailleurs renforcée par un élément capital qui a plus ou moins retenu l'attention et qui a même échappé à l'historien grec. Depuis la publication de l'inscription par Vatin en 1984, tous les commentateurs se sont en effet entendus pour voir dans les Philotas et Léonnatos du texte philippien les deux généraux d'Alexandre. L'explication paraît simple : comme Léonnatos était « déjà » sômatophylaque en 336, pour que son compagnon soit de rang égal, il devait s'agir de Philotas, fils de Parménion, qui était à la tête des Compagnons²⁷⁷. C'est selon ce principe que Vatin, Missitzis et Hammond datèrent l'inscription.

Or, Missitzis se rapportait à Diodore de Sicile pour affirmer que Léonnatos était sômatophylaque dès 336 (Diodore de Sicile, XVI, 94,4)²⁷⁸. Mais, nous savons qu'il ne fut nommé sômatophylaque qu'en 331, au moment où Alexandre s'apprêtait à quitter l'Égypte et à y procéder à la nomination de généraux qu'il laisserait sur place (Arrien, III, 5, 5) :

... comme garde du corps, pour remplacer Arrhibas, mort de maladie, Léonnatos, fils d'Antéas²⁷⁹.

... σωματοφύλακα δὲ ἀντὶ Ἀρρύβα [τὸν] Λεοννάτον τὸν Ὀνάσου ἔταξεν· Ἀρρύβας γὰρ νόσῳ ἀπέθανεν.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 51.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 52.

²⁷⁷ VATIN, 1984, p. 262; MISSITZIS, 1985, p. 8; HATZOPOULOS, 1987, p. 438; HAMMOND, 1988, p. 383; 1990, p. 172.

²⁷⁸ MISSITZIS, 1985, p. 9.

²⁷⁹ HECKEL, 1978b, p. 225. On en sait peu sur Arrhybas; voir HECKEL, 2006, p. 56.

Certes, Diodore (XVI, 94, 4) présente bel et bien Léonnatos comme sômatophylaque de Philippe, mais il s'agit vraisemblablement, comme on le pense communément, d'un fourvoiement : si Léonnatos avait été garde du corps en 336, il aurait été *de facto* celui d'Alexandre dès 334 ; en outre Diodore (*ibid.*) désigne également Attale de cette façon, alors qu'il n'occupa jamais ces fonctions²⁸⁰. Dans les faits, il est plus probable que Diodore parla des hypaspistes²⁸¹ et non des sômatophylaxes²⁸².

Ainsi, l'argument chronologique de Vatin, de Missitzis et d'Hammond selon lequel Philotas dut occuper le même rang que Léonnatos s'effondre, car ce dernier n'était pas encore sômatophylaque en 335-334. Selon le même principe, comme Philotas était déjà chef des Compagnons au début de l'expédition en Asie en 334²⁸³, il fallut attendre que Léonnatos atteignît un rang égal pour le voir siéger au côté de Philotas. Bref, leur voyage à Philippes dut se dérouler entre 331 et 330, puisque c'est à ce moment seulement qu'ils partagèrent enfin un rang similaire dans l'armée macédonienne. C'est dire qu'Alexandre se trouvait alors en Perse et, si l'inscription de Philippes date bel et bien de 330, comme nous le pensons avec Hatzopoulos, il venait d'incendier Persépolis, marquant ce qui devait être la fin de la guerre de vengeance et le début du retour en Macédoine. Aux vues de l'ensemble des sources conservées, cela nous paraît plus que probant.

Curieusement, le point de vue d'Hatzopoulos, que nous partageons donc, n'a pas suscité beaucoup de réactions chez ses confrères. À notre connaissance, seul Pierre Briant y fait allusion. Sans commenter longuement l'inscription de Philippes, l'historien se contenta d'émettre, en 1996, quelques réserves, précisant d'abord qu'il avait des doutes quant à la lecture et l'interprétation d'Hatzopoulos et qu'il préférerait attendre « la publication d'une argumentation plus détaillée²⁸⁴ ». Il ne revint sur la question que 15 années plus tard, en 2011, somme toute brièvement. Cette fois l'inscription lui parut trop ambiguë et incertaine pour en faire une interprétation assurée. Elle ne

²⁸⁰ HECKEL, 1978a, p. 89.

²⁸¹ Sur les hypaspistes, cf. MILNS, 1967; 1971; ANSON, 1981, p. 117-120.

²⁸² HECKEL, 1978a, p. 89.

²⁸³ DIODORE DE SICILE, XVII, 17, 4 : [...] Ἰππεῖς δ' ὑπῆρχον Μακεδόνες μὲν χίλιοι καὶ ὀκτακόσιοι, Φιλώτου τοῦ Παρμενίωνος ἡγουμένου [...]; Quinte-Curce, VI, 9, 20-21 : [...] *Hos, si mihi creditis, Philotas in me acuit, si ipsi, admisit. Quo me conferam, milites ? cui caput meum credam? Equitatus, optimae exercitus parti, principibus nobilissimae iuventutis, unum praefeci; salutem, spem, uictoriam meam fidei eius tutelaeque commisi.*

²⁸⁴ BRIANT, 1996, p. 1074.

ferait que démontrer, au sujet de la vision de l'expédition, un différend entre Alexandre et ses proches d'une part, et les soldats d'autre part²⁸⁵. Enfin, dans une autre publication parue l'année suivante, il observa une certaine neutralité, en ne se positionnant ni pour ni contre l'interprétation d'Hatzopoulos, en soulignant toutefois l'importance de l'inscription, et surtout des répercussions qu'elle aurait dû avoir sur l'historiographie ainsi que le peu d'intérêt suscité par cette trouvaille dans les cercles érudits²⁸⁶.

Ce « peu d'intérêt », nous semble-t-il, pourrait bien aller de pair avec l'idée trop bien ancrée d'un Alexandre aspirant, dès la Macédoine, à conquérir l'ensemble de l'Empire ennemi, reléguant la mission de vengeance, pourtant omniprésente dans les sources, à un simple prétexte.

Conclusion

Il ressort des pages précédentes que, malgré des sources littéraires somme toute peu nombreuses, l'idée de vengeance, observée chez Diodore, Quinte-Curce, Plutarque, Arrien et Justin, tend à montrer qu'Alexandre s'était bel et bien lancé dans une mission de représailles, confiée par les Grecs, et qu'il aurait pu avoir l'intention de retourner en Macédoine une fois cette vengeance exécutée, comme l'ont d'ailleurs cru maints de ses soldats. Étaient-ce purement ses intentions de départ ? Pourquoi pas ? Encore faut-il distinguer entre ses prétentions d'origine et la poursuite d'une conquête, qui semble avoir germé, toujours selon les sources littéraires, uniquement après la destruction de Persépolis en 330. Poussé par les succès continuels et l'atteinte, sans coup férir, du mandat grec, et devant la menace que représentait encore sans doute Darius ou, plus tard, ses

²⁸⁵ BRIANT, 2011, p. 42.

²⁸⁶ BRIANT, 2012, p. 155 : « But, given the major impact such a historical revision has on the much discussed problem of the burning of Persepolis (see above, chapter V), it is very odd that the inscription is only cited in that context in three of the articles included in the colloquia on Alexander (B13: 82–86), 44 of which two simply refer to it in passing (B14, B15); 45 odd too that the dossier has never been the subject of a full examination in any of the numerous collective volumes published between 1965 and 2009 (table 2). As far as I am aware, neither does it figure in any of the more recent monographs and articles dealing with the Persepolis affair, and it is absent as well from a recent colloquium on the teaching of Alexander's history in American universities (B19 [2007]). And yet this is a document that raises important educational and epistemological issues relevant to the question of “documentary proof,” which is so important in our profession, and to the interaction of literary and epigraphic sources. It is of infinitely greater value to the historian than, for example, yet another account of that elusive phantom figure Cleitarchus ».

assassins, que le roi ait décidé de réorienter, même au grand dam de ses soldats, les objectifs de l'expédition, n'offre aucune véritable surprise.

L'inscription de Philippos pourrait d'ailleurs plaider en ce sens. Si le texte fut bel et bien gravé en 330, au moment où les troupes séjournaient à Persépolis, comme l'avance Hatzopoulos et comme cela nous paraît plus que plausible, l'envoi de deux de ses plus importants généraux en Thrace pour y régler certains contentieux pourrait bien signifier un retour imminent en Macédoine, reporté il va sans dire pour des raisons politiques ou stratégiques, voire conquérantes. Ne pas considérer cette possibilité est ne pas tenir suffisamment compte des sources. Un fait demeure, la vision de William Woodthorpe Tarn²⁸⁷, que nous avons déjà présentée et qui fait autorité, selon laquelle « The primary reason why Alexander invaded Persia was, no doubt, that he never thought of *not* doing it; it was his inheritance » a décidément la vie dure.

²⁸⁷ TARN, 1948a, p. 8.

CONCLUSION

Penchons-nous d'abord sur la poursuite de l'expédition après Persépolis. Une fois la guerre de vengeance complétée, Alexandre et ses troupes, on le sait, continuèrent leur marche vers l'est. Toutefois, le roi devait encore s'occuper de Bessos, l'un des assassins du Grand Roi, qui représentait, selon toute vraisemblance, un danger pour son nouvel empire. Comme ce fut le cas pour Darius, Bessos fut trahi par son entourage et fut conduit auprès d'Alexandre pour être ensuite mené à Ecbatane, où il fut soit crucifié, soit décapité, soit encore écartelé²⁸⁸. Peu importe. Il est intéressant de noter qu'en faisant exécuter l'usurpateur, Alexandre considérait venger la mort de Darius (Arrien, *Anabase*, III, 30,4-5 ; Quinte-Curce, VII, 5,38-39). C'était à nouveau le thème de la vengeance, mais cette fois dans une autre perspective. La décision toutefois s'imbriquait parfaitement avec celles prises depuis peu par Alexandre de porter la couronne ainsi que les vêtements perses²⁸⁹. Si la destruction de Persépolis, suivie plus tard par la mort de Darius, ne signifiait pas déjà la fin de la guerre de vengeance, la mort de Bessos, elle, y mettait fin, sans l'ombre d'un doute.

Fort de ses succès, le roi prit la décision de poursuivre ses conquêtes, le menant de plus en plus loin en Asie. Il se rendit à Tanaïs, à la limite nord de l'Empire perse. Pour les Grecs, il s'agissait de la frontière entre l'Europe et l'Asie. Le roi y installa des troupes afin de protéger ses arrières. Il dut toutefois réprimer des révoltes en Bactriane et en Sogdiane²⁹⁰. Puis, il franchit l'Indus et, une fois en Inde, lui et son armée durent affronter, en 326, Poros (raja indien du royaume de Paurava) et ses troupes, appuyées par des éléphants²⁹¹. À nouveau, les Macédoniens obtinrent la victoire, mais, au grand dam d'Alexandre, ses soldats, fatigués par tant d'épreuves et éloignés de leurs foyers depuis maintenant huit années, souhaitaient retourner une fois pour toutes en Macédoine et s'opposèrent farouchement aux desseins futurs de leur roi (Quinte-Curce, IX, 2,10-11). Cet

²⁸⁸ BOSWORTH, 1993, p. 108.

²⁸⁹ WORTHINGTON, 2004, p. 160.

²⁹⁰ WORTHINGTON, 2004, p. 177. Sur les révoltes en Bactriane et en Sogdiane cf. *ibid.*, p. 179-196.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 243. Pour plus de détails sur la bataille, voir Diodore de Sicile, XVII, 88,1-7; Arrien, *Anabase*, V, 14, 4-18.

évènement, appelé la mutinerie de l'Hyphase²⁹², marqua le début du retour d'Alexandre et de son armée et dès lors la fin de l'avancée vers l'est.

Pendant son retour, le roi démobilisa les soldats blessés et malades et organisa une expédition contre l'Arabie avec le reste de son armée. Il dut à nouveau faire face à une mutinerie, alors qu'on lui reprochait de préférer les troupes étrangères aux troupes macédoniennes (Arrien, *Anabase*, VII, 8,1-3). C'était là le point culminant d'insatisfactions présentes dans l'armée depuis la mort de Darius, que ce soit en raison de l'adoption des coutumes perses, de l'intégration de troupes étrangères dans l'armée ou encore de la lenteur du retour en Macédoine ou de l'opiniâtreté conquérante d'Alexandre. Son décès, en juin 323, allait précipiter les choses et ce fut enfin, du moins pour nombre de soldats, le retour tant attendu dans leurs foyers.

S'agissant des prétentions premières d'Alexandre, à savoir s'il avait déjà prévu, avant même son débarquement sur les côtes de l'Asie Mineure, de conquérir l'ensemble de l'Empire perse, ou de simplement venger la destruction des monuments grecs par les Perses lors des Guerres médiques, la question, on s'en doute, ne peut être résolue en toute certitude. L'insuffisance des sources ou leur imprécision interdit en effet d'en arriver à des conclusions assurées.

Il n'empêche que, pendant longtemps, les auteurs modernes ne remirent pas ou très peu en question l'idée chez Alexandre d'une conquête conçue dès son accession au trône. Les propos de Tarn, selon lequel le roi n'avait tout simplement jamais pensé faire autrement, ont laissé durablement leur marque²⁹³. Certes, Borza, par exemple, acceptait l'idée d'une guerre de vengeance, mais ne pensait pas que le monarque avait établi de moment précis pour l'achèvement de la guerre et excluait de la sorte tout retour imminent après la destruction de Persépolis²⁹⁴. De même, Worthington écartait toute idée de vengeance et attribuait la conquête à des fins personnelles d'Alexandre²⁹⁵.

C'était là, on l'a vu, ne pas tenir compte de certaines positions discordantes. Badian était en effet d'avis qu'Alexandre ne s'était mis en route que pour venger la Grèce, comme semblait en

²⁹² Cf. Worthington. 2014, p. 251-253.

²⁹³ TARN, 1948a, p. 8.

²⁹⁴ BORZA, 1972, p. 235.

²⁹⁵ WORTHINGTON, 2017, p. 46.

témoigner le fait que le roi n'avait pas préétabli de plan pour administrer le territoire qu'il s'apprêtait à attaquer²⁹⁶. Balcer pensait, au contraire, que le Macédonien avait un plan initial pour administrer l'Asie, mais qu'il avait d'abord l'intention spécifique de venger les Grecs et ensuite libérer ceux encore soumis à l'autorité perse²⁹⁷. Un changement d'optique, c'est-à-dire, une conquête pure et simple de l'Asie toute entière, n'aurait en fait eu lieu qu'à Halicarnasse, dès 334.

Il n'y a donc pas consensus. Pourtant l'idée de simple vengeance ne peut être écartée aussi aisément. La notion était loin d'être nouvelle. Ce fut en effet, comme on sait, le cheval de bataille d'Isocrate, et avant lui de Gorgias. Une guerre de représailles, liée à la concorde des Hellènes, permettrait aux Grecs de conserver leur indépendance et leur autonomie, mais aussi de résoudre les problèmes respectifs de chaque cité, tout en tenant tête à l'ennemi commun que représentaient les Perses. Comme les États grecs eux-mêmes étaient incapables d'y parvenir, l'orateur athénien se tourna vers un acteur tiers en la personne de Philippe II. Bref, la Macédoine allait devenir partie prenante d'une telle expédition. Il ne manquait que quelques éléments pour en précipiter la réalisation.

C'est ici qu'intervient la rupture de la paix de Philocrate, qui mena à la soumission de la Grèce par Philippe II. Réunies à Corinthe, les cités donnèrent les pleins pouvoirs au roi macédonien en le nommant *hégémôn* des affaires grecques. Philippe en profita pour présenter son projet de guerre contre la Perse, dont l'objectif officiel était la vengeance de la destruction des temples par les Perses 150 ans plus tôt. Les Grecs deviendraient ses alliés dans l'entreprise. Après l'assassinat de Philippe, l'aventure orientale et son objectif premier échurent à son fils Alexandre.

L'idée d'une expédition punitive, de vengeance donc, est d'ailleurs celle qui ressort le plus des sources anciennes consacrées au périple du jeune roi macédonien. Elles ont peu retenu l'attention, tant, nous semble-t-il, l'idée chez les modernes d'une conquête préconçue allait de soi pour le grand conquérant qu'allait devenir Alexandre. Or, nous avons, sans même les surinterpréter, tenté de mettre en évidence le fait que Diodore de Sicile, Quinte-Curce, Plutarque, Arrien et Justin

²⁹⁶ BADIAN, 1965, p. 166.

²⁹⁷ BALCER, 1978, p. 121.

évoquent, sans grande disparité, le départ d'Alexandre comme une guerre de vengeance et non de conquête.

L'inscription de Philippes écarte-t-elle tout doute en cette matière ? Assurément non. Mais elle n'en soulève pas moins une forte possibilité. Après avoir pris le contre-pied des premiers éditeurs, Hatzopoulos a bien montré, à notre avis, que le texte, mieux daté et mieux interprété, pouvait laisser entendre un retour imminent des troupes macédoniennes au lendemain de Persépolis. Si les quatre lettres, ΠΣΙΑ, désignent bel et bien une forme dérivée de Περσίς-ίδος, il faut dès lors en conclure, avec l'historien, que le départ de Persépolis de Philotas et de Léonnatos pour se rendre à Philippes et y régler certains contentieux signifiait un retour imminent d'Alexandre et de son armée. Au demeurant, l'assertion paraît d'ailleurs confortée, comme nous l'avons relevé, par une datation plus assurée du texte, sans doute vers 330, alors que c'est au plus tôt que les deux envoyés d'Alexandre, en l'occurrence Léonnatos et Philotas, disposaient de rangs similaires, préalables à toute intervention à Philippes.

À la lumière de l'ensemble du dossier, il semble *in fine* que l'on ne peut écarter l'idée initiale, comme le font généralement les historiens modernes, d'un simple projet de vengeance. Les sources littéraires, on le répète, ne vont pas clairement en ce sens et l'inscription de Philippes ouvre certainement le champ des possibilités. Dès lors, peut-on penser qu'Alexandre aurait entrepris l'expédition, avec la bénédiction des Grecs comme il va de soi, avec comme objectif ultime de venger la destruction des monuments grecs, mais qu'en cours de périple, ses plans évoluèrent en fonction de différents facteurs ? Ses victoires incessantes, sa déification²⁹⁸ ainsi que sa rivalité avec Darius purent le pousser à envisager un autre but et remettre en question l'objectif initial de son débarquement en Asie. Le moment précis d'un tel changement, si tel fut bien le cas précisons-le, nous échappe, mais les sources anciennes montrent bien que l'attitude du roi changea après Persépolis, au moment de la poursuite de Darius et du désir d'Alexandre de venger son assassinat et de poursuivre ses assassins. On peut dès lors, prudemment, imaginer le scénario suivant : 1) à la demande insistante des Grecs, départ spécifique pour une guerre punitive devant se s'achever à Persépolis ; 2) une fois la ville détruite et les troupes grecques licenciées, changement de cap et poursuite de Darius, toujours menaçant pour le maintien des acquis ; 3) finalement, assassinat du

²⁹⁸ Cf. ROBINSON, 1943; ANSON, 2022, p. 52.

Grand Roi, désir de vengeance et de conquête, traque des assassins et prolongement de l'expédition.

Bien entendu, tout cela est conjectural et nous n'avons pas la prétention d'avoir résolu en toute certitude la question à l'étude. Il nous a toutefois semblé que l'historiographie a trop tendance à écarter la possibilité d'une expédition, au départ, de représailles, comme si la grandeur du personnage allait en souffrir et comme si tel ne pouvait être l'objectif si terre à terre d'un si grand conquérant. Il paraît donc important de revenir aux sources, d'interroger davantage l'inscription de Philippes et de proposer un portrait sans doute plus nuancé du roi et de ses conquêtes. À cet effet et à la lumière des présentes conclusions, ne serait-il pas pertinent d'examiner davantage en quoi les lendemains de Persépolis, peut-être, poussèrent celui qui allait devenir le nouveau Grand Roi à poursuivre sur sa lancée et à reporter son retour et celui de ses troupes en terre macédonienne ? La destruction de Persépolis marque en tout cas un point charnière, quoi qu'on en dise, dans l'expédition.

Annexe A

Restitution de l'inscription de Philippes. Cf. Cl. Vatin, « Lettre adressée à la cité de Philippes par les ambassadeurs auprès d'Alexandre », ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΟΥ Η' ΔΙΕΘΝΟΥΣ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΑΤΙΝΙΚΗΣ ΕΠΙΓΡΑΦΙΚΗΣ 3-9 ΟΚΤΩΒΡΙΟΥ 1982, ΑΘΗΝΑ, 1984, vol. A, p. 272.

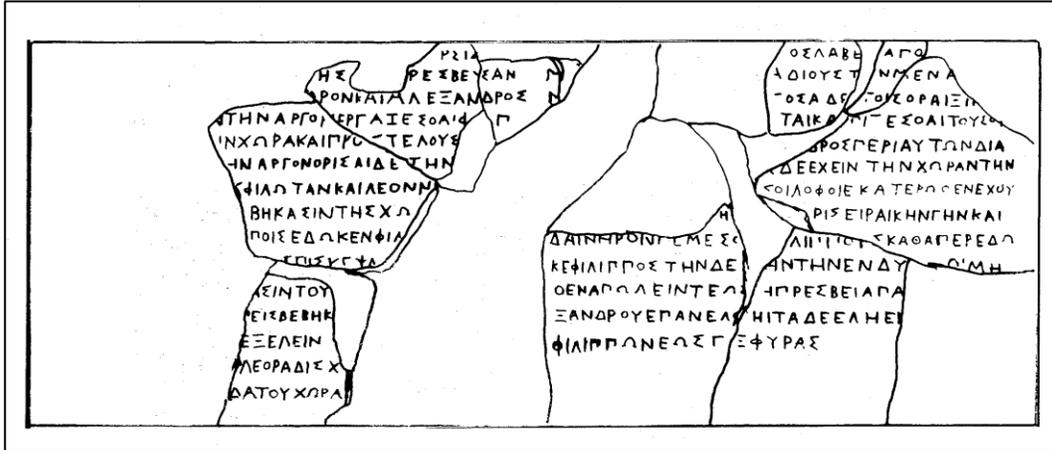


Fig. 3. Partie droite de l'orthostate, colonne B (à compléter au centre avec le fragment isolé).

Annexe B

Photo de la partie gauche de l'inscription de Philippes. Photo de la partie droite de l'inscription de Philippes. Cf. Cl. Vatin, « Lettre adressée à la cité de Philippes par les ambassadeurs auprès d'Alexandre », *ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΟΥ Η' ΔΙΕΘΝΟΥΣ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΑΤΙΝΙΚΗΣ ΕΠΙΓΡΑΦΙΚΗΣ 3-9 ΟΚΤΩΒΡΙΟΥ 1982*, ΑΘΗΝΑ, 1984, vol. A, p. 271.

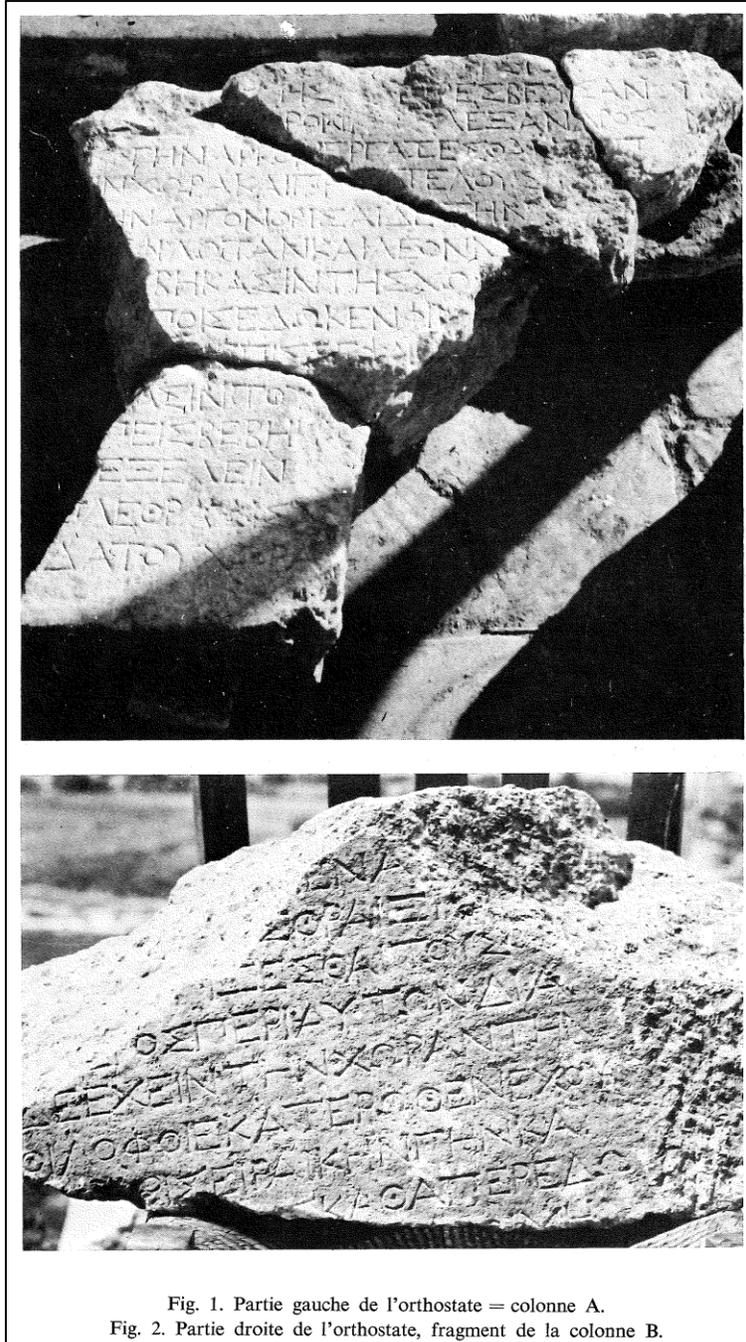


Photo de la partie droite de l'inscription de Philippes. Cette partie est complétée par la seconde photo de la page précédente. Cf. Cl. Vatin, « Lettre adressée à la cité de Philippes par les ambassadeurs auprès d'Alexandre », *ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΟΥ Η' ΔΙΕΘΝΟΥΣ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΑΤΙΝΙΚΗΣ ΕΠΙΓΡΑΦΙΚΗΣ 3-9 ΟΚΤΩΒΡΙΟΥ 1982*, ΑΘΗΝΑ, 1984, vol. A, p. 272. Il est à noter que l'image se trouvant dans la publication de Vatin était présentée à l'envers, nous l'avons donc retourné horizontalement.



BIBLIOGRAPHIE

Sources

- ARRIAN, *Anabasis of Alexander, Books 1-4*, texte établi et traduit par P. A. BRUNT, Cambridge, Mass, 1976, LXXXVI+574 p.
- ARRIEN, *Anabase*, dans *Histoire d'Alexandre. L'anabase d'Alexandre le Grand*, traduit du grec par P. Savinel, Paris, 1984.
- CICÉRON, Marcus Tullius, *La république. T. 2: Livres II - VI*, texte établi et traduit par Esth. BRÉGUET, Paris, 2002, 326 p.
- DÉMOSTHÈNE, *Harangues I*, texte établi et traduit par M. CROISSET, Paris, 1955, XLVIII + 228 p.
- DÉMOSTHÈNE, *Harangues II*, texte établi et traduit par M. CROISSET, Paris, 1955, 183 p.
- DÉMOSTHÈNE, *Sur la couronne*, texte établi et traduit par G. MATHIEU, 2000, XVII+224 p.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique, fragments*, texte établi et traduit par P. GOUKOWSKY, Paris, Belles lettres, 2006, 384 p.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile. Tome 3/traduction nouvelle, avec une préface, des notes et un index par M. Ferd. Hoefler*, texte établi et traduit par F. HOEFER, Paris, Charpentier, 1846, 369 p.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque Historique: Tome XI Livre XVI*, texte établi par D. GAILLARD-GOUKOWSKY, texte traduit par P. GOUKOWSKY, Paris, 2019, CCXL+576 p.
- DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque Historique : Tome XII Livre XVII*, texte établi et traduit par P. GOUKOWSKY, Paris, 2019, 277 p.
- DIODORUS SICULUS, *Diodorus of Sicily: In Twelve Volumes. 8: The library of history, books XVI.66 - XVII*, texte établi et traduit par C. B. WELLES, Cambridge, 1963, 484 p.
- ESCHYLE, *Tragédies. Tome I : Les Suppliantes - Les Perses - Les Sept contre Thèbes - Prométhée enchaîné*, texte établi et traduit par P. MAZON, Paris, 2010, L+354 p.
- HÉRODOTE, *Histoires. Tome VII, Livre VII : Polymnie*, texte établi et traduit par Ph.- E. LEGRAND, Paris, 2003, 384 p.
- ISOCRATE, *Discours 3: Sur la paix, Aréopagitique, sur l'échange*, texte établi et traduit par G. MATHIEU, Paris, 1960, 321 p.
- ISOCRATE, *Discours 2: Panégyrique, Plataïque, À Nicoclès, Nicoclès, Evagoras, Archidamos*, texte établi et traduit par G. MATHIEU et É. BRÉMOND, Paris, 1961, 205 p.

ISOCRATE, *Discours 4: Philippe, Panathénaïque, Lettres, Fragments*, texte établi et traduit par G. MATHIEU et É. BRÉMOND, Paris, 1962, 425 p.

ISOCRATE, *Discours 1: Contre Euthynous, Contre Callimakhos, Contre Lokhitès, Sur l'attelage, Trapézitique, Éginétique, A Démonicos, Contre les Sophistes, Hélène, Busiris*, texte établi et traduit par G. MATHIEU et É. BRÉMOND, Paris, 1963, XXXVIII+200 p.

JUSTIN, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée Livres I-X*, texte établi et traduit par B. MINEO, Paris, 2016, CV+512 p.

JUSTIN, *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée Livres XI-XXIII*, texte établi et traduit par B. MINEO, Paris, 2018, 277 p.

PLATON, *La République: Livres IV - VII*, texte établi et traduit par Ém. CHAMBRY, Paris, 2022, 370 p.

PLATON, *Œuvres complètes. T. 11, Partie 1: Les lois: Livres I-II*, texte établi et traduit par Ed. DES PLACES, Paris, 2006, CCXXI+140 p.

PLUTARQUE, *Vies. Tome XII: Démosthène - Cicéron*, texte établi et traduit par Ém. CHAMBRY et R. FLACELIÈRE, Paris, 2003, 262 p.

PLUTARQUE, *Vies. Tome III: Périclès - Fabius Maximus, Alcibiade - Coriolan*, texte établi et traduit par Ém. CHAMBRY et R. FLACELIÈRE, Paris, 2012, 492 p.

PLUTARQUE, *Vies: Tome IX Alexandre - César*, texte établi et traduit par Ém. CHAMBRY et R. FLACELIÈRE, Paris, 2020, 292 p.

POLYBE, *Histoires. 3: Livres III*, texte établit par J. de FOUCAULT, texte traduit par Ér. FOULON, Paris, 2004, XXXVIII+620 p.

QUINTE-CURCE, *Histoires Livres III-VI*, texte établi et traduit par H. BARDON, Paris, 1961, XXI+212 p.

QUINTE-CURCE, *Histoires. Tome II: Livres VII - X*, texte établi et traduit par H. BARDON, Paris, 1948, 445 p.

THUCYDIDE, *La guerre du Péloponnèse. T. 1: Livre I*, texte établi et traduit par J. DE ROMILLY, Paris, 2009, LIX+206 p.

Études

ADAMS, W. L., 1999, « Philip II, the League of Corinth and the Governance of Greece », dans *Ancient Macedonia, VI: Papers Read at the Sixth International Symposium held in Thessaloniki, October 15-19, 1996*, Thessalonique, p. 15-22.

ANSON, E. M., 1981, « Alexander's Hypaspists and the Argyraspids », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 30, no 1, p. 117-120.

ANSON, E. M., 2022, « Religion and Alexander the Great », *Karanos. Bulletin of Ancient Macedonian Studies*, vol. 5, p. 51-74.

- ATKINSON, J. E., 1980, *A commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 3 and 4*, Amsterdam, vol. 4, 495 p.
- ATKINSON, J. E., 1994, *A commentary on Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni Books 5 to 7.2*, Amsterdam, 284 p.
- AYMARD, A., 1967, « Βασιλεύς Μακεδόνων », dans *Études d'Histoire ancienne*, n° 16, Paris, p. 100-122.
- AZOULAY, V., 2014, *Les Tyrannicides d'Athènes : vie et mort de deux statues*, Paris, 384 p.
- BADIAN, E., 1960, « The Death of Parmenio », *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, vol. 91, p. 324-338.
- BADIAN, E., 1963, « The Death of Philip II », *Phoenix*, vol. 17, n° 4, p. 244-250.
- BADIAN, E., 1965, « The Administration of the Empire », *Greece & Rome*, vol. 12, n° 2, p. 166-182.
- BADIAN, E., 1967, « Agis III », *Hermes*, vol. 95, n° 2, p. 170-192.
- BADIAN, E., 1989, « History from "Square Brackets" », *ZPE*, vol. 79, p. 59-70.
- BADIAN, E., 1993, « Alexander and Philippi », *ZPE*, vol. 95, p. 131-139.
- BADIAN, E., 1994a, « A Reply to Professor Hammond's Article », *ZPE*, vol. 100, p. 388-390.
- BADIAN, E., 1994 b, « Agis III: Revisions and Reflections », dans I. WORTHINGTON (dir.), *Ventures into Greek History*, Oxford ; New York, p. 258-292.
- BADIAN, J. M., 1978, « Alexander's Burning of Persepolis », *Iranica Antiqua*, vol. 13, p. 119-133.
- BATTISTINI, Ol. et P. CHARVET, 2004, *Alexandre le Grand: histoire et dictionnaire*, Paris, 1090 p.
- BAYNHAM, E., 1998, *Alexander the Great: The Unique History of Quintus Curtius*, Ann Arbor, 237 p.
- BENOIST-MÉCHIN, J., 1964, *Alexandre le Grand ou le rêve dépassé*, Lausanne, 261 p.
- BILLOWS, R., 2010, « Polybius and Alexander Historiography », dans *Philip II and Alexander the Great: Father and Son, Lives and Afterlives*, Oxford; New York, p. 286-306.
- BLOEDOW, E. F. et H. M. LOUBE, 1997, « Alexander the Great "Under Fire" at Persepolis », *Klio*, vol. 79, n° 2, p. 341-353.
- BLOEDOW, E., 2003, « Why did Philip and Alexander Launch a War against the Persian Empire? », *L'Antiquité Classique*, vol. 72, p. 261-274.

- BOËLDIEU-TREVET, J., 2016, « Les commandements alliés dans le monde grec de la deuxième guerre médique à la bataille de Chéronée », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. S 16, p. 67-95.
- BORZA, E. N., 1972, « Fire from Heaven: Alexander at Persepolis », *Classical Philology*, vol. 67, p. 233-245.
- BOSWORTH, A. B., 1976, « Arrian and the Alexander Vulgate », dans A. B. BOSWORTH (dir.), *Alexandre le Grand: Image et Réalité*, Genève, p. 1-33.
- BOSWORTH, A. B., 1977, « Alexander and Ammon », dans K. H. KINZL (dir.), *Greece and the Eastern Mediterranean in Ancient History and Prehistory*, Berlin; Boston, p. 51-75.
- BOSWORTH, A. B., 1980, *A Historical Commentary on Arrian's History of Alexander*, Oxford; New York, vol. I, 396 p.
- BOSWORTH, A. B., 1988, *From Arrian to Alexander: Studies in Historical Interpretation*, Oxford; New York, 225 p.
- BOSWORTH, A. B., 1993, *Conquest and Empire: The Reign of Alexander the Great*, Cambridge, 276 p.
- BOWDEN, H., 2021, « The Man who would be King: Alexander between Gaugamela and Persepolis », dans E. BAYNHAM et J. WALSH (dir.), *Alexander the Great and Propaganda*, London ; New York, p. 129-149.
- BRÉLAZ, C. et G. TIROLOGOS, 2016, « Essai de reconstitution du territoire de la colonie de Philippes : sources, méthodes et interprétations », dans H. BRU, G. LABARRE et G. TIROLOGOS (dir.), *Espaces et territoires des colonies romaines d'Orient, Besançon*, p. 119-189.
- BRIANT, P., 1996, *Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, 1248 p.
- BRIANT, P., 2011, *Alexandre le Grand*, Paris, 128 p.
- BRIANT, P., 2012, *Alexander the Great and His Empire: A Short Introduction*, Princeton, 180 p.
- BRIANT, P. et J. M. TODD, 2015, *Darius in the Shadow of Alexander*, Cambridge, 579 p.
- BRIANT, P., 2016, *Alexandre: exégèse des lieux communs*, Paris, 650 p.
- BRUNT, P. A., 1965, « The Aims of Alexander », *Greece & Rome*, vol. 12, n° 2, p. 205-215.
- BRUNT, P. A., 1993, *Studies in Greek History and Thought*, Oxford; New York, 411 p.
- BUCKLER, J., 1989, *Philip II and the Sacred War*, Leiden; New York, 212 p.
- CARLSEN, J., 2014, « Greek History in a Roman Context: Arrian's Anabasis of Alexander », dans J. M. MADSEN et R. REES (dir.), *Roman Rule in Greek and Latin Writing: Double Vision*, Leiden ; Boston, n° 18, p. 211-223.

- CARNEY, E. D., 1996, « Macedonians and Mutiny: Discipline and Indiscipline in the Army of Philip and Alexander », *Classical Philology*, vol. 91, p. 19-44.
- CAWKWELL, G. L., 1960, « Aeschines and the Peace of Philocrates », *Revue des Études Grecques*, vol. 73, n° 347, p. 416-438.
- CAWKWELL, G. L., 1963a, « Demosthenes' Policy after the Peace of Philocrates. I », *The Classical Quarterly*, vol. 13, n° 1, p. 120-138.
- CAWKWELL, G. L., 1963 b, « Demosthenes' Policy after the Peace of Philocrates. II », *The Classical Quarterly*, vol. 13, n° 2, p. 200-213.
- CAWKWELL, G., 1978, *Philip of Macedon*, London; Boston, 215 p.
- CAWKWELL, G. L., 1997, « The Peace between Athens and Persia », *Phoenix*, vol. 51, n° 2, p. 115-130.
- CAWKWELL, G. L., 2005, *The Greek Wars: The Failure of Persia*, New York, 316 p.
- CHRISTIEN, J. et Fr. RUZÉ, 2017, « Résistance aux Macédoniens, survie face aux Diadoques (338-310) », dans *Sparte*, Paris, p. 307-324.
- CLOCHÉ, P., 1952, « Philippe de Macédoine depuis la harangue de Démosthène sur la paix jusqu'à la rupture athéno-macédonienne (automne 346 - automne 340) », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 30, n° 1, p. 51-90.
- COLLART, P., 1937, *Philippes, ville de Macédoine, depuis ses origines jusqu'à la fin de l'époque romaine*, Paris, 558 p.
- COLLART, P., 1980, « La légende d'Alexandre à Philippes », dans *Megas Alexandros, 2300 chronia apo ton thanato tou*, ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΗ, ΕΤΑΙΡΕΙΑ ΜΑΚΕΔΟΝΙΚΩΝ ΣΠΟΥΔΩΝ, p. 21-25.
- COUVENHES, J.-Chr., 2016, « La *symmachia* comme pratique du droit international dans le monde grec », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. S 16, p. 13-49.
- DARCOS, X., 2018, « Le bataillon sacré de Thèbes : « À la vie, à la mort » », *Inflexions*, vol. N° 38, n° 2, p. 81-86.
- DE ROMILLY, J., 1971, « La vengeance comme explication historique dans l'œuvre d'Hérodote », *REG*, vol. 84, n° 401, p. 314-337.
- DEVINE, A. M., 1985, « The Strategies of Alexander the Great and Darius III in the Issus Campaign (333 B.C.) », *The Ancient World*, vol. 42, p. 25-38.
- DILLERY, J., 1995, *Xenophon and the History of his Times*, London; New York, 337 p.
- ECONOMOU E. M. L. et al. (dir.), 2022, *Democracy and Salamis: 2500 Years After the Battle that Saved Greece and the Western World*, Cham, 317 p.
- EDMUNDS, L., 1971, « The Religiosity of Alexander », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, vol. 12, n° 3, p. 363-391.

- ELLIS, J. R., 1982, « The First Months of Alexander's Reign », *Studies in the History of Art*, vol. 10, p. 69-73.
- ELLIS, J. R., 1986, *Philip II and Macedonian Imperialism*, Princeton; N.J., 312 p.
- FLOWER, M., 2000, « Alexander the Great and Panhellenism », dans E. BAYNHAM et A. B. BOSWORTH (dir.), *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford ; New York, p. 96-135.
- FREDRICKSMEYER, E. A., 1979, « Divine Honors for Philip II », *Transactions of the American Philological Association*, vol. 109, p. 39-61.
- FREDRICKSMEYER, E. A., 1982, « On the Final Aims of Philip II », dans W. L. ADAMS et E. N. BORZA (dir.), *Philip II, Alexander the Great, and the Macedonian Heritage*, Washington, p. 85-98.
- FREDRICKSMEYER, E. A., 1991, « Alexander, Zeus Ammon, and the Conquest of Asia », *Transactions of the American Philological Association (1974-)*, vol. 121, p. 199-214.
- FREDRICKSMEYER, E. A., 2000, « Alexander the Great and the Kingship of Asia », dans E. BAYNHAM et A. B. BOSWORTH (dir.) *Alexander the Great in Fact and Fiction*, Oxford; New York, p. 136-166.
- FREEMAN, Ph., 2011, *Alexander the Great*, New York, 399 p.
- FRONDA, M. P. et Ch. GIROUX, 2019, « Spartan Strategies in the Early Peloponnesian War, 431-425 B.C.E. », *Phoenix*, vol. 73, n° 3/4, p. 293-312.
- GABRIEL, R. A., 2010, *Philip II of Macedonia: Greater than Alexander*, Washington, 303 p.
- GISSEL, J. A. P., 1938, « The Philotas Affair in Curtius' Account of Alexander (VI.7-11): A Rhetorical Analysis », *Classica et Mediaevalia*, vol. 46, p. 215-236.
- GOUKOWSKY, A. K., 2020, *Philip and Alexander*, London, 563 p.
- GOUKOWSKY, P., 1978, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre (336-270 av. J.-C.) : Les origines politiques*, Nancy, Université de Nancy, vol. I, 360 p.
- GREEN, P., 1978, « Caesar and Alexander : Aemulatio, Imitatio, Comparatio », *AJAH*, vol. 3, p. 1-26.
- GREEN, P., 1996, *The Greco-Persian Wars*, Berkeley, 344 p.
- GRAINGER, J. D., 2007, *Alexander the Great Failure: The Collapse of the Macedonian Empire*, London; New York, 236 p.
- GRIFFITH, G. T., 1968, « The Letter of Darius at Arrian 2. 14 », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, vol. 14, p. 33-48.
- HAMILTON, J. R., 1969, *Plutarch Alexander: A Commentary*, Oxford, lxix-231 p.

- HAMILTON, J. R., 1988, « The Date of Quintus Curtius Rufus », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 37, n° 4, p. 445-456.
- HAMMOND, N. G. L., 1978, « A Note on “Pursuit” in Arrian », *The Classical Quarterly*, vol. 28, n° 1, p. 136-140.
- HAMMOND, N. G. L., 1983, *Three historians of Alexander the Great: The so-called Vulgate Authors, Diodorus, Justin, and Curtius*, Cambridge, 205 p.
- HAMMOND, N.G.L., 1986, « The Kingdom of Asia and the Persian Throne », *Antichthon*, vol. 20, p. 73-85.
- HAMMOND, N. G. L., 1988, « The King and the Land in the Macedonian Kingdom », *The Classical Quarterly*, vol. 38, n° 2, p. 382-391.
- HAMMOND, N. G. L., 1989, *The Macedonian State: Origins, Institutions, and History*, Oxford ; New York, 413 p.
- HAMMOND, N. G. L., 1990, « Inscriptions concerning Philippi and Calindoea in the Reign of Alexander the Great », *ZPE*, vol. 82, p. 167-175.
- HAMMOND, N. G. L., 1991, « The Various Guards of Philip II and Alexander III », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 40, n° 4, p. 396-418.
- HAMMOND, N. G. L., 1992, « The Archaeological and Literary Evidence for the Burning of the Persepolis Palace », *The Classical Quarterly*, vol. 42, n° 2, p. 358-364.
- HAMMOND, N. G. L., 1993, *Sources for Alexander the Great: An Analysis of Plutarch's Life and Arrian's Anabasis Alexandrou*, Cambridge; New York, 345 p.
- HAMMOND, N. G. L., 1994, « A Note on E. Badian, “Alexander and Philippi”, *ZPE* 95 (1993) 131-9 », *ZPE*, vol. 100, p. 385-387.
- HATZOPOULOS, M. B. et L. D. LOUKOPOULOS, 1982, *Philippe de Macédoine*, Fribourg, 255 p.
- HATZOPOULOS, M., 1987, « Bulletin épigraphique », *REG*, vol. 100, no 477, p. 268-448.
- HATZOPOULOS, M. B., 1996, *Macedonian Institutions Under the Kings: A Historical and Epigraphic Study*, Athens; Paris, vol. 1, 568 p.
- HATZOPOULOS, M. B., 1997, « Alexandre en Perse: La revanche et l'empire », *ZPE*, vol. 116, p. 41-52.
- HATZOPOULOS, M. B., 2012, « Philippe II fondateur de la Macédoine nouvelle », *Revue des Études Grecques*, vol. 125, n° 1, p. 37-53.
- HECKEL, W., 1977, « The Conspiracy Against Philotas », *Phoenix*, vol. 31, no 1, p. 9-21.
- HECKEL, W., 1978a, *Marshals of the Alexanderreich. A Study of the Careers of Hephaestion, Leonnatos, Krateros and Perdikkas*, Thèse de doctorat en histoire, University of British Columbia, 293 p.

- HECKEL, W., 1978b, « The “Somatophylakes” of Alexander the Great: Some Thoughts », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 27, n° 1, p. 224-228.
- HECKEL, W., 1992, *The Marshals of Alexander's Empire*, London ; New York, 416 p.
- HECKEL, W., 2002, *Guide to the Wars of Alexander the Great, 336-323 BC*, New York, 102 p.
- HECKEL, W., 2006, *Who's Who in the age of Alexander the Great: Prosopography of Alexander's Empire*, Malden, 389 p.
- HECKEL, W., 2008, *The Conquests of Alexander the Great*, Cambridge; New York, 218 p.
- HESKEL, J., 1987, *The Foreign Policy of Philip II down to the Peace of Philocrates*, Ph. D., Harvard University, 269 p.
- HIDBER, T., « Arrian », 2004, dans A. M. BOWIE, R. NÜNLIST et I. J. F. DE JONG (dir.), *Narrators, Narratees, and Narratives in Ancient Greek Literature*, Leiden; Boston, p. 165-174.
- HOLLAND, T., 2007, *Persian Fire: The First World Empire and the Battle for the West*, New York, 418 p.
- HORN, N., 2017, *Étude des livres XI et XII des Histoires philippiques de Trogue Pompée/Justin: La composition historique autour de l'image d'Alexandre*, Thèse de doctorat, Université de Nantes, 431 p.
- JOUAVILLE, Q., 2020, *Jardin de l'Empire et clef de la monarchie universelle : l'Italie au cœur du projet de Mercurino Gattinara (1465-1530)*, Thèse de doctorat, Université de Lorraine/Université de Liège, 727 p.
- KELLETT, A., *Combat Motivation: The Behavior of Soldiers in Battle*, Boston, 1982, 362 p.
- KHOLOD, M. M., 2019, « On the Representation and Self-Representation of the Argead Rulers (Before Alexander the Great): the Title Basileus », *Studia Antiqua et Archeologica*, vol. 25, n° 2, p. 443-456.
- LEON-RUIZ, D. W., 2021, *Arrian the Historian: Writing the Greek Past in the Roman Empire*, Austin, 179 p.
- LOCK, R., 1977, « The Macedonian Army Assembly in the Time of Alexander the Great », *Classical Philology*, vol. 72, n° 2, p. 91-107.
- MA, J., 2008, « Chaironeai 338: Topographies of Commemoration », *The Journal of Hellenic Studies*, vol. 128, p. 72-91.
- MACLEOD CURRIE, H., 1990, « Quintus Curtius Rufus - The Historian as Novelist? », dans H. HOFMANN (dir.), *Groningen Colloquia on the Novel*, Vol. 3, Groningen, p. 63-78.
- MARKLE, M. M., 1967, *The Peace of Philocrates: A Study in Athenian Foreign Relations 348-349 B.C.*, Ph. D., Princeton University, 352 p.

- MARKLE, M. M., 1974, « The Strategy of Philip in 346 B. C. », *The Classical Quarterly*, vol. 24, n° 2, p. 253-268.
- MARKLE, M. M., 1977, « The Macedonian Sarissa, Spear, and Related Armor », *American Journal of Archaeology*, vol. 81, n° 3, p. 323-339.
- MICHEL, D., 1967, *Alexander als Vorbild für Pompeius, Caesar und Marcus Antonius*, Bruxelles, 139 p.
- MILNS, R. D., 1967, « Philip II and the Hypaspists », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 16, no 4, p. 509-512.
- MILNS, R. D., 1971, « The Hypaspists of Alexander III: Some Problems », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 20, no 2/3, p. 186-195.
- MISSITZIS, L., 1985, « A Royal Decree of Alexander the Great on the Lands of Philippi », *The Ancient World*, vol. 42, p. 3-14.
- MORAWIECKI, L., 1975, « The Power Conception of Alexander the Great and of Gaius Julius Caesar in the Light of Numismatic Sources », *Eos*, 63, p. 99-127
- MORRISON, G., 2001, « Alexander, Combat Psychology, And Persepolis », *Antichthon*, vol. 35, p. 30-44.
- MOUSAVI, A., 2012, *Persepolis: Discovery and Afterlife of a World Wonder*, Boston; Berlin, 253 p.
- MUCKENSTURM-POULLE, Cl., 2009, « Ptolémée narrateur de la campagne indienne d'Alexandre dans l'Anabase d'Arrien », *Cahiers des études anciennes*, n° 46, p. 15-30.
- NAIDEN, F. S., 2019, *Soldier, Priest, and God: A Life of Alexander the Great*, New York, 424 p.
- NAWOTKA, Kr., 2003, « Alexander the Great in Persepolis », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, vol. 43, n° 1-2, p. 67-76.
- NAWOTKA, Kr., 2012, « Persia, Alexander the Great and the Kingdom of Asia », *Klio*, vol. 94, n° 2, p. 348-356.
- NORIKO, S., 1993, « Philip II's Policy Toward Greece: A Reconsideration of the Peace of Philocrates », *KODAI Journal of Ancient History*, vol. 4, p. 21-50.
- OBER, J., 2015, *The Rise and Fall of Classical Greece*, Princeton, 416 p.
- OGDEN, D., 2023, *Polygamy, Prostitutes and Death: The Hellenistic Dynasties*, Swansea, 373 p.
- OLBRYCHT, M. J., 2016, « Alexander the Great at Susa (324 B.C.) », dans C. BEARZOT et F. LANDUCCI GATTINONI (dir.), *Alexander's Legacy: atti del convegno, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano 2015*, Rome, p. 61-72.
- PAPAZOGLU, F., 1982, « Le Territoire de la colonie de Philippi », *Bulletin de correspondance hellénique*, vol. 106, no 1, p. 89-106.

- PARISOT, P., 2015, *Le contrôle de l'espace européen par les rois de Macédoine, des origines à la fin de la monarchie (VI^e siècle av. J.-C. - 168 av. J.-C.)*, Thèse de doctorat en histoire, Université de Lorraine, 633 p.
- PARMEGGIANI, G., 2020, « Notes on the Tradition of the Peace of Callias », *Erga-Logoi. Rivista di storia, letteratura, diritto e culture dell'antichità*, vol. 8, n° 2, p. 7-23.
- PAYRAU, S., 1971, « EIRENIKA. Considérations sur l'échec de quelques tentatives panhelléniques au IV^e siècle avant Jésus-Christ », *Revue des Études Anciennes*, vol. 73, n° 1, p. 24-79.
- PÉDECH, P., 1984, *Historiens, compagnons d'Alexandre: Callisthène, Onésicrite, Néarque, Ptolémée, Aristobule*, Paris, 416 p.
- PERLMAN, S., 1957, « Isocrates' "Philipus": A Reinterpretation », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 6, n° 3, p. 306-317.
- PERLMAN, S., 1976, « Panhellenism, the Polis and Imperialism », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 25, n° 1, p. 1-30.
- PERLMAN, S., 1985, « Greek Diplomatic Tradition and the Corinthian League of Philip of Macedon », *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte*, vol. 34, n° 2, p. 153-174.
- PERLMAN, S., 1986, « Fourth Century Treaties and the League of Corinth of Philip of Macedon », dans Institute for Balkan Studies (dir.), *Ancient Macedonia VI: papers read at the Fourth international symposium held in Thessaloniki, 1983*, Thessalonikē, p. 437-442.
- PERRIN, B., 1895, « Genesis and Growth of an Alexander-Myth », *Transactions of the American Philological Association (1869-1896)*, vol. 26, p. 56-68.
- POWNALL, Fr., 2007, « The Panhellenism of Isocrates », dans W. HECKEL, L. A. TRITLE, P. WHEATLEY (dir.), *Alexander's Empire: Formulation to Decay*, Claremont, p. 13-25.
- PRITCHETT, W. K., 2009, *The Greek state at War. Pt. 2*, Berkeley, 163 p.
- RAHE, P. A., 1981, « The Annihilation of the Sacred Band at Chaeronea », *American Journal of Archaeology*, vol. 85, n° 1, p. 84-87.
- REAMES, J., 2018, « Crisis and Opportunity: The Philotas Affair ... Again », dans T. HOWE et J. REAMES (dir.), *Macedonian legacies: studies in ancient Macedonian history and culture in honor of Eugene N. Borza*, États-Unis, p. 165-181.
- ROBINSON, C. A., 1943, « Alexander's Deification », *The American Journal of Philology*, vol. 64, n° 3, p. 286-301.
- ROBINSON, C. A., 1945, « Alexander the Great and Parmenio », *American Journal of Archaeology*, vol. 49, n° 4, p. 422-424.
- ROISMAN, J., 2017, *The Classical Art of Command: Eight Greek Generals Who Shaped the History of Warfare*, New York, 392 p.

- ROMM J. S. (dir.), 2012, *The Landmark Arrian: The Campaigns of Alexander, Anabasis Alexandrou: With Maps, Annotations, Appendices, and Encyclopedic Index*, traduction par P. Mensch, New York, 503 p.
- ROMM, J. S., 2021, *The Sacred Band: Three Hundred Theban Lovers Fighting to Save Greek Freedom*, New York, 298 p.
- RUNG, E., 2016, « The Burning of Greek Temples by the Persians and Greek War-Propaganda », dans *The Religious Aspects of War in the Ancient Near East, Greece, and Rome*, p. 166-179.
- RUZICKA, St., 2017, « A Note on Philip's Persian War », *American Journal of Ancient History*, vol. 10, p. 84-95.
- RYDER, T. T. B., 1994, « The Diplomatic Skills of Philip II », dans I. WORTHINGTON (dir.), *Ventures into Greek History*, Oxford ; New York, p. 228-257.
- RYDER, T. T. B., 2000, « Demosthenes and Philip II », dans I. WORTHINGTON (dir.), *Demosthenes Statesman and Orator*, Londres; New York, p. 45-89.
- RZEPKA, J., 2009, « Conspirators – Companions - Bodyguards: A Note on the So-Called Mercenaries' Source of Alexander's History and the Conspiracy of Bessus (Curt. 5.8.1–11) », *The Ancient History Bulletin*, vol. 23, p. 19-31.
- SAN JOSE CAMPOS, Chr., 2021, « Alexander the Great in Persepolis », *Karanos. Bulletin of Ancient Macedonian Studies*, vol. 4, p. 13-33.
- SCHEPENS, G., 1971, « Arrian's View of his Task as Alexander-Historian », *Ancient Society*, vol. 2, p. 254-268.
- SEARS, M. A., 2014, « Alexander and Ada Reconsidered », *Classical Philology*, vol. 109, n° 3, p. 211-221.
- SEARS, M. A. et C. WILLEKES, 2016, « Alexander's Cavalry Charge at Chaeronea, 338 BCE », *The Journal of Military History*, n 80, p. 1017-1035.
- SQUILLACE, G., 2010, « Consensus Strategies under Philip and Alexander: The Revenge Theme », dans E. M. ANSON (dir.), *Philip II and Alexander the Great: Father and Son, Lives and Afterlives*, Oxford; New York, p. 69-80.
- STRAUSS, B., 2014, *The Naval Encounter that Saved Greece - and Western Civilization*, New York, 320 p.
- SYME, R., 1982, « The Career of Arrian », *Harvard Studies in Classical Philology*, vol. 86, p. 181-211.
- TARN, W. W., 1948a, *Alexander the Great*, Boston, 162 p.
- TARN, W. W., 1948b, *Alexander the Great. 2: Sources and Studies*, Cambridge, 476 p.
- THÉRIAULT, G., 1996, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Québec ; Lyon, 244 p.

- TILIA, A. B., 1977, « Recent Discoveries at Persepolis », *American Journal of Archaeology*, vol. 81, n° 1, p. 67-77.
- TRITLE, L. A., 2004, *The Peloponnesian War*, Westport, 206 p.
- VAN DER SPEK, R. J., 2011, « The ‘Silverization’ of the Economy of the Achaemenid and Seleukid Empires and Early Modern China », dans Z. H. ARCHIBALD, J. K. DAVIES et V. GABRIELSEN (dir.), *The Economies of Hellenistic Societies, Third to First Centuries BC*, Oxford; New York, p. 402-420.
- VAN OOTEGHEM, J., 1928, « La politique de Démosthène », *Revue belge de philologie et d’histoire*, vol. 7, n° 3, p. 913-955.
- VATIN, CL., 1984, « Lettre adressée à la cité de Philippes par les ambassadeurs auprès d’Alexandre », *ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΟΥ Η’ ΔΙΕΘΝΟΥΣ ΣΥΝΕΔΡΙΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΚΑΙ ΛΑΤΙΝΙΚΗΣ ΕΠΙΓΡΑΦΙΚΗΣ 3-9 ΟΚΤΩΒΡΙΟΥ 1982*, ΑΘΗΝΑ, vol. A, 259-270 p.
- WALSH J. et BAYNHAM E. (dir.), 2021, *Alexander the Great and Propaganda*, Londres; New York, 205 p.
- WERLINGS, M.-J., 2011, « De l’erreur politique en démocratie : Démosthène et la politique athénienne face à Philippe II de Macédoine », *Ktèma : civilisations de l’Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, vol. 36, n° 1, p. 101-119.
- WHEELER, E. L., 1977, *Flavius Arrianus: A Political and Military Biography*, Thèse de doctorat en histoire, Duke University, 438 p.
- WHEELER, M., 1968, *Flames over Persepolis: Turning-Point in History*, New York, 180 p.
- WILBER, D. N., 1969, *Persepolis, the Archaeology of Parsa, Seat of the Persian Kings*, New York; Crowell, 120 p.
- WILL, Ed., 1972, *Le monde grec et l’Orient: Le V^e siècle (510-403)*, Paris, vol. 1, 716 p.
- WILL, Ed. et al., 1975, *Le monde grec et l’Orient: Le IV^e siècle et l’époque hellénistique*, Paris, vol. 2, 678 p.
- WORTHINGTON, I., 2004, *Alexander the Great: Man and God*, Harlow, 343 p.
- WORTHINGTON, I., 2013, *Demosthenes of Athens and the Fall of Classical Greece*, New York, 382 p.
- WORTHINGTON, I., 2014, *By the Spear: Philip II, Alexander the Great, and the Rise and Fall of the Macedonian Empire*, Oxford, 388 p.
- WORTHINGTON, I., 2017, « Campaigns of Alexander the Great, 336-323 BC », dans *The Encyclopedia of Ancient Battles*, Oxford, p. 1-71.
- XYDOPOULOS, I. K., 2010, « The Odrysian Kingdom after Philip II: Greek- and Self-Perception », *Eirene*, vol. 46, p. 213-222.

YARDLEY, J. et R. DEVELIN, 1994, *Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, Atlanta, 337 p.

YARDLEY, J. et W. HECKEL, 1997, *Justin: Epitome of The Philippic History of Pompeius Trogus: Volume I: Books 11-12: Alexander the Great.*, Oxford; New York, 360 p.